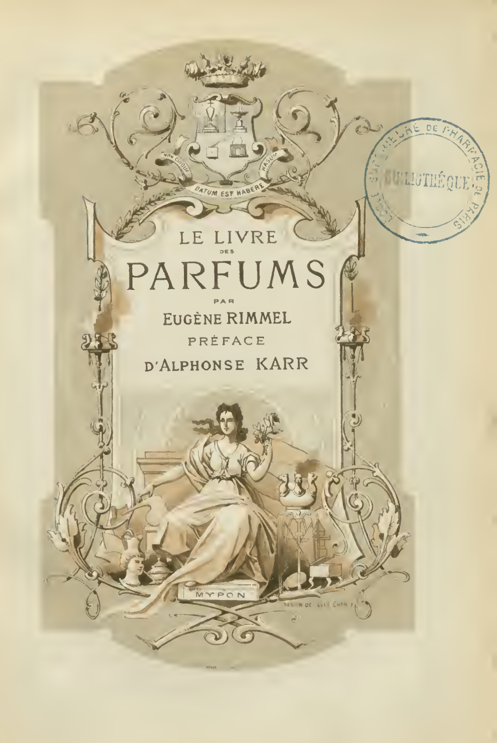
LE LIVRE

DES

PARFUMS


J. Claye, imprimeur
r. S. Benoit 7. à paris


NON CUIQUE
DATUM EST HABERE
NASUM
LE LIVRE
DES
PARFUMS
PAR
EUGÈNE RIMMEL
PRÉFACE
D'ALPHONSE KARR
MYPON

LE LIVRE
DES
PARFUMS

PAR

EUGÈNE RIMMEL

Membre de la Société des Arts de Londres, de la Société des Lettres, Sciences
et Arts des Alpes-Maritimes, et des Sociétés d'Horticulture
de Londres et de Nice
Auteur des « SOUVENIRS DE L'EXPOSITION », etc.

PRÉFACE

D'ALPHONSE KARR

Illustrations de A. de Neuville, Duhousset, Cheret, etc.

NON CUIQUE DATUM EST HABERE NASUM

PARIS

E. DENTU, 17 ET 19, GALERIE D'ORLEANS
(PALAIS-ROYAL)

LONDRES
CHAPMAN ET HALL
193, PICCADILLY

BRUXELLES
C. MUQUARDT (H. MERZBACH, Succr)
Libraire de la Cour
PLACE ET RUE ROYALE

Se trouve aussi chez l'Auteur :
LONDRES : 96, STRAND; — 128, REGENT-STREET, — 24, CORNHILL
PARIS : 17, BOULEVARD DES ITALIENS

1870

PRÉFACE

Il y a quelque temps, un matin, je causais avec un magistrat de mes amis. Il est sur le point de prendre sa retraite, et semblait s'inquiéter de ce qu'il ferait désormais des heures que pendant une grande partie de sa vie il a consacrées à une carrière remplie très-honorablement. Quel est, lui dis-je, le vice, mis en réserve, sur lequel vous comptez pour le temps de votre vieillesse ? J'entends par vice un goût honnête porté à l'excès, un amour qui occupe l'imagination ; — car, si je vous connais bien,

vous n'aurez recours ni au jeu ni à la gourmandise, et je pense que, comme moi, vous aurez cette force heureuse de renoncer à l'amour assez tôt pour éviter l'horrible malheur de demander aux femmes ou même d'accepter d'elles des plaisirs qu'elles ne partageraient pas. A notre âge on peut encore continuer, on ne doit rien recommencer.

— Vous avez raison, me dit-il; j'ai bien quelques souvenirs à ruminer, j'ai des livres, j'ai comme vous une sensibilité extrême pour jouir des magnificences de la nature; j'aime la campagne, j'adore les fleurs — mais je ne les connais pas autant que vous, n'ayant pas eu, comme vous, le loisir de m'en occuper, et d'entrer dans leur intimité; — d'ailleurs, elles ne vous suffisent pas non plus, et, au milieu d'elles, vous méditez ce que vous devez écrire plus tard.

— Que n'écrivez-vous ?

— Moi ?

..... Voudrais-tu qu'à mon âge
Je fisse de la plume un triste apprentissage ?

— Je ne vous parle pas, mon ami, de faire

des romans, ou des articles pour les petits journaux. Ce que je voudrais vous voir écrire, ce serait votre testament professionnel; — les chemins parcourus, les obstacles franchis, les défaites, les victoires — les espérances, les dégoûts — les vices de la législation actuelle, ses progrès sur celles qui l'ont précédée, et les progrès que vous voudriez lui voir faire — quelques portraits des magistrats avec lesquels vous vous êtes trouvé en contact — *quæ sint sequenda, quæ sint vitanda* — les modèles à suivre, les exemples à éviter; quelques récits, quelques anecdotes — vous feriez un livre intéressant pour tous et utile à ceux qui vous suivent dans la carrière — un livre qui vous aiderait à vivre pendant que vous le feriez et qui vous empêcherait de mourir tout entier quand vous l'auriez fini.

Tenez, ajoutai-je — voici sur ma table deux livres bien différents et qui cependant confirment, chacun à sa manière, ce que je viens de vous dire ; l'un est d'un homme connu comme traducteur de Juvénal, les biographes l'appel-

lent Dussaulx, lui s'appelait Dusaulx, comme le prouve ce volume imprimé sous ses yeux en 1779. — Dusaulx avait été joueur — il a consacré une partie de ses loisirs à écrire sur, ou plutôt contre le jeu un gros livre plein de raisonnements, d'érudition, d'anecdotes. — Il a laissé après lui le chemin par lequel il s'est sauvé.

Cet autre volume vient de m'être envoyé par son auteur, M. Eugène Rimmel, le célèbre parfumeur; — il contient l'histoire des parfums chez tous les peuples et dans tous les temps.....

Ce qui vous donnera comme à moi une idée juste du caractère de l'auteur et du mérite de l'ouvrage, c'est que dans ce volume de 400 pages il n'est pas question une fois de « sa boutique, » même par allusion. Ce serait un trésor pour la société, si tous ceux qui ont exercé avec succès une profession laissaient ainsi, à la fin de leur carrière, comme je vous le disais, un testament professionnel — le recueil de ce qu'ils ont appris et vu dans toute leur vie.

Mon ami parti — j'écrivis les lignes qui pré-

cèdent — et je continuai à songer aux parfums.

La Providence m'aura laissé traverser la vie fort pauvre d'argent, mais je ne me suis jamais plaint d'elle parce qu'elle m'a fait riche d'une autre manière en m'accordant, par des sens exquis et développés, une rare aptitude à jouir des richesses gratuites qu'elle a données à l'homme. — Une extrême sensibilité de la vue, de l'ouïe et de l'odorat m'a convié d'une façon particulière et intime aux fêtes splendides de la nature, à une symphonie ravissante de sons, de couleurs et d'odeurs, — de telle sorte que ma vie pourrait m'être racontée, mes souvenirs être évoqués soit par des sons, soit par des séries de couleurs, soit par des gammes de parfums ; — cela amène même parfois des contrastes bizarres. — Ainsi j'étais tout enfant lorsque mon cher père composa un air, très-chanté alors, sur un sujet assez lugubre : la peste de Barcelone en 1821. — Je me rappelle l'air entier, mais seulement les deux premiers vers des paroles dont j'ai oublié l'auteur.

Numeros memini,... si verba tenerem.

Eh bien, si je fredonne ces deux vers,

> L'*air corrompu* que la mort *empoisonne*
> Dans l'Ibérie a répandu le deuil, etc.

ça sent pour moi positivement le réséda — de même que l'odeur du réséda me fait facilement penser à la peste de Barcelone et m'en rappelle la date — une des trois ou quatre dates qu'il m'ait été possible de tracer dans ma mémoire — assez bonne pour tout le reste. — Dans le jardin que nous avions alors, mon père, qui aimait les fleurs, avait ensemencé, au pied d'un mur au midi, toute une plate-bande de réséda. — Ainsi élevé dans la religion du réséda, j'ai toujours eu autour de moi trop de réséda — au point qu'un jardinier prétendait que j'en *empoisonnais* mon jardin (toujours la peste). Linné disait tenir de source certaine que l'ambroisie dont se nourrissent les dieux n'est rien autre chose que l'odeur du réséda, qui par un privilége spécial monte jusqu'à leur séjour interdit à l'odeur nauséabonde exhalée par la graisse des victimes que les prêtres anciens —

dans l'intérêt des côtelettes et des biftecks qu'ils aimaient et prélevaient — avaient persuadé aux populations être très-agréables aux dieux.

Grétry ne pouvait supporter l'odeur de la rose — de même que la reine Anne d'Autriche et je ne sais quel prince ou duc de la maison des Guises. La princesse de Lamballe haïssait la violette. — Mais cela doit être raconté dans le livre de M. Rimmel, où il y a tout.

Je demandais un jour à Victor Hugo quelle était l'odeur qu'il préférait entre toutes : — C'est, me dit-il, celle qu'exhale de ses fleurs roses et blanches le petit liseron des champs au pied des haies, — et depuis, il a donné ce goût et cette préférence à l'héroïne des *Travailleurs de la Mer*. C'est, en effet, une odeur suave et ressemblant un peu à celle de l'amande amère. Ce goût de V. Hugo pour un parfum délicat et fugace fut cause que je m'étonnai plus tard d'un vers du même à propos de la rose du Bengale :

> Comme elle est sans épine, elle n'a pas d'odeur,

car le rosier du Bengale a peut-être les plus

gros aiguillons de tous les rosiers, et la rose exhale un parfum spécial et très-fin que l'on respire même d'assez loin dans les heureuses contrées que j'habite, où la plupart des haies sont faites en rosiers du Bengale, hauts de deux mètres et couverts de fleurs pendant tout l'hiver. Les anciens prenaient les parfums très au sérieux, et les couronnes qu'ils se mettaient sur la tête pendant les festins n'étaient pas seulement un joyeux ornement et une vivante magnificence, ils attribuaient à l'odeur de la rose et à celle de la violette le pouvoir d'enlever la pesanteur de la tête après que les coupes avaient circulé, et à celle du safran la puissance de procurer un sommeil réparateur et des songes agréables. — Mais tout cela est dans le livre de M. Rimmel.

Quoique j'aie tout à l'heure remercié la Providence de m'avoir donné le sens de l'odorat très-complet, de m'avoir créé — *emunctæ naris,* je dois céder la palme à un journaliste parisien qui célébrait un jour « l'odeur enivrante des camellias. »

J'avouerai aussi que je n'ai pu apprécier « l'odeur de la vertu » dont parle Plutarque.

« Quelle odeur devons-nous exhaler? » dit un des convives du célèbre banquet — « l'odeur de la vertu » — répond Socrate.

Les écrivains catholiques n'ont donc pas inventé « l'odeur des vertus » ni « l'odeur de sainteté. » Ces odeurs, d'abord métaphoriques, ont été traduites depuis assez grossièrement par des odeurs réelles. — Madame de Genlis — autre femme *emunctissimæ naris* — prétendait avoir senti et reconnu l'odeur de sainteté. Ce serait le cas de créer une parfumerie religieuse qui vendrait — l'*odeur de sainteté* pour le mouchoir, et l'*odeur de vertu* pour « la toilette des dames. »

Je suis réellement très-embarrassé pour écrire ces quelques lignes de préface au livre de M. Eug. Rimmel. — En ouvrant le volume sur les parfums, il s'est exhalé de ma mémoire une foule d'anecdotes relatives aux odeurs et aux fleurs qui l'auraient faite amusante au lecteur en me la rendant facile — et c'est avec une

sorte de dépit que j'ai vu que M. Rimmel les savait également. Je ne crois pas qu'il ait découvert cependant, ou se soit rappelé, ce que dit le même Plutarque — que chacun doit avoir ses parfums particuliers — que ceux d'un homme ne doivent pas être les mêmes que ceux d'une femme, etc.

Un des graves reproches que je fais à la mode et à la rigoureuse tyrannie qu'elle exerce, c'est de former toutes les femmes sur le même modèle.

Chaque femme ne devrait avoir pour guide pour sa parure que la recherche de ce qui la rend plus belle — de ce qui met en relief ses avantages et dissimule ou change en agréments ses petites imperfections — excusez l'irrévérence de cette hypothèse.

Il est ridicule et insensé de voir une forme de vêtement adoptée par toutes les femmes aussitôt qu'il a plu d'édicter une révolution ou un changement aux couturières au bénéfice de leur industrie, ou à quelque femme à la mode, qui, dans un accoutrement nouveau, trouve

moyen de servir sa beauté en nuisant à celle des autres.

Une couleur à la mode, un parfum à la mode — me mettent en colère.

Les femmes semblent trop oublier que la plus charmante créature, la plus richement douée — a cependant un point de charme auquel elle ne peut atteindre : être une autre.

Le succès dans le monde appartient à la femme qui est le plus « autre ». Le moyen le plus certain d'être « autre » c'est d'être soi-même, *ipsissimus*, *ipsissima*, très soi-même, disaient les Latins.

Au milieu de femmes couvertes de pierreries — qu'une seule entre simplement vêtue d'une longue robe de velours noir sans un seul bijou, à l'instant elle prend avantage sur toutes celles qui, avant son entrée, se disputaient et se partageaient les regards.

Les poëtes et les peintres romantiques se sont avisés vers 1830 de préconiser les cheveux rouges. — Ce culte a eu ses apôtres, ses pontifes intolérants, et je puis même citer un mar-

tyr. — Ce charmant esprit — Gérard de Nerval a dû les commencements de sa folie à l'amour que lui avait inspiré une ballerine à chevelure orange.

Tout doucement les cheveux rouges sont devenus à la mode après avoir été pendant des siècles un motif de répulsion, et on est arrivé à la folie de teindre en cette couleur capucine de magnifiques cheveux blonds, châtains ou noirs. Un de ces derniers hivers, il parut dans les salons de Nice une jeune fille qui, n'ayant ni beauté, ni grâce, ni élégance, fut déclarée reine de l'hiver uniquement parce qu'elle avait les cheveux roux. — Un homme de mes amis s'en passionna au point de m'impatienter.

— Je voudrais causer un peu demain avec vous.

— J'irai chez vous demain matin.

— Non, soyez au jardin public, à l'heure de la musique; j'irai vous y trouver.

— Pourquoi? vous n'y allez jamais.

— C'est que ce que j'ai à vous dire ne se peut dire que là, et puis je ne vous ferai pas

perdre une occasion de voir votre belle aux cheveux d'or.

— Je ne l'ai jamais vue le jour.

— N'ayez pas peur, ces teints-là ne perdent pas au soleil.

Le lendemain en effet, nous nous promenions autour du kiosque des musiciens — et tous deux, sans nous le dire, nous cherchions la beauté en question.

Nous l'aperçûmes en même temps ; elle venait directement sur nous, et nous dûmes nous ranger de côté pour la laisser passer. — Elle était au bras de sa mère et donnait la main à une sœur plus jeune qu'elle et n'allant pas encore dans le monde. — Derrière elle une bonne portait sur un bras un baby et en traînait un autre de l'autre main. — Un petit frère jouant au cerceau se jetait dans les jambes des passants. — Toutes ces têtes, les petites sœurs, le frère au cerceau, les deux babys, la mère elle-même, étaient couverts des mêmes cheveux roux.

— Eh bien? dis-je à mon ami.

— C'est vrai — me dit-il.

Nous nous comprenions, — je lui avais dit : les cheveux rouges doivent leur charme à leur rareté ; — s'il se trouve une seule femme rousse dans un salon, elle a des chances certaines d'être remarquée, des chances probables d'être adorée, si cette couleur est à la mode comme elle l'a été trois fois depuis la création du monde — et toujours dans le pays où la majorité des femmes a les cheveux noirs ou bruns.

Si je devais avoir un harem de neuf cents femmes comme le roi Salomon, j'y mettrais une rousse, je n'y en mettrais pas deux.

Combien peu de gens aiment réellement ce qui leur fait plaisir, ce qui les charme, ce qu'ils aiment; — ils veulent savoir d'abord ce qu'aiment les autres ce que ON aime — ON le tyran de la société. L'homme veut surtout que les autres le croient heureux, et la mésaventure de Candaule n'a corrigé personne.

Revenons aux parfums. — Plutarque a mille fois raison : — chacun doit adopter son parfum.

— Une femme qui change de parfums selon

la mode, est une femme parfumée; une femme qui porte toujours le même parfum se l'assimile et est une femme odoriférante — comme la rose, comme le lilas, comme l'œillet. — Celui qui l'aime ne la sépare pas plus de cette odeur qu'il ne sépare la vanille de l'héliotrope.

Je classe l'ouvrage de M. Rimmel parmi les bons livres — ceux où l'on apprend quelque chose agréablement — en suivant les chemins fleuris qui mènent quelque part — l'*utile dulci*, s'il est encore permis de se servir de cette citation.

ALPH. KARR.

AVANT-PROPOS

Mon excellent ami, M. Alphonse Karr, ayant bien voulu servir de parrain à mon nouveau-né, je devrais peut-être m'abstenir de tout préambule ; cependant je désire adresser personnellement à mes lecteurs, avant d'endosser le *nous* éditorial, quelques observations sur l'origine et le but de cet ouvrage.

Il y a une dizaine d'années environ, j'eus occasion de collectionner une foule de notes pour une conférence sur les parfums, dont j'avais été chargé par la Société des Arts de Londres, institution centenaire qui sert de trait d'union entre les sciences, les arts et l'industrie. Ces notes, dont je ne pris que la quintessence pour ma conférence, furent ensuite publiées *in extenso* dans un journal anglais, puis enfin je les réunis en un volume sous le titre du « Livre des Parfums [1]. »

1. *The Book of Perfumes.*

Le succès qu'obtint en Angleterre ce volume, qui a atteint sa sixième édition, m'enhardit à traiter le même sujet en français. Ne voulant pas, toutefois, donner une simple traduction, j'attendis que j'eusse recueilli de nouveaux renseignements, j'y joignis une partie des anciens matériaux, et le livre que j'offre aujourd'hui au public est le résultat de ce mélange.

On a déjà écrit de nombreux ouvrages sur les Parfums; je parlerai des anciens en temps et lieu; quant aux modernes, ils se divisent en deux catégories : les manuels du fabricant et les livres de réclames, qui commencent généralement par une légère esquisse historique et se terminent par l'éloge des produits de telle ou telle maison.

Je dis au commencement de mon onzième chapitre pourquoi je tiens les manuels en médiocre estime, les livres à réclames ne me plaisent pas davantage; tout en appréciant les mérites de la publicité, j'aime qu'elle se pratique ouvertement, et je n'admets pas qu'on fasse payer son prospectus. Ces opuscules ont un autre défaut à mes yeux; quoique publiés sous divers noms, ils ont entre eux, dans la partie littéraire, un petit air de famille qui semblerait indiquer une source commune.

Il a paru aussi récemment à Paris un manuel perfectionné de parfumerie, ayant des prétentions scientifiques assez élevées. Ce livre, écrit par un étranger, était traduit par un chimiste français qui, se trouvant souvent en désaccord avec l'auteur sur des questions techniques, adopta, pour mettre sa

conscience en repos, l'ingénieux moyen d'entremêler la prose de ce dernier de remarques contradictoires. Jugez la position pénible de l'infortuné lecteur se trouvant ainsi ballotté entre l'auteur et le traducteur, l'un disant blanc et l'autre noir.

J'ai cherché dans ce nouvel ouvrage à éviter tous ces écueils en étant mon propre traducteur, et en n'offrant au public que ce que j'ai cru capable de l'intéresser. Aurai-je réussi? je le souhaite sans trop y compter. Mon livre anglais, quoique bien moins complet que celui-ci, obtint les honneurs de cent cinquante comptes rendus dans les journaux, dont un seul *(l'Athenæum)* me fut défavorable, et encore était-ce sous forme de déni de paternité, ce qui, à tout prendre, pouvait passer pour un compliment. Les critiques français seront-ils aussi indulgents? J'ose à peine l'espérer, et cependant, sans me draper dans le manteau troué d'une feinte humilité qui laisse percer l'orgueil à travers les fentes, je leur rappellerai que je suis un simple industriel sans aucune prétention littéraire, et je les prierai de me tenir plutôt compte des laborieuses recherches auxquelles je me suis livré que du résultat qu'elles ont produit.

EUGÈNE RIMMEL.

1er fevrier 1870.

L'ODORAT

LE

LIVRE DES PARFUMS

CHAPITRE PREMIER

PRÉLIMINAIRE

La terre est un faisceau de tiges
Dont l'odeur donne des vertiges
Qui font délirer tous les sens;
Les brises folles, les mains pleines,
Portent à Dieu, dans leurs haleines,
Tout ce que ce globe a d'encens.

A. de Lamartine.

AVEC la sage prévoyance qui inspire toutes ses œuvres, la nature a doué l'homme d'un sens destiné à lui faire distinguer les diverses émanations qui s'exhalent sans cesse de tous les corps organisés, en légères et imperceptibles vapeurs. Placé, pour ainsi dire, en vedette sur la partie la plus proéminente du visage, ce sens, qu'on appelle l'odorat, transmet immédiatement, au moyen des nerfs

olfactifs, l'impression reçue au cerveau, qui juge, apprécie et nomme *l'odeur* d'après la sensation qu'elle fait naître.

Si cette sensation est agréable, si elle paraît se répandre délicieusement dans l'organisme, si les idées surgissent plus vives, plus riantes au siége de la pensée, c'est que l'on a respiré un *parfum*.

Le printemps, cette ravissante saison que le poëte italien salue du nom si mérité de « jeunesse de l'année, »

« Primavera, gioventù dell' anno! »

voit éclore les parfums les plus riches et les plus suaves :

« De son sein le Printemps fait sortir chaque grâce,
Le perce-neige rompt d'abord son lit de glace,
Puis vient la marguerite et le polyanthus,
La fraîche giroflée et le tendre crocus,
Et cette douce fleur, si frêle et si modeste,
Qui dérobe aux regards sa corolle céleste...
Toutes, belles de forme et riches de couleurs,
Inondent nos jardins d'enivrantes senteurs[1]. »

La terre, secouant alors le sombre linceul sous lequel l'hiver l'avait ensevelie, revêt ses plus brillants atours et se pare coquettement du blanc bouquet de la fiancée :

« L'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux[2]. »

L'oiseau sous la feuillée et l'insecte dans l'herbe semblent s'unir en une hymne de reconnaissance au

1. Thomson.
2. Alfred de Musset.

Créateur, tandis que l'arbre et la plante, jaloux de prendre leur part à cet hommage, agitent dans les airs leurs « encensoirs flottants », charmante image qu'emploie notre grand poëte[1] :

Jasmin, asphodele,
Encensoirs flottants,
Branche verte et frêle
Où fait l'hirondelle
Son nid au printemps.

L'auteur du livre des *Saisons* avait dit avant lui :

« Elevez votre encens, ô plantes, fruits et fleurs,
Vers Lui dont le soleil vous a donné la vie,
Le souffle parfumé votre odeur d'ambroisie,
Et le pinceau divin vos brillantes couleurs[2] ! »

A l'heure où le soleil disparaissant de l'horizon aspire de ses derniers rayons les brumes suspendues dans l'espace, quand de molles et indécises clartés cherchent à combattre la nuit qui s'avance et que perce déjà le scintillement des premières étoiles, un souffle léger s'élève, court sur la prairie, se joue dans les buissons, et arrive imprégné de toutes les senteurs.

C'est le vent du midi, dont l'haleine embaumée
Caresse doucement la violette en fleur,
Et qui rend a la terre, en brise parfumée,
Son arome charmant, dans toute sa fraîcheur[3]. »

Un ravissement indéfinissable semble alors s'emparer de notre être ; une vie plus généreuse parcourt

1. Victor Hugo.
2. Thomson.
3. Shakespeare.

les veines, des émotions pleines de tendresse débordent du cœur; noyée dans une douce contemplation, l'âme retrouve les lointains souvenirs et s'abandonne à des rêves de bonheur; mais, fugitives comme les suaves effluves qui les inspirent, ces impressions ne durent que ce que durent les rêves; bientôt, hélas! aux beaux jours succèdent les frimats; semblable à une jeune fille qui devient un jour matrone, la fleur se transforme en graine, et si un art mystérieux ne se chargeait de recueillir son arome dans toute sa force et sa fraîcheur, l'odorat serait privé pendant bien des mois de ses plus exquises jouissances.

On vit bientôt pâlir les roses du rivage,
Mais on avait cueilli quelques fleurs avec soin,
Et leur suc distille reçut en apanage
Les senteurs de l'été, lorsque l'ete fut loin [1]. »

S'emparer de cette vapeur déliée qu'exhalent la rose et ses sœurs, prolonger son existence en l'associant à des bases fixes et durables, la présenter ensuite sous une forme séduisante au sens le plus raffiné: tel est le but, tel est le triomphe de «l'art du parfumeur», comme le nomme la Bible.

Ce titre appliqué à la Parfumerie paraîtra peut-être ambitieux, et pourtant il n'est pas besoin de s'appuyer sur le témoignage antique et vénéré des saintes Écritures pour prouver qu'elle y a des droits. De même que le premier musicien tâcha d'imiter avec

1. Thomas Moore.

un roseau les chansons des oiseaux, de même que le premier peintre retraça à l'aide d'un pinceau les images qu'il voyait se refléter dans l'onde, le parfumeur ne cherche-t-il pas à copier la nature dans une de ses œuvres les plus gracieuses? ne fait-il pas revivre des senteurs que sans lui la brise eût emportées dans l'espace? n'arrive-t-il pas en combinant diverses odeurs, comme des couleurs sur une palette, à reproduire fidèlement les aromes des fleurs qui, rebelles à ses efforts, refusent de lui abandonner l'essence éthérée formant leur base? Pourquoi donc ne lui donnerait-on pas le nom d'artiste s'il parvient à approcher de la perfection de ses charmants modèles?

Les premiers parfums furent obtenus en brûlant des résines et des bois aromatiques, ainsi que l'indique suffisamment le nom *parfum (per fumum,* à l'aide de la fumée), et cette découverte, due au hasard comme presque toutes les autres, eut sans doute lieu en Arabie, cette terre classique des parfums où

« Des milliers d'arbrisseaux distillent en pleurant
La myrrhe précieuse et le baume odorant. »

Avec le touchant instinct de reconnaissance qui poussait les peuples primitifs à offrir à leurs divinités les prémices de tous les produits de la terre, les parfums servirent d'abord d'holocauste et furent bientôt considérés comme le mode de sacrifice le plus agréable à celles qu'ils adoraient.

L'Arabe, à l'imagination ardente et mystique,

crut sans peine que ses vœux arriveraient plus vite au séjour immortel portés sur les nuages d'encens qu'il voyait s'élever de la pierre de l'autel et disparaître lentement dans les régions de l'infini, tandis que ces enivrantes vapeurs le jetaient dans une religieuse extase.

Les parfums entrèrent dans les rites de toutes les religions et nous les retrouverons en usage sur les autels de Zoroastre comme sur ceux de Confucius, dans les temples de Memphis comme dans ceux de Jérusalem.


Le Premier Autel des Parfums.

Non contents de les admettre dans l'exercice de leur culte, les Grecs en avaient fait l'apanage spécial des dieux et le signe distinctif de leur présence. Homère, lorsqu'il décrit l'apparition d'une divinité, ne manque jamais de parler de l'odeur d'ambroisie qu'elle répand autour d'elle, et, dans une tragédie d'Euripide, Hippolyte mourant s'écrie : « O Diane, chaste déesse, je sais que tu es près de moi, car j'ai reconnu ton céleste arome. » Iris, la blonde messagère des dieux, laisse flotter dans les

nuages son écharpe aux mille couleurs, de laquelle s'exhalent de douces senteurs qui remplissent l'atmosphère, et Junon se baigne dans une précieuse essence réservée aux immortels.

Les parfums furent donc consacrés d'abord, comme nous le disons, aux cérémonies religieuses, mais on reconnut bientôt qu'en combattant tout principe délétère, ils éloignaient la destruction, et que leurs émanations avaient une action directe et bienfaisante sur l'organisme. On les appliqua à la conservation de la beauté qu'ils rendaient plus séduisante, et de ce jour l'art du parfumeur eut un double but : reproduire, nuancer, varier à l'infini les mille senteurs que crée la nature pour la délectation de notre odorat, et composer des cosmétiques[1] pour préserver les attraits de la femme dans toute leur fraîcheur, et les défendre vaillamment contre les attaques de ce rude adversaire qu'on nomme le Temps.

L'histoire des parfums est, en quelque sorte, celle de la civilisation. En effet, leur usage n'a pu jamais être compris et apprécié que par des peuples policés, aux goûts raffinés et délicats; aussi les voyons-nous en honneur tour à tour chez les Egyptiens, les Juifs, les Assyriens, les Grecs, les Romains, les Arabes, et enfin chez les Européens de la Renaissance qui, après des siècles de guerre et de barbarie, firent refleurir les arts de la paix.

1. Du mot grec κόσμος, ornement.

Cette curieuse histoire n'est pas seulement écrite dans les livres; elle existe encore sous forme de peintures murales, de bas-reliefs, de statues, d'autels, d'urnes, d'amphores, d'encensoirs et de mille autres reliques de l'antiquité qui confirment les récits des auteurs, et nous aident à reconstruire les images du passé. Rassembler tous ces lambeaux dispersés dans un nombre immense de musées et d'in-folio, en faire un résumé pour ceux que ce genre d'études intéresse, illustrer ce qui ne peut se décrire, et décrire ce qui ne peut s'illustrer : telle est la tâche que nous avons entreprise.

Nous soulèverons ensemble le voile qui dérobait aux regards des profanes les mystères des Égyptiens, nous analyserons les parfums sacrés dont la composition avait été révélée au peuple de Dieu, nous prendrons place aux luxueuses fêtes de Babylone, nous assisterons à la laborieuse toilette des dames grecques et romaines, nous demanderons aux beautés du harem les secrets merveilleux dont elles usent pour conserver si longtemps leurs charmes, enfin nous suivrons pas à pas les progrès de la parfumerie moderne, depuis le moment où elle est sortie encore bien informe des langes de l'alchimie, jusqu'à celui ou elle est arrivée à se conquérir une place honorable parmi les industries sérieuses et importantes.

Comme tout ce qui se rattache à l'embellissement du corps humain est de notre domaine, nous exami-

nerons rapidement les modes de coiffure adoptés à diverses époques, depuis l'édifice « à l'œil d'Osiris » de la princesse égyptienne contemporaine de Sésostris, jusqu'au *pouff* gigantesque de la marquise poudrée du siècle dernier.

Quoique les nations civilisées forment l'objet principal de nos études, nous passerons aussi en revue quelques peuplades sauvages, qui serviront, pour ainsi dire, d'ombre au tableau. A défaut de parfums, nous trouverons peut-être chez elles quelques bizarres coiffures à enregistrer, car les cheveux paraissent avoir été donnés à l'homme, et surtout à la femme, pour les contourner de mille différentes manières, et qui sait si nos élégantes, à bout d'inventions, ne se prendront pas un jour à emprunter quelque mode nouvelle à l'Africaine des Montagnes de la lune, ou à la jeune Tartare de la tribu des Lepchas!

Un exposé succinct des divers modes employés pour extraire l'arome des plantes et des fleurs, une nomenclature descriptive des substances admises dans nos laboratoires et de celles qui pourront un jour y trouver place, et quelques considérations générales sur l'usage des parfums et des cosmétiques termineront notre œuvre.

Avant, toutefois, d'aborder la partie historique de ce livre, nous dirons quelques mots de la nature et des propriétés des odeurs et de leur effet sur l'organisme.

L'odeur est-elle un gaz imperceptible qui s'échappe d'un corps, ou est-elle une action dynamique qui s'exerce sur l'appareil olfactif, de même façon que la lumière agit sur la rétine de l'œil et le son sur le nerf auditif?

C'est une grave question bien souvent agitée, et qui n'a pas encore été résolue par les savants d'une manière satisfaisante.

Si c'est un gaz, quelle qu'en soit la ténuité, il ne doit pas être impondérable, et cependant, malgré les expériences et les recherches les plus minutieuses, on n'est pas arrivé jusqu'à présent à fixer la gravité spécifique des corpuscules odoriférants.

Un de ces patients investigateurs, comme en produit l'Allemagne, a prouvé mathématiquement qu'une vessie de musc exposée pendant vingt-quatre heures dans un rayon de trente mètres avait produit cinquante-sept millions de particules, et cela sans la moindre déperdition de poids.

Les essences concrètes obtenues par les procédés d'un chimiste français, M. Millon, procédés dont nous reparlerons dans un autre chapitre, fournissent une preuve non moins convaincante de l'impondérabilité des odeurs; car malgré leur état d'extrême concentration, qui les ferait prendre à première vue pour le principe solidifié du parfum, elles sont susceptibles d'abandonner la totalité de leur arome à l'alcool, en conservant leur substance dans toute son intégrité.

Il est donc permis de supposer que certains corps ont la propriété d'émettre des *vagues* d'odeur, de même que le diamant projette des vagues de lumière, et que les vibrations d'une harpe font naître des vagues de son.

Ces vagues d'odeur, surtout celles produites par les fleurs, voyagent à de grandes distances et avec une merveilleuse rapidité. Souvent elles viennent réjouir le cœur des navigateurs, après une longue traversée, en leur faisant pressentir le voisinage si désiré de la terre; maintes fois aussi le touriste qui parcourt les sites délicieux de la Provence pendant la floraison des rosiers et des orangers est salué par des bouffées odorantes bien avant de découvrir les plantations dont elles émanent.

L'intensité des parfums varie suivant les circonstances. Les corps odorants peuvent l'être toujours, ou ne l'être qu'à de certains moments. Telles fleurs exhalent leur arome le matin, telles autres le soir; celles-ci au milieu de la journée, celles-là pendant la nuit.

Ces diverses phases du monde floral ont inspiré à un patient botaniste l'idée de construire une horloge de Flore, où chaque heure est marquée par la fleur qu'elle fait épanouir. Nous reproduisons ici cette horloge, sans toutefois en garantir l'exactitude. On verra qu'elle se compose des fleurs suivantes, dont les unes s'ouvrent le matin et les autres le soir à l'heure qui est indiquée :

1 Rose.
2 Héliotrope.
3 Nénuphar.
4 Jacinthe.
5 Liseron.
6 Géranium.
7 Réséda.
8 Œillet.
9 Cactus.
10 Lilas.
11 Magnolia.
12 Violette et Pensée.

Le praticien, du reste, n'a que faire de cette horloge. L'expérience lui démontre bien plus sûrement l'heure



Horloge de Flore.

à laquelle il doit s'emparer de la fleur et lui ravir ses suaves trésors. S'il laisse passer ce moment propice, il ne recueille plus qu'un arome terne et fade, incapable de satisfaire un goût délicat.

Les conditions atmosphériques doivent aussi être pour lui un objet d'études. L'électricité, la chaleur et la lumière ont une action directe sur les parfums. L'humidité, qui ravive le musc, tue le jasmin; la chaleur augmente l'intensité des vapeurs odorantes, le froid les diminue; l'électricité rend ou enlève toute leur puissance à certains aromes. Chacun d'entre eux a une affinité plus ou moins grande pour les substances particulières, et toutes ces connaissances guident le parfumeur dans les compositions qu'il prépare.



Linné.

On a plusieurs fois cherché à classer méthodiquement les odeurs. Fourcroy les divisait en cinq catégories, et de Haller en trois. Linné les a partagées en sept sections caractérisées par l'impression qu'elles produisent sur l'économie animale :

1e. L'odeur aromatique, qui est celle des œillets, des lauriers et de toutes les labiées;

2e. L'odeur suave, comme celle de la rose, du lis, du jasmin, du safran, etc.;

3e. L'odeur ambrosiaque, comme celle de l'ambre, du musc et de plusieurs géraniums exotiques;

4e. L'odeur alliacée, agréable pour un petit nombre, mais désagréable à la majorité; l'ail, l'assa fœtida et plusieurs autres gommes-résines appartiennent à cette catégorie;

5e. L'odeur fétide, comme celle du bouc, du grand satyrion, etc.;

6e. L'odeur repoussante, telle que celle de l'œillet d'Inde et de beaucoup de plantes de la famille des solanées;

7e Enfin l'odeur nauséeuse, comme celle des fleurs du *Veratrum*, du *Stapelia variegata*, etc.

La plupart de ces odeurs, on le voit, doivent être exclues du laboratoire du parfumeur qui ne demande des matériaux qu'aux trois premières sections. Cette division, du reste, telle exacte qu'elle puisse être au point de vue de la science, ne saurait servir de guide au praticien, car elle range dans la même classe l'œillet et le laurier, le jasmin et le safran, quoique leurs senteurs n'offrent pas la moindre analogie.

Nous avons essayé de faire une nouvelle classification des odeurs, en n'y comprenant que celles qui sont agréables, et en adoptant pour principe que de même qu'il existe des couleurs primaires dont se forment les nuances intermédiaires, il y a aussi des odeurs mères qui peuvent servir de type, et auxquelles se rattachent les autres, soit à l'état naturel, soit à celui de combinaison.

Cette classification renferme dix-huit séries se

composant chacune d'une odeur primaire, et des parfums secondaires qui en approchent.

NOUVELLE CLASSIFICATION DES ODEURS

SÉRIES.	TYPES.	ODEURS SECONDAIRES APPARTENANT A LA MÊME SÉRIE.
Rosée..........	Rose..........	Géranium, Églantine, Rhodium, Palissandre.
Jasminée.......	Jasmin........	Muguet, Ihlang-Ihlang.
Orangée........	Fleur d'Oranger	Acacia, Seringa, Feuille d'Oranger.
Tubérosée......	Tubéreuse.....	Lis, Jonquille, Narcisse, Jacinthe.
Violacée........	Violette.......	Cassie, Iris, Réséda.
Balsamique.....	Vanille........	Baumes du Pérou et de Tolu, Benjoin, Storax, Féve tonka, Héliotrope.
Épicée.........	Cinnamome...	Cannelle, Muscade, Macis, Toutépices.
Caryophillée....	Girofle........	Œillet.
Camphrée......	Camphre......	Romarin, Patchouli.
Santalée........	Santal.........	Vétivert, Cedre.
Citrine.........	Citron........	Orange, Bergamotte, Cédrat, Limette.
Herbacée.......	Lavande.......	Aspic, Thym, Serpolet, Marjolaine.
Menthacée......	Menthe poivrée	Menthe sauvage, Basilic, Sauge.
Anisée.........	Anis..........	Badiane, Carvi, Aneth, Fenouil, Coriandre.
Amandée.......	Amande amère.	Laurier, Noyau, Mirbane.
Musquée.......	Musc..........	Civette, Ambrette.
Ambrée........	Ambre gris....	Mousse de chêne.
Fruitée.........	Poire.........	Pomme, Ananas, Coing.

Cette liste n'est basée que sur l'affinité des odeurs entre elles, mais non sur leur désignation scientifique

ni sur leur origine qui formera l'objet d'une division différente dans un autre chapitre. Nous n'avons pu la réduire à un plus petit nombre de séries, et encore y a-t-il des odeurs particulières, telles que celle du *Wintergreen (Gaultheria procumbens)*, qu'il serait difficile de ranger dans une de ces classes. Nous avons aussi les odeurs mixtes, comme celles du magnolia, qui possèdent à la fois les caractères de deux ou trois types différents.

Certains physiologistes ont voulu faire de l'odorat, à cause de sa connexion intime avec le goût, un simple mécanisme de la vie organique, et borner là son rôle. Ils se sont trompés; pour les animaux c'est à coup sûr le sens qui guide le mieux leur instinct; pour l'homme, J.-J. Rousseau, Zimmermann, Cardan et d'autres auteurs l'ont affirmé, c'est par excellence le sens de l'imagination, celui par lequel pénètrent les impressions les plus subtiles et les plus rapides.

Les odeurs produisent la joie ou la tristesse, le rire ou les larmes, la gaieté expansive ou la morne taciturnité, suivant les tempéraments et les dispositions d'esprit de ceux qui les respirent. Les unes réveillent les sens, les autres les alanguissent; celles-ci rendent la pensée plus nette, plus complète, plus vive; celles-là la font flotter dans le nuage du rêve. Lors même que le sommeil s'est emparé de notre être, les odeurs exercent encore leur empire sur nos sens endormis et peuvent créer ou influencer nos songes.

Les parfums partagent avec les sons la faculté

d'évoquer d'une manière frappante les souvenirs du passé. Tel parfum nous transporte dans quelque délicieux paysage où nous avons passé d'heureux jours, tel autre nous rappelle les suaves senteurs qu'exhalaient les vêtements de notre bien-aimée.



La jeune Captive.

Cette merveilleuse propriété des odeurs n'a pas échappé aux poëtes. Thomas Moore, dans son *Lalla Roukh*, décrit ainsi l'effet produit par cette espèce de mirage sur une jeune captive au harem :

« L'Arabe, en respirant la fleur de sa montagne,
Subit le merveilleux charme qui l'accompagne ;

Cette magique odeur a l'étrange pouvoir
D'évoquer les objets qu'elle voudrait revoir;
L'arbre qui s'inclinait plein d'ombre devant elle,
Le puits et les chameaux... la tente paternelle,
Doux berceau qu'elle a fui! ce souvenir de fleurs
Lui fait tout regretter, tout... jusqu'à ses douleurs! »

Tennyson, le poëte-lauréat de l'Angleterre, exprime d'une manière non moins charmante l'action des parfums sur la mémoire :

« La fleur parfumant la verdure
Reporte mon âme et mes sens
Aux jours où ma vie était pure
Et tous mes plaisirs innocents. »

Certains auteurs, tant anciens que modernes, attribuent des qualités nutritives aux odeurs. Pline[1] donne l'histoire d'un peuple des Indes qui ne se nourrissait que par l'odorat; Pierre d'Apono[2] conseille aux vieillards de prolonger leur existence en respirant un mélange de safran et de castoréum dans du vin; Bacon[3] parle d'un homme qui pouvait jeûner pendant plusieurs jours en s'entourant d'herbes aromatiques, enfin Diogène Laerce[4] assure que Démocrite vécut pendant quelque temps de la vapeur du pain chaud. Nous sommes loin d'afficher de pareilles prétentions pour les parfums, et nous ne souhaitons pas à nos lecteurs de se voir réduits à ce genre de nourriture.

1. Liv. VII, chap. II.
2. Conciliator.
3. *De vita et morte.*
4. Liv. VI.

Criton, Galien et Hippocrate avaient placé les parfums parmi les médicaments. Ce dernier eut recours à leur influence pour chasser la peste d'Athènes, après avoir vu échouer tous les autres moyens; des fleurs odorantes suspendues aux maisons et des aromates brûlés dans tous les carrefours eurent bientôt raison du fléau.

Pline, dans son *Histoire naturelle,* nous donne quatre-vingts remèdes tirés de la rüe, quarante et un de la menthe, vingt-cinq du pouliot, quarante et un de l'iris, trente-deux de la rose, vingt et un du lis et dix-sept de la violette.

La pharmacie arabe renferme une foule de parfums, et de nos jours encore certains d'entre eux trouvent leur place dans le Codex.

« Les médecins pourraient, dit Montaigne, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font, car j'ai souvent aperçu qu'elles me changent et agissent en mes esprits, suivant qu'elles sont; qui me fait approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfums aux églises, si ancienne et si espandue en toutes nations et religions, regarde à cela de nous resjouyr, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation. »

Dans un article fort remarquable publié il y a quelque temps par le *Courrier des Sciences,* sur les impuretés atmosphériques et les moyens de les combattre, nous trouvons les conclusions suivantes :

« *Pourquoi le* PARFUM *ne serait-il pas le contre-*

poison du miasme? Et dès lors l'*odeur* des fleurs ne serait-elle pas un agent antipestilentiel qui, par sa composition chimique spéciale, serait destiné, en parcourant l'atmosphère, à se combiner avec le miasme, le gaz délétère, et à amener la réduction immédiate de celui-ci?

« Et quand nous disons l'*odeur* des fleurs, nous voulons dire la cause de l'odeur, c'est-à-dire cette huile essentielle qui se dégage lentement du calice des fleurs, en vapeurs parfumées. Or cette huile essentielle, on l'isole, on l'obtient, on la condense par d'ingénieux procédés, et on peut la soumettre à l'analyse.

« Les huiles essentielles dissolvent le soufre et le phosphore; et il est certain que la *malaria* provient, en quelques pays, d'une certaine quantité d'hydrogène sulfuré qui se mélange à l'air; il est probable que la fièvre jaune est imputable à des gaz phosphorés; n'est-il pas naturel, dès lors, de se demander si la combinaison des vapeurs d'huile essentielle avec ces gaz délétères, et avec d'autres encore, est susceptible d'en opérer la RÉDUCTION?

« N'y aurait-il pas là de curieuses expériences à faire? et si elles réussissaient, la science aurait prouvé une fois de plus que l'instinct, le sentiment général est un guide qu'il ne faut pas dédaigner, mais dont il faut seulement redresser les indications?

« Elle est, en effet, très-générale et très-naturelle cette croyance, *qu'on purifie* l'air en y répandant des parfums.

« C'est surtout en Orient et dans les pays chauds, où les émanations délétères et l'incurie administrative atteignent leur maximum, que, par sentiment instinctif, les parfums sont d'usage ordinaire, et que la végétation elle-même jette dans l'atmosphère le plus de suaves odeurs.

« Il faut prouver que le parfum n'est pas destiné seulement à *masquer* l'odeur désagréable du miasme, mais à le *réduire radicalement*, et qu'il est non plus un objet de luxe, mais un objet d'utilité et un des vrais gardiens de la santé humaine.

« La culture des fleurs sur une vaste échelle deviendrait dès lors ce qu'est déjà maintenant la plantation des arbres et le reboisement des montagnes, un fait d'utilité générale et de sécurité publique, une institution de garantie contre ces fléaux qui, de temps en temps, apparaissent sans qu'on puisse leur opposer le moindre obstacle, et qui sont le désespoir des médecins et la terreur des populations. »

Nous pourrions appuyer cette théorie de notre expérience personnelle et parler ici des merveilleux effets obtenus au moyen de fumigations aromatiques dans des salles d'hôpitaux et à bord de navires infectés par la petite vérole ou la fièvre jaune; mais, craignant qu'on ne nous objecte le terrible « Vous êtes orfévre, monsieur Josse », nous préférons nous borner à des citations de faits historiques et bien connus.

L'île de Ternate, qui jouissait d'un climat très-sain, fut ravagée par d'affreuses épidémies, aussitôt

qu'elle eut été dépouillée par les Hollandais de ses arbres à épices qui l'environnaient d'une atmosphère embaumée et protectrice, et on n'a pas encore oublié que, pendant la grande peste de Marseille, quatre voleurs purent dépouiller impunément les morts et les mourants, en se préservant de la contagion par leur célèbre vinaigre aromatique, dont la recette existe encore dans l'officine du pharmacien et qui donna la première idée du vinaigre de toilette.

Durant les diverses invasions du choléra, il n'a pas été constaté de décès, à notre connaissance, parmi les nombreux ouvriers employés dans les fabriques de parfumerie à Paris et à Londres. Les tanneurs ont également été épargnés, et nous attribuons ce fait à la même cause, c'est-à-dire à la forte odeur du tan, qui, de même que le parfum, neutralise le miasme.

Et cependant nous voyons certains médecins faire une guerre acharnée aux parfums en disant qu'ils sont nuisibles à la santé. Nous prétendons, au contraire, que leur usage dans de certaines proportions est bienfaisant et surtout éminemment prophylactique, et nous croyons l'avoir prouvé.

Il est vrai que des fleurs odorantes placées dans un appartement fermé peuvent occasionner les plus graves accidents; ils résultent toutefois, non pas des senteurs de ces fleurs, mais de l'acide carbonique qu'elles exhalent, surtout pendant la nuit. Qu'on expose dans de pareilles conditions un parfum extrait de ces mêmes fleurs, et on n'en ressentira aucun inconvénient.

En résumé, il en est des odeurs comme des substances alimentaires : il s'agit simplement d'étudier celles qui conviennent le mieux à notre organisation. Les uns recherchent les parfums suaves, qui à d'autres donneraient des nausées, et telle personne dont les nerfs seront affectés par le musc pourra se trouver soulagée en respirant le parfum du citron.

L'imagination joue aussi souvent un grand rôle dans l'effet qu'on attribue aux odeurs. On nous permettra de citer à ce propos un passage du *Traité d'osphrésiologie* du docteur Cloquet, autorité qui ne saurait être révoquée en doute.

« Il ne faut point oublier non plus, dit-il au chapitre V de ce remarquable ouvrage, qu'on rencontre souvent dans le monde des femmes ou des hommes efféminés, qui *s'imaginent* que les odeurs leur sont nuisibles, et dont l'exemple ne saurait être apporté en preuve des mauvais effets des molécules odorantes. C'est ainsi que le docteur Thomas Capellini rapporte qu'une dame qui ne pouvait, disait-elle, souffrir l'odeur de la rose se trouva mal en recevant la visite d'une de ses amies qui en avait une, et pourtant cette fatale fleur n'était qu'artificielle ! »

Un autre exemple beaucoup plus récent :

C'était quelques jours avant la première représentation de *l'Africaine*. On avait proposé à la direction de l'Opéra d'introduire au commencement du quatrième acte, pendant la danse des bayadères, quelques bouffées d'un parfum frais et léger, par un procédé

que les Anglais emploient depuis quelques années pour prêter un nouveau charme aux splendides tableaux de leurs pièces-féeries. Ces délicates et fugaces senteurs eussent rappelé celles des fleurs des tropiques et complété, pour leur modeste part, la vérité de la mise en scène.

La direction accepta des deux mains, et nul doute que l'ombre du maëstro si amoureux de la couleur locale n'en eût tressailli d'aise, mais le sort en avait décidé autrement.

L'expérience se terminait à peine, lorsqu'une célèbre artiste fit irruption dans le *sanctum* directorial, encore imprégné des parfums du vaporisateur. « Quelle délicieuse odeur ! » dit-elle en entrant, attribuant d'abord cette atmosphère embaumée à quelques fleurs qui s'épanouissaient dans une jardinière. Puis tout à coup apercevant le malencontreux appareil qui exhalait ses derniers soupirs aromatiques : « Ah ! fi ! quelle horreur ! s'écria-t-elle, *c'est du parfum*. Que va-t-on faire de cette odieuse machine ? »

On lui expliqua qu'il s'agissait tout simplement d'achever le chef-d'œuvre du peintre en donnant la vie aux fleurs de ses décors, mais elle se montra complétement hostile à la réalisation de ce projet.

On eut beau l'assurer que ces vapeurs ne dureraient qu'un instant, et ne se sentiraient même pas sur la scène, étant entraînées par le courant d'air dans la salle, elle fut inexorable, et opposa la susceptibilité de ses nerfs comme un argument irréfutable aux in-

stances de l'inventeur et aux observations de la direction, qui n'osa toutefois pas enfreindre son *veto*.

Ainsi on pardonnait aux fleurs de répandre de suaves senteurs, mais on était sans pitié pour le produit de l'art qui avait le tort de les imiter trop fidèlement !

La mode, ce tyran capricieux auquel chacun obéit, tout en murmurant, exerce aussi une grande influence sur les idées qu'on se fait des odeurs.

Au siècle dernier il était d'extrême bon ton de se couvrir de parfums, et tout galant chevalier se faisait un devoir d'adopter l'*essence* aussi bien que la couleur préférée par la dame de ses pensées. Aujourd'hui, au contraire, beaucoup de personnes affichent, *par genre*, une profonde aversion pour les parfums, et celles qui les aiment osent à peine avouer leur prédilection.

Nous nous permettrons de demander quelle peut être la cause de ce revirement dans l'opinion.

Nos organes d'olfaction sont absolument ce qu'ils étaient il y a cent ans, et les produits des parfumeurs modernes sont certes beaucoup plus fins et moins céphalalgiques que ne l'étaient ceux de leurs devanciers. D'où vient donc ce changement?

Affaire de goût, nous répondra-t-on en nous jetant à la tête l'éternel adage :

« Tous les goûts sont dans la nature,
Le meilleur est celui qu'on a.

Eh bien, nous aurons le courage de combattre cet axiome, plus respectable par son antiquité que par sa logique. Non, tous les goûts *ne sont pas* dans la nature, et le meilleur n'est pas toujours *celui qu'on a.*

Il n'est pas naturel de préférer le mauvais au bon, et c'est un goût vicié que d'éprouver de l'antipathie pour ce qui a été créé dans le but de nous être agréable.

La Providence, en nous donnant pour guide le sens de l'odorat, a voulu nous prémunir contre les dangers des mauvaises odeurs, qui sont presque toutes de violents poisons. N'est-ce pas assez nous indiquer qu'il ne saurait être ridicule, pas plus qu'il n'est dangereux, d'obéir à l'instinct qui nous attire vers les bonnes odeurs?

Laissons donc les ennemis des parfums épuiser leurs traits contre ces suaves enfants des fleurs, et abandonnons-nous sans crainte et sans vergogne aux douces jouissances qu'ils procurent.





Le Roi PHILIPPE ARRIDÉE offrant des Parfums au Dieu HORUS-RA

CHAPITRE II

LES ÉGYPTIENS

The barge she sat in, like a burnished throne,
Burnt on the water; the poop was beaten gold,
Purple the sails, and so perfumed that
The winds were love sick. . . .
SHAKESPEARE (*Antoine et Cleopâtre*).



'ÉGYPTE fut le premier pays où l'homme sut élever des temples à ses dieux et des palais à ses rois, se couvrir de vêtements tissés avec soin et teints des plus brillantes couleurs, et s'entourer de tous les objets qui pouvaient augmenter son bien-être matériel ou intellectuel, le premier pays, en un mot, qui cultiva les arts de la civilisation.

S'il faut en croire Manéthon l'historien, seule au-

torité écrite qui nous reste sur la chronologie égyptienne, quarante-six siècles s'écoulèrent depuis la fondation de l'empire par Ménès, l'an 5004 avant Jésus-Christ, jusqu'à la défaite de Nectanébo II, le dernier des Pharaons, et si l'on prolonge cette période jusqu'à l'extinction de la race ptolémaïque par la mort de Cléopâtre, on trouve une durée totale de cinq mille ans répartie entre trente-trois dynasties. Il ne s'agit pas, du reste, d'entamer une dissertation à ce sujet, mais simplement d'expliquer pourquoi nous assignons aux Égyptiens la première place dans notre histoire des parfums.

La littérature était fort cultivée en Égypte, mais il ne nous en est parvenu que quelques spécimens; en revanche Hérodote, Diodore, Strabon, Plutarque et d'autres auteurs nous donnent de curieux détails sur ce pays. Les plus précieux renseignements, toutefois, nous sont fournis par les gigantesques monuments que nous a légués cette nation et qui, depuis l'impulsion donnée par l'expédition française, ont servi de but d'études à une foule de patients explorateurs.



Caveau funéraire.

L'Égyptien maniait avec une égale facilité le ciseau et le pinceau. Sur les murs de ses temples et de ses palais, sur les parois de ses caveaux funéraires, il se

plaisait à retracer, avec une minutie qui en garantit la fidélité, ses annales, les cérémonies de son culte et tous les incidents de sa vie intime. Ces bas-reliefs creusés patiemment dans le granit, ces fresques peintes en vives nuances sur le stuc, sont autant de pages vivantes où l'on peut étudier les mœurs et reconstituer le passé de ce « père des peuples. »

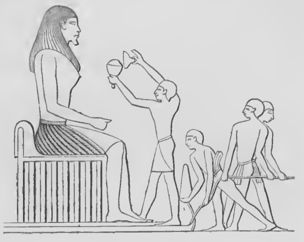
Il restait cependant encore aux savants une conquête à accomplir. Les légendes mystérieuses répandues à profusion sur tous les monuments avaient pendant longtemps résisté aux plus laborieuses investigations. L'heureuse découverte de la pierre de Rosette [1] vint mettre un terme à ces incertitudes, et bientôt les Champollion, les Rosellini, les Wilkinson, les Prisse, les Mariette et bien d'autres purent déchiffrer les signes hiéroglyphiques et nous dévoiler les secrets des hiérogrammates ou scribes sacrés.

Nous fouillerons à notre tour dans les travaux de ces maîtres de la science, et nous leur emprunterons ce qui se rapporte au sujet qui nous occupe.

Les parfums furent connus en Egypte dès l'antiquité la plus reculée. Sous le règne du constructeur de la grande pyramide, Chéops, qui, d'après Manéthon, vivait il y a environ six mille ans, ils figurent déjà dans les peintures, parmi les dons funéraires, soit con-

1. La pierre de Rosette, qui est au Musée Britannique, contient un decret des prêtres du temple d'Isis en trois genres de caracteres, hiéroglyphiques, demotiques ou populaires, et grecs. Au moyen de cette derniere langue elle a servi de clef aux hieroglyphes.

tenus dans des vases, soit brûlés dans des cassolettes devant la statue du défunt.



Encens offert à une Statue.

Lorsque Joseph fut vendu par ses frères, il fut emmené par des marchands ismaélites qui portaient en Égypte des épices et des parfums, et on croit que ce fait se passa sous les rois pasteurs, de la dix-septième dynastie[1].

Dans le *Poëme de Pen-ta-our*, gravé sur un des murs de Karnak, et traduit par M. de Rougé, Ramsès II, dont le règne est antérieur à l'Exode, s'adresse, en marchant à la bataille, au dieu Ammon pour lui faire obtenir la victoire, et lui dit : « Ne t'ai-je pas célébré par des fêtes éclatantes et nombreuses?

1. *Aperçu de l'Histoire ancienne d'Égypte*, par Mariette-Bey, p. 29.

ne t'ai-je pas rempli ta maison de mon butin? J'ai enrichi ton domaine et je t'ai immolé trente mille bœufs avec *toutes les herbes odoriférantes et les meilleurs parfums.* »

Enfin ce fut du temps de Ménephtah, un des derniers rois de la dix-neuvième dynastie, que les Israélites quittèrent l'Égypte sous la conduite de Moïse et, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, ils emportèrent avec eux le goût des parfums qui étaient depuis longtemps en grand honneur parmi leurs maîtres.

En Égypte, comme dans tous les autres pays dont nous aurons à parler, les aromates servirent d'abord



Encensoirs égyptiens.

aux rites religieux et figurèrent en première ligne parmi les dons offerts à leurs divinités. Tantôt on les brûlait sous forme de pastilles rondes que les prêtres lançaient adroitement sur un encensoir à manche fixe nommé *amschir*, tantôt on les présentait en



Offrandes d'Onguents.

libation sur les autels, ou en onguents contenus dans des vases de forme particulière. Les illustrations du

culte égyptien nous offrent des exemples sans nombre de ces divers genres d'oblations.

Dans les grandes cérémonies, le roi lui-même officiait, tenant d'une main l'encensoir et de l'autre un flacon d'eau lustrale. C'est ainsi qu'on représente Ramsès III présidant à un sacrifice. Parfois aussi le monarque étendait avec le petit doigt un baume odorant sur la statue du dieu.


Ramsès III, présidant à un sacrifice.

L'Égypte sut toujours conserver ses traditions à travers les nombreuses dynasties qui se succédèrent et les invasions dont elle fut victime. Les conquérants qui s'en emparèrent eurent le bon esprit de respecter et d'adopter sa religion et ses coutumes; ainsi nous voyons, en tête de ce chapitre, Philippe Aridée, frère d'Alexandre le Grand, sacrifiant au dieu Horus-Ra, sans s'inquiéter de l'affront qu'il faisait aux divinités macédoniennes [1].

1. Ce fut seulement en l'an 381 de notre ère que l'edit de Théodose abolit complétement le culte égyptien.

Les deux plus grandes fêtes de l'année avaient lieu à six mois de distance en l'honneur d'Osiris. La première commémorait la perte du dieu tutélaire de l'Égypte; la seconde célébrait son retour. A cette dernière solennité les prêtres portaient par les rues, avec beaucoup de pompe, un coffret mystique renfermant un vase d'or plein d'eau. Arrivés au temple, les assistants s'écriaient en chœur : « Osiris est retrouvé » ; on jetait alors dans l'eau un peu de terre mélangée d'aromates, et on en pétrissait une petite image en forme de croissant qui symbolisait l'empire de ce dieu sur la terre et les eaux.

Apis, le taureau divin, qui, suivant quelques auteurs, était un des représentants d'Osiris, recevait aussi sa part d'oblations parfumées. Ceux qui désiraient le consulter brûlaient de l'encens sur son autel, remplissaient ses lampes d'huile odorante et déposaient une pièce d'argent devant sa statue; puis ils lui adressaient leur question à voix basse, et quittaient l'enceinte sacrée en se bouchant soigneusement les oreilles. Les premières paroles qu'ils entendaient prononcer à la sortie du temple étaient interprétées par eux comme une réponse à leur demande.

Héliopolis était, comme son nom l'indique, la ville particulièrement affectée au culte du Soleil, que les Égyptiens adoraient sous le nom de Ra, Ré ou Phré. Plutarque nous apprend que les prêtres lui offraient chaque jour trois sortes d'encens : de la résine à son lever, de la myrrhe lorsqu'il était au méridien, et un

mélange de seize ingrédients, nommé Kuphi, à son coucher.

Aux fêtes d'Isis, on sacrifiait un bœuf rempli de camphre, d'encens et d'autres aromates, et on le brûlait sur ses autels en l'arrosant d'huile de senteur. On conçoit sans peine que si les parfums n'étaient venus corriger un peu l'odeur des chairs en combustion, il eût été difficile aux plus fervents adorateurs de la « bonne déesse » de subir les exhalaisons d'un pareil holocauste.

Horus, le fils chéri d'Isis; Anubis, le gardien des morts; Thoth, l'inventeur des lettres et de la chimie; Neith, la déesse de la sagesse; Pacht, la Diane des Grecs, et toutes les autres divinités égyptiennes, recevaient également un tribut d'encens et de libations parfumées. On les prodiguait même au génie du mal, Typhon aux oreilles carrées, espérant ainsi détourner son courroux.

C'était surtout dans leurs processions religieuses, lors des Panégyries, que les Égyptiens déployaient un luxe inouï de parfums. Les historiens nous donnent les détails d'une solennité de ce genre qui eut lieu sous le règne d'un des Ptolémées, et dans laquelle figuraient cent vingt enfants portant dans des vases d'or de l'encens, de la myrrhe et du safran, et une quantité de dromadaires chargés les uns de trois cents livres d'encens, les autres de safran, de cannelle, de cinnamome, d'iris et d'autres précieux aromates.

Le nombre des parfums connus des Egyptiens de-

vait être fort grand, surtout après leurs conquêtes en Asie, mais il est difficile aujourd'hui de retrouver la synonymie des différentes substances dont ils se composaient.

Nous présenterons toutefois à nos lecteurs la liste, en langue originale, des principaux parfums employés en Égypte, que nous devons à l'obligeance de M. Prisse d'Avennes, et peut-être quelque philologue éclairé pourra, en étudiant ces racines, découvrir leurs rapports avec nos noms modernes.

L'aromate dont on faisait la plus grande consommation dans les cérémonies religieuses était l'encens qu'on nommait *neter-sent* ou divin parfum; il serait trop facile de vouloir trouver dans ce dernier mot l'étymologie du mot anglais *scent*, qui n'a pas la prétention de remonter plus haut que le latin, mais c'est une bizarre coïncidence.

La gomme dénommée *anti* venait d'Arabie et devait être la myrrhe. On en distinguait plusieurs espèces dont quelques-unes étaient considérées impropres aux usages sacrés. L'arbre qui produisait l'*anti* était appelé *nhout* et consacré à la déesse Nou.

On employait aussi le *sudj* du midi ou du nord (celui d'Elethya était le plus réputé); le *tesheps* qui servait dans la médecine ou pour les embaumements, le *khet* sec ou humide, et l'essence d'*asch* (cèdre) et de *heten*.

Les principaux produits composés étaient le *Kapu*,

qu'on suppose être le *Kuphi* mentionné par Plutarque; la *mrh,* huile dans la composition de laquelle entrait un baume nommé *tuat* et beaucoup d'espèces végétales; le *madjt,* précieux parfum qu'on gardait dans des vases d'or ou d'argent; le *teser,* liqueur aromatisée et coloriée de diverses façons, et le *haken,* dont la préparation exigeait de nombreux ingrédients et cent quatre-vingts jours de travail.

Quelques-unes de ces substances étaient indigènes au sol, mais la plus grande partie venait de l'Arabie ou des Indes. Ce ne fut que sous le règne de Cléopâtre qu'on fit des plantations d'arbres de baume et d'encens en Égypte.

Dans tous les grands temples, des pièces spéciales étaient affectées à la confection des parfums, et sur les parois étaient inscrites les diverses formules dont on faisait usage. Le temple d'Edfou et celui de Médynet-Abou contiennent des laboratoires de ce genre; dans ce dernier, on voit le calendrier des solennités religieuses et la liste des « parfums de fête » prescrits pour chacune d'elles. Les uns étaient brûlés dans l'encensoir, les autres servaient à parfumer les statues divines, les *naos* [1], les châsses et tous les objets servant au culte.

Le dieu Thoth, auquel on attribuait l'invention des lettres et de la chimie, devait aussi avoir enseigné aux prêtres l'art de composer des parfums en leur in-

1. Niches dans lesquelles on plaçait les idoles.

diquant les signes hiéroglyphiques sous lesquels ils devaient dérober leurs secrets au vulgaire. Les prêtres égyptiens furent donc à la fois les premiers littérateurs et les premiers parfumeurs.

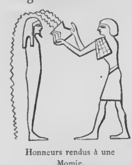
Pendant les premiers temps les parfums servirent exclusivement aux rites sacrés, mais ils trouvèrent bientôt une nouvelle application.

On avait remarqué qu'ils avaient la propriété de conserver les substances animales en en éloignant les parasites qui s'acharnaient à leur destruction; on les employa pour embaumer les corps des morts et préserver leurs formes presque intactes.

Les Égyptiens croyaient à la transmutation des âmes, doctrine que Pythagore adopta et propagea plus tard. Ils se figuraient que l'âme en sortant du corps d'un homme entrait dans celui d'un animal, et qu'après avoir parcouru successivement toutes les espèces qui remplissent la terre, l'air et les mers, voyage qui durait trois mille ans, elle retournait habiter chez son premier possesseur. Ils croyaient en outre à l'immortalité du corps humain, et il est fort probable que ce dogme, longuement développé dans leur « Rituel funéraire », leur donna l'idée de l'embaumement, seul moyen de retrouver leur enveloppe dans un état passable de préservation quand il s'agissait d'y rentrer.

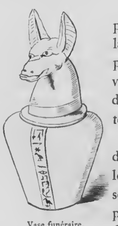
D'autres prétendent que les Égyptiens, ayant une grande vénération pour leurs parents, avaient inventé cette coutume afin de pouvoir posséder chez eux leurs ancêtres depuis plusieurs générations. En effet,

ils gardaient ces momies avec beaucoup de respect dans de magnifiques salles réservées à cet usage où ils allaient les visiter de temps en temps et où ils leur rendaient les mêmes honneurs qu'aux dieux. Les prêtres assistaient généralement à ces cérémonies et brûlaient de l'encens devant elles en les inondant d'une huile parfumée qu'ils essuyaient ensuite soigneusement.


Honneurs rendus à une Momie.

Quel qu'ait été le mobile qui poussât les Égyptiens à embaumer leurs morts, voici, d'après les auteurs anciens, les procédés qui étaient employés :

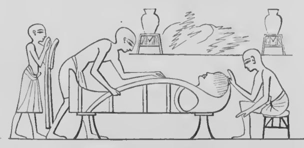
On commençait par retirer les parties intérieures du corps qu'on lavait dans du vin de palmier et qu'on plaçait avec des aromates dans des vases d'albâtre consacrés à quatre déités différentes désignées par la tête qui surmontait le couvercle.


Vase funéraire.

Am-set, à tête humaine, génie du midi, recevait l'estomac. Ha-pi, le génie du nord, conservait dans son vase, recouvert d'un cynocéphale, les petits intestins. On confiait les poumons et le cœur à Traut-mutf, le génie de l'est, à tête de chacal, et le foie et la vessie se plaçaient sous le patronage de

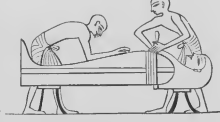
Kreb-snif, le génie de l'ouest, qui se distinguait par une tête d'épervier. Ces génies étaient tous fils d'Osiris, et présidaient, comme on le voit, aux quatre points cardinaux.

La cervelle s'enlevait ensuite au moyen d'un fer recourbé qu'on introduisait dans les narines, puis on



Embaumement (le Parfum).

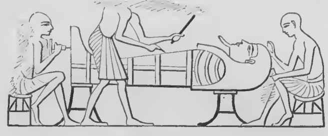
remplissait la tête et le corps de myrrhe, de cinnamome et d'autres parfums dont l'encens seul était exclus ; on recousait alors les chairs et on laissait le corps plongé dans un bain de *natron*[1] pendant soixante-dix jours afin d'achever de détruire tout germe de décomposition. Au bout de ce temps,



Embaumement (les Bandelettes).

1. Sesqui-carbonate de soude qu'on trouve en grande quantité à l'état naturel dans certains lacs égyptiens.

on l'enveloppait entièrement dans des bandelettes de lin enduites d'un onguent aromatique, et on le plaçait dans une caisse longue surmontée par une tête humaine. Sur cette caisse on inscrivait le nom, les



Embaumement (la Peinture).

titres et qualités du défunt, et souvent aussi on peignait des attributs ou des scènes qui rappelaient les fonctions qu'il avait exercées. Tels sont, par exemple, divers cercueils conservés au Musée britannique, et entre autres celui de Har, porte-encens du temple de Num, et celui de Ténamen, qui remplissait les mêmes fonctions au temple d'Amen-Ra. Sur ce dernier sont représentés des sacrifices offerts à Isis, à Nepthys, à Osiris, au bœuf Apis et aux Génies de l'Amenti.

Ce genre d'embaumement, qu'on appelait « à l'Osiris », ne coûtait pas moins d'un talent (plus de 6,000 fr.), aussi était-il réservé aux souverains, aux prêtres et aux grands seigneurs. Pour la classe moyenne, on se contentait d'injecter de l'essence de

cèdre dans le corps sans en retirer les intestins, tandis que pour les pauvres le natron et le sel remplaçaient les coûteux aromates.

M. Rouyer, chimiste attaché à la commission scientifique de l'expédition d'Égypte, confirme ces détails par l'analyse. Il ajoute que les traits du visage sont reconnaissables et paraissent à peine altérés par leur long ensevelissement.

On a pu se convaincre de la vérité de cette assertion à l'Exposition de 1867, notre savant compatriote, Mariette-Bey, ayant mis à la disposition de la Société d'anthropologie un certain nombre de momies qui furent ouvertes au local qu'elle occupait dans le palais du Champ de Mars. Les figures étaient intactes et ornées d'yeux d'émail qui leur donnaient une étrange expression; les cheveux étaient parfaitement conservés, quelques-uns avaient une teinte rousse, due sans doute au henné; les dents étaient dorées ainsi que les ongles des mains et des pieds. Quelques plaques d'or étaient placées aussi sur la figure et sur la poitrine.

Les momies étaient enveloppées de bandelettes de forte toile de couleur écrue encore imprégnées de parfums; elles étaient renfermées dans un premier cercueil richement peint et doré; celui-ci dans un second plus simple, et ce dernier dans un sarcophage sur lequel étaient écrits en caractères hiéroglyphiques les noms et professions du défunt ainsi que les principaux événements de sa vie.

Nous devons à l'obligeance du commandant Du-

housset, qui assistait à cette ouverture, le dessin ci-contre qui reproduit la momie dans les cinq phases dont nous avons parlé.



Les cinq phases de la Momie
(d'après un dessin du commandant Duhousset).

Belzoni a donné la description des restes parfaitement conservés d'un roi de la dix-huitième dynastie, mais il est évident que l'art d'embaumer les corps

remonte à une époque bien plus reculée, car, dès la quatrième dynastie, nous voyons figurer dans les peintures et les inscriptions les parfums et les bandelettes servant à cet usage, bien qu'on n'ait pas retrouvé de momies de cette époque. Ce ne fut toutefois que sous la dix-neuvième dynastie que cet art atteignit toute sa perfection, grâce à la variété et à la finesse des aromates que les Égyptiens s'étaient procurés dans le cours de leurs conquêtes.

A Thèbes, un quartier entier nommé Memnonia, et placé vers la chaîne lybienne où se creusaient les hypogées royales, était consacré aux embaumements. C'est là que bouillait sans cesse, dans de vastes chaudières, le natron remplissant l'air de ses âcres vapeurs, c'est là qu'habitait tout un monde de prêtres et d'artisans employés à ces travaux; c'était d'abord le paraschite chargé d'ouvrir le corps au moyen d'une pierre d'Éthiopie finement aiguisée, opération qu'il avait soin d'exécuter au plus vite afin d'échapper par la fuite aux imprécations dont l'accablaient les assistants, tant les Égyptiens avaient horreur de cet outrage fait aux morts, bien qu'il fût nécessaire; puis le taraschite qui préparait les bandelettes et les parfums, le peintre qui décorait les cercueils, et enfin le colchite qui en avait la garde.

Dans les parties stériles de l'Égypte, où les aromates ne croissaient pas et où l'argent manquait pour se les procurer du dehors, on conservait les corps en

les exposant pendant un certain temps sur un sable brûlant aux rayons du soleil[1].

Ce genre de momies rappelle celui que Sonnini dit, dans ses voyages, avoir trouvé dans un couvent de capucins près de Palerme. Les bons pères, tenant à préserver les membres décédés de leur communauté, sans avoir recours au luxe des parfums, les faisaient griller sur un feu doux et les plaçaient ensuite dans une vaste caverne, ce qui formait, ajoute le voyageur, une galerie peu réjouissante à l'œil.

Momie d'un chat.

La race humaine n'avait pas seule le privilége de l'embaumement en Égypte. Les animaux sacrés recevaient aussi cet honneur.

Lorsque le taureau divin Apis avait complété les vingt-cinq ans qui lui étaient accordés comme durée de sa carrière, les prêtres le noyaient dans le Nil, le remplissaient des plus précieux aromates, et l'enterraient avec grande pompe.

Les momies de divers animaux qui figurent dans nos musées prouvent avec quels soins les Égyptiens cherchaient à préserver leur forme naturelle. On en jugera par la gravure ci-contre de la momie d'un chat prise au Musée bri-

1. Les Éthiopiens conservaient leurs morts en les revêtant d'une couche de résine transparente a travers laquelle on pouvait voir le corps.

tannique et qui a assez bien conservé la forme du favori de la déesse Bubastis.

Pendant longtemps, les aromates ne s'employèrent que pour les cérémonies religieuses et les embaumements, mais, à mesure que les habitudes de luxe s'infiltrèrent dans la vie privée, les Égyptiens, que la chaleur du climat forçait à de fréquentes ablutions, cherchèrent à les rendre plus agréables et plus salutaires en les faisant suivre d'onctions parfumées. Ils s'adressèrent alors aux prêtres qui, gagnés par de riches présents, consentirent à faire jouir les humains de plaisirs réservés jusqu'alors aux immortels, et leur vendirent des parfums confectionnés dans les laboratoires des temples. Bientôt ils ne se contentèrent pas de les appliquer à leur toilette, ils ajoutèrent ce nouvel attrait à leurs festins où ils prodiguèrent à la fois les fleurs et les parfums pour s'entourer d'une atmosphère embaumée. La salle du banquet était jonchée de fleurs; des tresses odorantes couraient le long des murailles et serpentaient autour des coupes; sur les tables de suaves résines brûlaient dans de riches cassolettes. Les convives, en entrant, recevaient d'esclaves préposés à ce soin des flots d'essence sur leur

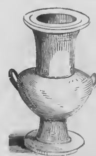


Réception d'un convive.

tête ou plutôt sur leur perruque, car ils étaient presque tous rasés; on leur passait ensuite au cou une guirlande de lotus mélangés de crocus et de safran, et on les conduisait à leur place.

Ce fut ainsi qu'on reçut Agésilas quand il vint en Égypte, mais le rude Spartiate, inaccoutumé à un pareil luxe, refusa fleurs et parfums, ce qui le fit passer aux yeux de ses hôtes pour un barbare incapable d'apprécier les raffinements de la bonne société.

Les onguents égyptiens s'employaient à enduire tout le corps afin de conserver aux membres toute leur élasticité, coutume qui s'observe encore en Nubie et dans presque toute l'Afrique; ils étaient préparés avec grand soin, à en juger par un spécimen qui se trouve au musée d'Alnwick et qui a conservé son odeur après trois ou quatre mille ans d'existence. On les mettait dans des vases de porphyre, d'albâtre, d'agate, de terre émaillée ou de métaux précieux, ou dans des flacons de verre irisé[1]. Parfois aussi on les renfermait dans des boîtes de bois ou d'ivoire sculpté représentant des oiseaux, des poissons, des fleurs, etc. On a même trouvé dans une de ces tombes un flacon portant des caractères chinois, mais il appartient évidemment à une époque beaucoup plus



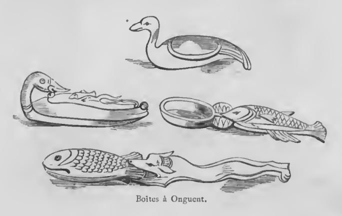
Vase d'onguent
(Musée d'Alnwick).

1. Strabon fait grand éloge des flacons de Diospolis qui étaient couleur d'hyacinthe, de saphir et de rubis.



Vases égyptiens.

récente. Ce flacon contenait un collyre que les Égyptiennes employaient pour se teindre les paupières et



Boites à Onguent.

faire paraître les yeux plus grands; il y en avait de deux nuances, le vert (*ouatj*) et le noir (*stem-t*). Nous retrouverons ce dernier en usage chez les Romains sous le nom de *stibium* et chez les Orientaux sous celui de *kohl.*

Flacon chinois.

Les parfums ne servaient pas seulement aux rites sacrés, aux embaumements et à la toilette, ils jouaient aussi leur rôle dans les pratiques de la magie auxquelles les Égyptiens aimaient à se livrer dès les temps les plus anciens. Dans un curieux papyrus gréco-égyptien du Musée britannique, traduit par M. Goodwin[1], se trouve la formule magique suivante servant à consacrer la bague d'Hermès :

1. *Public. Cambridge Antiq. Soc.* 1852.

« Placez un scarabée sur une table et au-dessous un linge de lin pur et quelques tiges d'olivier; placez un encensoir au milieu de la table et offrez de la myrrhe et du *Kuphi*; ayez tout prêt un petit vase de chrysolite dans lequel vous mettrez de l'onguent de lis ou de myrrhe ou de cinnamome, et prenez la bague et posez-la dans l'onguent après l'avoir préalablement purifiée de toute souillure, et brûlez dans l'encensoir le *Kuphi* et la myrrhe. Laissez-la trois jours, retirez-la et gardez-la dans un lieu pur. »

L'opérateur devait, en outre, s'enduire d'onguent en se tournant vers l'Orient et en prononçant des paroles mystiques.

Les Égyptiens prélevaient souvent des aromates en qualité de tribut sur les nations conquises, ainsi que les prêtres l'expliquèrent à Germanicus lorsqu'il visita les ruines de Thèbes [1] et qu'on peut encore le lire aujourd'hui dans les inscriptions; le prix en était toutefois fort élevé et le peuple, qui ne pouvait se permettre un pareil luxe, remplaçait les précieux onguents par l'huile de ricin dans laquelle on écrasait de la menthe ou de l'origan.

Les fleurs étaient plus à la portée de tous; aussi étaient-elles cultivées avec une égale ardeur par l'habitant du palais et celui de la chaumière. Le lotus était surtout l'objet de leur prédilection. On en distinguait trois sortes : le lotus bleu ou lotus sacré

1. Tacite, *Annales*.

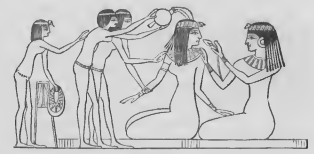
(*nymphæa cærulea*) qui est représenté dans tous les temples; le lotus rose (*nymphæa nelumbo*) qui a disparu de l'Égypte et ne se trouve plus que dans l'extrême Orient, et le lotus blanc (*nymphæa lotus*) qu'Hérodote décrit sous le nom de lotus du Nil.

Strabon raconte que beaucoup de lacs en Égypte étaient couverts d'une forêt de lotus roses, et qu'un des plus grands plaisirs des habitants était de pénétrer sous leur ombrage montés sur de légères gondoles nommées *thalaméges*. Là, couchés sur de moelleux coussins et abrités de l'ardeur du soleil, ils faisaient un délicieux repas des fèves de lotus, se servant des feuilles comme plats et des fleurs comme coupes. Il est évident toutefois que Strabon a fait erreur dans une partie de ces détails, et que ces forêts étaient composées non de lotus qui se trouvent à la surface de l'eau, mais de papyrus qui forment en effet une voûte ombreuse au-dessus des lacs.

La toilette était pour les riches Égyptiennes une affaire tout aussi importante que pour beaucoup de dames modernes, à en juger par les nombreux objets affectés à cet usage, qui sont parvenus jusqu'à nous. Nous en donnons ici quelques illustrations que nous accompagnerons d'une légère esquisse dans laquelle nous chercherons à retracer les diverses phases de cette intéressante opération si souvent dépeinte dans les fresques.

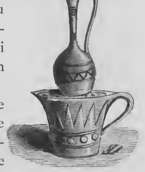
Accroupie sur une natte de jonc, la belle patricienne se livre d'abord à de copieuses ablutions. Une

esclave verse sur sa tête le contenu d'une aiguière peinte de vives couleurs, tandis qu'une seconde enduit



Une Égyptienne à sa toilette.

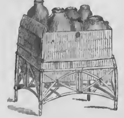
son corps satiné d'onguents parfumés qu'elle est allée prendre dans une étagère de jonc placée à un des angles de la salle. Une troisième ranime les sens énervés de la coquette en lui faisant respirer les senteurs du lotus; une quatrième enfin prépare la guirlande de fleurs qui va bientôt s'épanouir sur le sein de sa maîtresse.



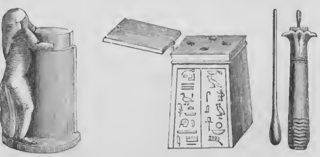
Aiguière.

Après les onctions vient le travail de la peinture qui exige des soins tout particuliers. L'Égyptienne plonge d'abord une aiguille d'ébène ou d'ivoire dans un étui contenant le *stem-t* ou collyre, et trace autour de ses yeux un cercle noir qui leur donne à la fois la

douceur qui séduit et l'éclat qui rayonne. Puis on lui présente une boîte à compartiments dans laquelle elle prend tour à tour le blanc qui corrige les tons bistrés de la peau, le rouge qui rend la fraîcheur aux joues, le bleu qui dessine les veines sur le front, le carmin qui ranime l'incarnat des lèvres, et le henné[1] qui donne à ses doigts transparents les teintes orangées de l'aurore.


Étagère de toilette.

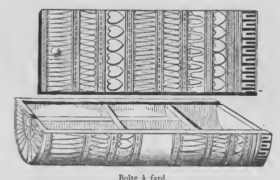
La coiffure termine cette laborieuse opération. La longue et noire chevelure de la jeune femme a été soigneusement lissée à l'aide d'un


Étuis à collyre.

peigne d'ivoire, puis divisée en une multitude de petites tresses; il s'agit de procéder au couronnement de l'édifice. Souvent elle porte ses cheveux sans le moindre ornement ou retenus par une simple bande-

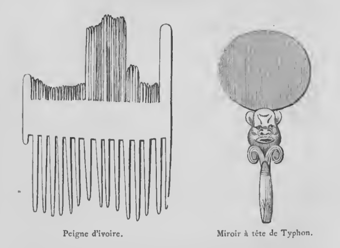
1. Voir le chapitre suivant.

lette, riches de leur propre opulence, mais aujourd'hui elle doit assister à une grande fête et tient à



Boite à fard.

briller de tout son éclat. Elle hésite quelques instants entre un diadème brodé d'or et fermé par une fleur



Peigne d'ivoire. Miroir à tête de Typhon.

de lotus et une coiffure figurant une pintade; c'est

cette derniere qui obtient la préférence et le plumage



Miroirs égyptiens.

bigarré de l'oiseau encadrant sa jolie figure vient lui prêter un nouvel attrait.

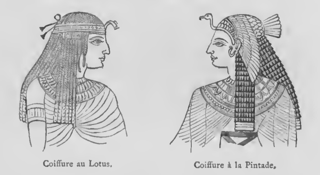
Elle jette un dernier regard dans le disque de métal poli qui lui sert de miroir et dont le manche formé d'un hideux Typhon, fait ressortir les traits gracieux qui s'y reflètent[1]. L'examen lui paraît satisfaisant, et elle complète sa toilette en revêtant une tunique rayée au tissu diaphane, en chaussant d'élégantes sandales et en parant de bijoux



Coiffures simples.

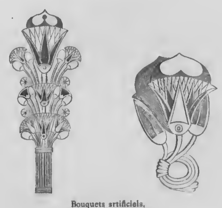
1. Parmi les bijoux de la reine Aah-Hotep, exposes en 1867 dans le Pavillon egyptien, figurait un élégant miroir en forme de palmier avec un disque de métal jadis recouvert d'un vernis d'or.

ses oreilles, sa poitrine et ses bras. Elle sort enfin



Coiffure au Lotus. Coiffure à la Pintade.

s'appuyant sur ses esclaves et tenant à la main un bou-



Bouquets artificiels.

quet artificiel dont chaque fleur recèle une cassolette ou un flacon d'essence [1].

1. Les bouquets reproduits ici sont copiés d'un dessin inédit de M. Prisse d'Avennes qu'il a eu l'obligeance de nous communiquer.

L'amour des parfums alla toujours en augmentant en Égypte, et, sous le règne des Ptolémées, ce pays avait atteint une telle perfection dans l'art de leur confection, qu'il les fournissait à tout le monde connu ; les parfums avaient alors une si grande valeur que les ouvriers employés aux nombreuses fabriques d'Alexandrie étaient dépouillés et visités en sortant de leur travail pour s'assurer qu'ils n'avaient rien caché sous leurs vêtements.



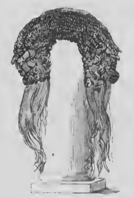
Cléopâtre sur le Cydnus.

Cléopâtre était passionnée pour les parfums et avait souvent recours à leur influence pour augmenter ses pouvoirs de séduction ; c'est ce qui eut lieu lors-

qu'elle alla à la rencontre de Marc-Antoine sur le Cydnus, décidée à subjuguer celui qui venait pour la vaincre. Plutarque nous a donné de cette entrevue une excellente description qui a été suivie à la lettre par Shakespeare dans la tragédie d'*Antoine & Cléopâtre*. La reine d'Égypte était montée sur une magnifique galère à la poupe d'or, aux rames d'argent et aux voiles parfumées. Assise sur un trône brillant, elle représentait Vénus entourée de ses nymphes et de jeunes enfants figurant des amours. Une douce musique se faisait entendre, et des flots d'encens se répandaient sur le rivage, de sorte que tous les sens étaient charmés à la fois.



Cléopâtre.

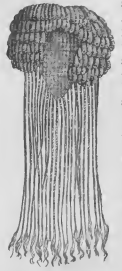




Perruques du Musée britannique.

Parmi les vestiges les plus curieux de la civilisa-

tion égyptienne qui soient parvenus jusqu'à nous, nous citerons les perruques qui étaient d'un usage presque général. L'Égyptien avait pour habitude de se raser la tête et le menton, et professait une grande horreur pour les Grecs et les Asiatiques qui laissaient croître leurs cheveux et leur barbe. Cette coutume rendait obligatoire l'usage des perruques qui leur servaient en même temps de chapeaux. Les pauvres gens confectionnaient les leurs avec de la laine, mais les gens riches employaient à cet usage des cheveux naturels et nattés par derrière en longues bandelettes. Les spécimens que nous reproduisons et qui se trouvent au Musée britannique et au Musée de Berlin ne seraient pas désavoués par nos modernes artistes capillaires et réduisent à néant la gloire de Binet, qui se figurait avoir inventé la perruque à la Louis XIV.

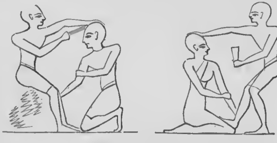

Perruque du Musée de Berlin.

Barbes.

Les Égyptiens portaient aussi des barbes postiches dont la forme indiquait le rang de l'individu. Les gens de la haute classe la portait courte et carrée, les rois également carrée, mais plus longue; les dieux seuls ou les souverains divinisés étaient ornés d'une

barbe frisée en croc; quant à la plèbe, elle ne se permettait pas un pareil appendice.

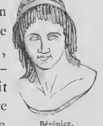
Les barbiers faisaient agenouiller leurs clients devant eux pendant qu'ils opéraient sur leur tête et leur



Barbiers égyptiens.

menton, et ils ne manquaient pas de les oindre ensuite pour adoucir les effets de l'opération. Ils avaient coutume, nous dit un papyrus, de courir de maison en maison pour chercher du travail.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans dire quelques mots de Bérénice, dont les boucles ondoyantes eurent le suprême honneur d'être transportées au firmament. On sait que cette tendre épouse, alarmée des périls qu'allait courir son mari, Ptolémée Évergète, dans son expédition de Syrie, fit vœu, s'il en revenait sain et sauf, de sacrifier sa chevelure dans le temple de Vénus. Quand le roi rentra victorieux, Bérénice accomplit religieuse-



Bérénice.

ment son vœu, mais le lendemain la chevelure avait disparu. De là grand émoi parmi les courtisans, qui se perdaient en conjectures pour expliquer ce rapt.

> Enfin, sans trop savoir pourquoi,
> A l'aide d'un certain poete,
> Ils en firent un astre. Moi,
> J'en aurais fait une comete,

nous dit Demoustier [1]. En effet, Callimaque, poëte de la cour, de complicité avec l'astronome Conon de Samos, parvint à persuader à la reine que ses cheveux avaient été enlevés au ciel et changés en une constellation qui porta dès ce moment et porte encore le nom de « chevelure de Bérénice. »

1. *Lettres à Emilie*, XLIV.





LES PRINCIPAUX PARFUMS DES HÉBREUX
D'APRÈS UN MANUSCRIT ARABE PERSAN DU 12ème SIÈCLE

1. Darchini, Cinnamome – 2 Duhn balsân, Baume de Judée 3 Nârdin, Nard
4 Phû, Nard indien *(Valériane)*

CHAPITRE III

LES HÉBREUX

> L'huile de senteur et le parfum resjouissent le cœur.
> Prov. xxvii, 9.



AVANT leur captivité en Egypte, les Hébreux étaient un peuple pastoral, vivant de la manière la plus simple, et ignorant tous les raffinements du luxe. Leurs seules richesses étaient de nombreux troupeaux, leurs seuls plaisirs, des réunions patriarcales sous la tente, leurs seuls vêtements, la toison de leurs agneaux, tissée par la main des femmes de la tribu.

Ce ne fut que pendant leur long séjour dans le pays des Pharaons, déjà arrivé à l'apogée de la civilisation, qu'ils prirent le goût des jouissances dont leur maîtres aimaient à s'entourer. Rentrés dans leur patrie, ils y amenèrent tous les arts qu'ils avaient vu cultiver par les Égyptiens, et ils n'eurent garde d'oublier un de ceux qui plaisaient le plus à leur nature sensuelle, *l'art du parfumeur*, ainsi que le nomme la Bible.

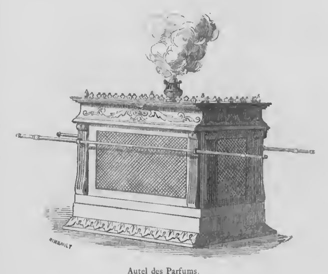
C'est pour cette raison que nous donnons aux Hébreux la seconde place dans notre histoire, sans vouloir toutefois contester la priorité de leur existence.

La Judée était fertile en fleurs odoriférantes et en plantes aromatiques. Les montagnes de Galaad qui font partie de la chaîne du Liban, et s'étendent au delà du Jourdain étaient couvertes *d'amyris*, arbrisseau d'où découle le ***baume de Judée*** ou ***baume de Galaad***, parfum fort estimé alors[1]. On trouvait aussi, d'après Théophraste et Strabon, dans les plaines de Jéricho, une grande quantité de rosiers et d'arbres à myrrhe et à encens.

Si, dans les temps primitifs, les Hébreux n'employaient pas ces aromates pour les cérémonies de leur culte, ou pour leur usage personnel, ils savaient

1. L'amyris est devenu excessivement rare de nos jours, et le peu de baume qu'on en récolte est réservé à l'usage du Sultan. Quelques auteurs ont voulu en conclure que les richesses aromatiques de la Judée avaient été grandement exagérées par les anciens, mais il ne faut pas oublier que ces arbres furent détruits par les Turcs lorsqu'ils envahirent le pays.

toutefois les recueillir et en faire un objet de commerce, car Joseph fut vendu par ses frères à « un convoi d'Ismaelites qui venoit de Galaad : et leurs chameaus estoyent chargés de drogues précieuses et de résine et de ladan, et alloyent en Égypte pour y porter ces marchandises [1] ».



Autel des Parfums.

Parmi les nombreux commandements que Moïse reçut du Seigneur, à son retour du pays de l'esclavage, se trouve celui qui lui enjoint d'élever un autel

1. Toutes les citations de la Bible que nous aurons occasion de faire dans ce chapitre seront empruntées à la version de Diodati (Ed. 1644) qui nous a paru convenir a notre ouvrage par son style a la fois naïf et imagé.

pour brûler des parfums, et lui indique sa construction d'une façon précise.

Il doit être de bois de sittim[1], entièrement recouvert d'or pur, de forme carrée avec une corne à chaque angle, et muni de barres pour pouvoir être transporté.

« Et qu'Aaron face sur cet autel le parfum des choses aromatiques; qu'il face ce parfum tous les matins, quand il aura acoustré les lampes.

« Et qu'Aaron face ce mesme parfum, quand il aura allumé les lampes entre les deux vespres. Que ce soit un parfum continuel que vous faciez devant l'Éternel de père en fils.

« N'offrez sur cet autel aucun parfum estranger, ni holocauste, ni oblation : et ne respandez aucune effusion dessus[2] ».

La forme carrée de cet autel, avec les cornes aux angles paraît particulière aux Hébreux; cependant dans les fouilles d'Herculanum on a trouvé une peinture représentant un autel de même forme qu'on suppose être égyptien en raison des ibis qui l'entourent. Il est vrai que celui qui active la flamme n'a pas la tête rasée comme l'avaient généralement les prêtres égyptiens, d'où l'on pourrait conclure que, malgré son entourage, c'est plutôt un hébreu ; mais,

1. Bois incorruptible provenant, d'apres saint Jérôme, d'un arbre ressemblant a l'aubepine, mais beaucoup plus gros, et croissant dans les déserts de l'Arabie.

2. Exode xxx, 7-9.

d'un autre côté, les Hébreux ne brûlaient pas l'en-



Autel égyptien.

cens sur l'autel même; il se servaient d'encensoirs qu'ils tenaient à la main ou posaient sur l'autel. Ces encensoirs étaient fixes comme ceux des Égyptiens; ils se composaient d'une coupe avec un couvercle percé à jour. Les illustrations que nous en donnons sont empruntées à Calmet, et on sait que le savant bénédictin fait autorité en pareille matière;



Sicle de Simon Machabée.

nous appuyons encore son témoignage en reproduisant un sicle d'argent de Simon Machabée où figure un encensoir du même genre.

« L'Éternel parla aussi à Moïse, disant :

« Et toi, prends des drogues fines, de la myrrhe franche le poids de cinq cents sicles, et de cinnamome odorant la moitié, à savoir deux cent cinquante, et de la canne odorante deux cent cinquante. »

« Et de la casse cinq cents à sicle de sanctuaire; et un hin d'huile d'olive. »

« Et en fais l'huile pour l'onction sacrée, une huile de senteur, composée par art de parfumeur. Ce sera l'huile de l'Onction sacrée. »

Cette huile s'employait pour oindre le tabernacle de convenance, l'arche du témoignage, l'autel des parfums, l'autel des holocaustes, le chandelier à sept branches et la conque des ablutions.

On s'en servait aussi pour sacrer les grands prêtres, en la leur versant sur la tête en abondance suffisante pour descendre sur leur barbe et imprégner même le bord de leurs vêtements[1]. Ce fut ainsi qu'Aaron fut voué aux autels du Très-Haut, honneur qui se perpétua parmi toute sa génération.

Cette coutume d'oindre le grand prêtre fut discontinuée, d'après les uns, une cinquantaine d'années avant la destruction du temple, d'après les autres, elle existait encore au temps de Jésus-Christ.

1. Psaumes CXXXIII, 2.

On sacrait aussi les rois hébreux, mais on ignore si cette cérémonie s'accomplissait avec l'huile sainte ou avec l'huile ordinaire. Plusieurs rabbins prétendent que c'était le privilége des rois de la famille de David d'être oints avec l'huile qui servait aux grands prêtres, mais ceci ne s'accorde pas avec les prescriptions de l'Exode[1], qui en défend l'usage à toute autre personne qu'à Aaron et sa race.

La Bible nous donne la formule de cette huile, mais elle ne nous indique pas le *modus faciendi* et il paraît difficile à concevoir comment une huile pouvait contenir en solution autant de matières solides. Le poids total des aromates, quinze cents sicles, équivaut à une vingtaine de kilogrammes, tandis qu'un hin d'huile représente environ cinq litres. Cet amalgame ne produirait donc qu'une pâte fort épaisse. Maimonide, le savant rabbin de Cordoue qui vivait au XIIe siècle, prétend qu'on laissait infuser toutes ces drogues après les avoir pilées séparément dans de l'eau qu'on faisait bouillir ensuite avec de l'huile jusqu'à complète évaporation[2].

Nous trouvons dans le même chapitre de l'Exode les instructions nécessaires à la préparation du parfum sacré :

« L'Éternel dit à Moïse : Prend des drogues, du stacté, de l'ongle odorant[3] et du galbanum, toutes

1. Exode XL, 13-15.
2. *De Apparatu Templi*, cap. 1, sec. 1.
3. Appelé onyx par les traducteurs modernes.

choses aromatiques, ensemble de l'encens pur, chaque drogue à part. »

« Et fais-en un parfum, une composition faite par art de parfumeur, confite, pure et sainte. »

Le chapitre suivant nous apprend que Besaléel, fils d'Uri, et Oholiab, fils d'Ahisamach, « hommes remplis de l'esprit de Dieu en savoir et en intelligence, et en connaissance et en tout artifice », furent chargés de la préparation de cet encens, et devinrent ainsi les premiers parfumeurs des Hébreux.

Peu de sujets ont causé plus de recherches et de dissertations parmi les commentateurs des Livres saints que la nature des parfums dont se composait cet encens sacré.

Le stacté (στακτὴ), qui est la traduction grecque du mot hébreu נָטָף (*nataph*), signifie dans les deux langues quelque chose qui découle. On a donc pensé que cela pouvait s'appliquer au storax ou à l'opobalsamum. Gesennius le désigne simplement « gomme odoriférante » ; le professeur Lee veut que ce soit de la myrrhe, et Rosenmüller fait dériver le mot στακτὴ de στάζειν, distiller, et en conclut que le stacté était une essence composée de myrrhe et de cinnamome. Cette dernière opinion nous paraît fort risquée, car une essence aurait détruit la nature solide du mélange.

Les auteurs latins parlent aussi du stacté, chacun l'expliquant à sa manière. Pline le donne comme l'exsudation naturelle de l'arbre à myrrhe avant qu'il ne soit poncturé, et Dioscoride prétend que c'est un

onguent composé de myrrhe pilée avec un peu d'eau et mélangée à de l'origan.

L'onyx ou ongle a encore plus exercé la patience des savants que le stacté. Geddes et Boothroyd l'assimilent au bdellium[1] et Bochard entasse arguments sur arguments pour prouver que c'était le labdanum[2] ou mastic, aromate encore fort employé en Orient. Maimonide l'appelle le sabot ou la griffe d'un animal, et Jarchi la racine d'une plante.

La version la plus accréditée toutefois représente l'onyx comme la coquille d'un poisson habitant les marais de l'Inde, et qui devait son odeur au nard dont il se nourrissait. Ce poisson se trouvait aussi dans la mer Rouge, dont les Hébreux le tiraient sans doute. L'écaille blanche et transparente qui le renfermait ressemblait à un ongle humain, ce qui lui fit donner le nom d'onyx[3].

Galbanum, en hébreu חֶלְבְּנָה *(Chalbaneh)*, signifie onctueux et s'applique évidemment à un baume. L'évêque Patrick dit que ce galbanum était une espèce très-fine qui se trouvait en Syrie sur le mont Amomus et qui différait entièrement du galbanum ordinaire employé en médecine, dont l'odeur est loin d'être suave.

Cet encens sacré était réservé au service de Dieu et il était défendu expressément aux Israélites d'en composer de pareil pour leur usage personnel.

1. Gomme-résine sécrétée par le *balsamodendron mukul.*
2. Résine du *Cistus creticus.*
3. ὄνυξ (onyx) en grec signifie ongle.

« Et ne vous faites aucun parfum de composition semblable à celui que tu auras fait. Qu'il te soit une chose sacrée à l'Éternel[1]. »

Les prêtres offraient cet encens soir et matin sur l'autel, en se servant des encensoirs que nous avons décrits. Le jour de l'expiation solennelle, le grand prêtre entrait dans le temple tenant d'une main l'encens tout préparé dans une cuiller, et de l'autre l'encensoir allumé. Il devait jeter l'encens sur le feu en pénétrant dans le sanctuaire, afin que la fumée qui s'élevait servît à dérober à sa curiosité la vue de l'arche sainte[2]. Il était sévèrement interdit aux particuliers de brûler l'encens dans le temple. Ce fut pour avoir violé cette loi et méprisé les menaces de Moïse et d'Aaron, que Coré, Dathan et Abiron furent engloutis avec deux cent cinquante membres du conseil, toute leur famille et tous leurs biens[3].


Grand prêtre offrant l'encens.

1. Exode xxx, 37.
2. Nombres xvi, 13.
3. Nombres xvi, 32-35.

Plus tard nous voyons le roi Ozias réprimandé par Azariah et quatre-vingts autres prêtres pour avoir voulu offrir l'encens sur l'autel. Le monarque ne tint pas compte de ces remontrances; il persista dans son dessein, et une lèpre hideuse vint s'abattre sur lui et venger l'outrage fait à l'autorité des Pontifes[1].

Ce n'était pas toutefois seulement le vrai Dieu que les Hébreux cherchaient à encenser; ils rendaient aussi ces hommages parfois au veau d'or ou à d'autres idoles, tels que les *Téraphims*, espèces de fétiches qu'ils gardaient chez eux pour porter bonheur à leurs maisons et servir d'oracles au besoin. Ces Téraphims, d'après le rabbin Éliézer, se fabriquaient ainsi : on fendait la tête à un enfant premier-né, on l'enduisait d'huile et de sel, on plaçait sous sa langue le nom d'un esprit impur gravé sur une plaque d'or et on le dressait dans


Téraphim, d'après Calmet.

1. Chron. xxvi, 16-19.

une niche devant laquelle on allumait des lampes et on brûlait de l'encens.

Les punitions sévères qu'entraînait l'usage des parfums sacrés prouvent suffisamment que les Juifs avaient une grande prédilection pour les aromates. En effet, ils avaient emprunté à leurs anciens maîtres, les Egyptiens, comme nous l'avons déjà dit, tous les raffinements d'une civilisation déjà très-avancée, et, entre autres, ce système d'ablutions et d'onctions parfumées que la chaleur de leur climat rendait particulièrement agréables.



Judith se préparant à aller trouver Holopherne.

Les parfums figuraient également dans les purifications religieuses des femmes qui, d'après la loi,

devaient durer un an entier; « six mois avec huile de myrrhe, et six mois avec senteurs et autres embellissements de femme. » C'est ainsi qu'Esther se prépara à être présentée au roi Assuérus et elle trouva grâce devant ses yeux plus que toute autre vierge [1].

Nous voyons aussi Ruth se couvrir de parfums pour plaire à Booz, et Judith avoir recours aux mêmes moyens lorsqu'elle veut enivrer Holopherne de ses séductions afin de délivrer le peuple de sa tyrannie. Elle se frotte d'un précieux onguent, natte sa chevelure, met une riche coiffure sur sa tête et échange sa robe de veuve pour « les habits de sa joie [2]. »

En un mot, nous trouvons les parfums cités à chaque instant dans la Bible. Tantôt on les emploie à donner une odeur agréable aux vêtements, comme le faisaient les Grecs du temps d'Homère, et comme ils le font encore de nos jours, tantôt on les brûle pour parfumer la salle du festin, tantôt enfin on les répand sur le lit, où ils devaient faire naître des songes agréables.

« J'ai parfumé ma couche de myrrhe, d'aloès et de cinnamome [3] »

On mélangeait aussi des aromates au vin pour le rendre plus agréable. Le vin du Liban, dont le prophète Osée vante la bonne odeur [4], contenait de l'en-

1. Esther, II, 12.
2. Judith, X, 4.
3. Proverbes, VII, 17.
4. Osée, XIV, 7.

cens et d'autres senteurs, et l'Épouse du Cantique promet à son époux du vin parfumé quand il viendra la visiter[1].

La myrrhe infusée dans le vin lui donnait des propriétés stupéfiantes, et on avait coutume de donner de ce vin de myrrhe aux criminels au moment du supplice, afin d'adoucir leurs souffrances.

L'embaumement ne paraît pas avoir été d'un usage aussi fréquent en Judée qu'en Égypte; il se pratiquait cependant pour les personnes de distinction, et le corps ainsi préparé était déposé dans la niche d'un caveau. On a retrouvé en Palestine plusieurs de ces caveaux et un, entre autres, qui passe pour être le tombeau de Moïse.

L'Évangile nous apprend qu'à la mort de Jésus, Nicodème apporta un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres, et qu'on enveloppa le corps dans des linceuls avec ces aromates, *selon la coutume des Juifs*[2]; il n'est pas toutefois certain que le corps ait été embaumé et Calmet pense qu'il fut simplement frotté de cette mixtion odoriférante.

Quand un roi ou un grand personnage mourait, on exposait son corps sur un lit de parade et on brûlait des aromates à l'entour dans des cassolettes. Tels furent les honneurs rendus à Asa, roi de Judée.

C'est dans le Cantique des cantiques, sublime

1. Cantique, VIII, 2.
2. Saint Jean, XIX, 39.

chant nuptial empreint du souffle de la poésie biblique qu'on trouve la nomenclature la plus complète des parfums connus des Hébreux.

« Je suis la rose de Saron, le lis des vallées, » s'écrie la fiancée.

« Tel est le lis entre les espines, telle est m'amie entre les filles », répond le fiancé.

« Pour l'odeur de tes précieuses huiles de senteur, dit à son tour l'épouse, ton nom est une huile de senteur espandue, pour ce t'aiment les filles. »

« Qui est celle-ci, réplique l'époux, qui monte du désert semblable à des colonnes de fumée, toute parfumée de myrrhe, d'encens et de poudre de parfumeur de toutes sortes? »

Puis un peu plus loin :

« O espouse, ma sœur, tu es un jardin clos, une source fermée, une fontaine cachetée. »

« Tes jeunes plantes sont un verger de grenadiers et d'autres arbres de fruits délicieux; de plante, de cypre et de nard. »

« De nard et de safran, de canne odorante et de cinnamome, et de tout arbre d'encens, de myrrhe et d'aloès, et de toute plus excellente drogue. »

Ces citations rentrent tellement dans notre sujet, qu'on nous en pardonnera peut-être la longueur. Les derniers versets, du reste, nous serviront de texte pour quelques explications sur les parfums employés par les Juifs, car, bien qu'on attache un sens mystique aux paroles de ce cantique, il n'en est pas moins vrai que

ces images peuvent être prises pour une peinture des habitudes de l'époque.

Le cypre ou chypre, en hébreu *Cophérim*, est l'arbuste nommé par les Arabes henna ou henné (*Lawsonia inermis*) dont les feuilles étaient employées par les Égyptiennes pour se teindre les mains et les pieds et parfois les cheveux. Les Juives adoptèrent cette mode, qui se répandit ensuite dans tout l'Orient.


Henné (*Lawsonia inermis*).

Cet arbuste porte de charmantes fleurs d'un jaune d'or rassemblées en grappes sur des tiges dont le vif incarnat contraste agréablement avec la fraîche verdure des feuilles. Ces fleurs étaient fort estimées, pour leur suave odeur, par les femmes israélites; elles en faisaient des bouquets qu'elles portaient dans leur sein et des couronnes dont elles ornaient leur tête.

Le nard a été pendant bien des siècles un sujet de controverse entre les savants, et les opinions les plus diverses ont été émises sur ce célèbre aromate.

Ptolémée dit que le nard est une plante odoriférante qui croît principalement à Rangamati, sur les frontières du pays qu'on nomme maintenant le Bootan.

Pline en reconnaît douze espèces. — Il met en première ligne celui des Indes, puis le syriaque,

le gaulois, celui de Crète, etc. Il décrit ainsi le nard indien : « C'est un arbuste à racine épaisse et lourde, mais courte, noire et cassante, quoique onctueuse en même temps. L'odeur ressemble beaucoup à celle du cyperus; le goût est âcre, les feuilles sont petites et viennent en touffes. Les sommités du nard se développent en épis barbus. De là vient que le nard est si fameux pour sa double production, l'épi barbu et la feuille[1]. »

Le prix de ce nard était alors de cent deniers[2] la livre. Les autres sortes, qui n'étaient que des herbes, coûtaient beaucoup moins cher et pouvaient s'obtenir pour quelques deniers.

Galien et Dioscoride parlent du nard[3] à peu près dans les mêmes termes. Ce dernier auteur prétend toutefois que le nard connu sous le nom de Syrien venait en réalité des Indes et était apporté en Syrie, d'où on l'expédiait sur divers points.

Les anciens paraissent avoir confondu le nard avec les graminées odorantes de la famille des *Andropogon* qui croissent en abondance dans presque toute l'Asie. C'est ainsi qu'Arien, dans son *Histoire de l'expédition d'Alexandre aux Indes*, raconte que le nard des plaines de Gédrosie, foulé aux pieds par les chevaux et les éléphants de l'armée, répandait une odeur si agréable que les soldats phéniciens, avec l'esprit

1. Pline, *Hist. nat.*, liv. XII, chap. 26.
2. Environ 85 fr.
3. En grec ναρδόσταχυς.

mercantile qui ne les abandonnait jamais, en faisaient d'abondantes provisions pour les revendre dans leur pays.

Le docteur Blane, cité par Calmet, dit aussi avoir trouvé le nard sous forme d'herbe odoriférante, et le grand Linné lui-même paraît avoir partagé cette erreur en classant le célèbre aromate sous le nom d'*Andropogon nardus,* plante qui donne aux parfumeurs l'essence dénommée ***géranium des Indes.***

Sir William Jones, orientaliste distingué, fit une étude spéciale de cette question ardue, et finit par découvrir que le nard était une espèce de valériane appelée par les Arabes *sumbul,* ce qui signifie épi barbu, et par les Indous *jatamansi* ou mèche de cheveux, noms dus tous deux à la forme de la tige, qui ressemble à la queue d'une hermine ou d'une belette. Il lui donna donc la dénomination de *Valeriana jatamansi,* qui a été acceptée par tous les botanistes modernes. — Le mot *nard* paraît être dérivé du mot tamul, *nár,* qui désigne une foule de substances odorantes, telles que *nártum pillu,* verveine des Indes; *nárum panei,* jasmin; *nárta manum,* orange sauvage, etc.



Nard
(Valeriana jatamansi).

Les illustrations qui servent de frontispice à ce chapitre, et qui sont tirées d'un manuscrit arabe persan du XIIe siècle, représentent deux sortes de nard : l'une

nommée en arabe *nârdin*, l'autre *phu*. Cette dernière, qui est une espèce de valériane, se rapproche beaucoup plus de la description de Sir W. Jones. On voit sur la même planche le cinnamome et l'amyris dont on extrait le baume de Judée.

Si, après toutes les autorités que nous venons de citer, il nous est permis de hasarder notre opinion personnelle, nous dirons que le nard des anciens était probablement un nom générique sous lequel ils désignaient les parfums les plus exquis, de même que les Chinois qualifient leurs principaux aromates du nom de *hiang*, qui proprement dit signifie *encens*, ce parfum étant pour eux le type de tous les autres. C'est ainsi que les Romains appellent tour à tour nard un onguent exotique fabriqué à Laodicée ou à Tarsus et la lavande indigène employée pour le bain[1].



Safran *(Crocus Sativus)*.

1. Nardus Italica.

Ce qui tend à confirmer cette idée, c'est que le nard indien, *valeriana jatamansi,* que nous avons eu occasion d'examiner à l'exposition de Londres en 1862, possédait une faible odeur à peine agréable, et qui se perdait à la combustion.

Le safran se compose des stigmates desséchés du *crocus sativus.* — C'était un des aromates les plus appréciés des anciens, mais il n'est guère employé maintenant que pour la teinture ou comme condiment dans la cuisine méridionale.

La canne odorante est un roseau connu par les botanistes sous le nom de *calamus aromaticus,* et le cinnamome est l'écorce du *cinnamomum verum.*

L'encens est une gomme-résine obtenue par incision d'un térébinthacée nommé par les anciens *Thurifera* et par les modernes *Boswellia Thurifera.* Cet arbuste est originaire d'Arabie; c'était, du temps de Virgile, le pays de Saba qui fournissait le meilleur.

« *India mittit ebur, molles sua thura Sabœi.* »

L'Inde nous envoie l'ivoire, et Saba ses doux encens.

Théophraste prétend qu'il ressemble à un poirier et que c'est pendant la canicule seulement qu'on peut en obtenir le suc. Pline raconte une foule d'histoires merveilleuses sur l'origine du précieux aromate et les difficultés qui existaient pour l'obtenir.

On distingue deux sortes d'encens : le meilleur, l'encens mâle, est rond, blanc, onctueux, et s'en-

flamme facilement. L'encens femelle est mou, plus résineux et moins suave d'odeur. On les extrait tous deux en incisant l'écorce de l'arbre comme on le voit dans le frontispice de ce chapitre.



Encens (*Boswellia Thurifera*).

L'encens brûlé seul produit une fumée âcre et peu agréable, — aussi celui qu'emploie de nos jours le culte catholique est-il mélangé avec du benjoin.

La myrrhe est pour les poëtes le résultat des pleurs de Myrrha, fille de Cinyrus, roi de Chypre, qui fut métamorphosée en arbuste, pour la punir d'avoir trop

aimé son père. Pour les botanistes, c'est tout simplement la résine du *Balsamodendron myrrha*, qui croît principalement en Arabie et en Abyssinie; elle ne sert dans la parfumerie moderne qu'à la composition des dentifrices.

Il ne faut pas confondre l'aloès employé en médecine avec celui dont parle la Bible. Ce dernier est l'*Aloexylum agallochum*, arbuste fort abondant dans tout l'Orient, et dont le bois très-aromatique forme le principal ingrédient des bâtons odorants que les Chinois et les Indiens brûlent dans leurs temples.



Aloès (*Aloexylum Agallochum*).

Tous ces parfums étaient alors fort chers, et quelques-uns valaient leur poids en or. Aussi voyons-nous les aromates figurer parmi les riches présents que la reine de Saba apporte à Salomon, et ceux que les mages offrent à Jésus enfant. Lorsque Ézéchias reçut les ambassadeurs babyloniens, il leur montra toutes les choses précieuses « l'argent et l'or et les drogues aromati-

ques, et les huiles de senteur de grand prix, et tout ce qui se trouvait en ses trésors[1]. »

L'habitude égyptienne d'offrir des parfums aux hôtes qu'on recevait pour leur faire honneur paraît avoir pénétré chez les Juifs. Isaïe parle de l'eau de senteur qu'on jette au visage de ses amis[2], comme on le fait encore de nos jours en Orient, et tandis que Jésus était à table dans la maison de Simon le Lépreux en Béthanie, une femme entra portant un petit vase d'huile de nard de grand prix, et ayant cassé le vase lui en versa sur la tête le contenu[3].

Le savon ne paraît pas avoir été connu des Juifs. Il est vrai que le mot hébreu *borith* בֹּרִית, qui se trouve deux fois dans la Bible[4], est rendu dans presque toutes les traductions modernes par le mot savon, mais il y a tout lieu de croire que c'est une erreur.

La Septuaginte[5] traduit *borith* par *herbe*, et la Vulgate latine par *l'herbe borith*. Jarchi croit que c'était de l'herbe à foulon, et c'est aussi la signification que lui donne Diodati. « Quand tu te laverois de nitre et employeroi autour de toi beaucoup d'herbes aux foulons... »

Maimonide prétend que c'était une espèce de saponaire nommée par les Arabes *gazûl* et qui, sui-

1. Isaïe, xxxix, 2.
2. Isaïe, lii, 13.
3. Saint Marc, xiv.
4. Jérémie, ii, 22, et Malachie, iii, 2.
5. Version grecque de l'Ancien Testament, œuvre de 70 auteurs.

vant saint Jérôme, croissait abondamment dans les parties humides de la Palestine. D'autres commentateurs croient voir dans le *borith* une de ces argiles savonneuses dont on se sert encore au bain en Orient, et qui ressemble à ce qu'on appelle la terre à foulon.

Le docteur Henderson, dans sa nouvelle traduction des *Lamentations* de Jérémie, rend *borith* par potasse, et il nous paraît être le plus près de la vérité, car, suivant toute probabilité, c'était une espèce de salpêtre ou nitrate de potasse qui se trouvait à l'état naturel en Judée. Nous appuierons cette opinion sur un passage du Talmud, livre Cheritoth, dans lequel le borith de Carchina בֹּרִית כַּרְשִׁינָא est donné comme ingrédient d'une sorte d'encens, ce qui aurait arrêté la combustion si c'eût été un savon, tandis que cela s'explique facilement, si c'était un salpêtre.

Nous reviendrons plus tard sur ce sujet[1], et nous raconterons à quelle circonstance est due l'invention du savon, et à quel usage il fut premièrement destiné.

Si les Hébreux ne connaissaient pas les savons, en revanche ils employaient de nombreux cosmétiques.

Les coquettes Juives, non contentes des attraits que la nature leur avait libéralement accordés, cherchaient encore à en rehausser l'éclat par certains artifices. C'est ainsi que Jézabel se peignit le visage afin de charmer Jéhu à son passage[2], et le sévère Ézéchiel reproche aux filles de Sion de se baigner dans des eaux de

1. Chap. VI.
2. II Rois, IX, 30.

senteur, de se farder les yeux et de se couvrir d'ornements.

La transcendante beauté des femmes israélites, qui, suivant l'énergique expression de l'Écriture, « prend



Procession de la Fiancée en Orient.

aussitôt par les yeux », leur a été transmise d'âge en âge à travers toutes les vicissitudes et les humiliations qu'ont subies ce peuple ; mais comme au temps de Judith et d'Esther elles cherchent encore dans bien des contrées à augmenter leurs charmes par les prestiges de la cosmétique.

C'est toujours le kohl égyptien qui sert à donner aux juives de Tunis et de Tanger la longueur et la douceur des yeux de la gazelle, et le *schnouda* qui ramène l'incarnat sur leurs joues fatiguées est peut-être le même que Jézabel avait employé pour se farder le visage.



Fiancée orientale.

Les Israélites n'ont pas, comme les Égyptiens et les anciennes nations asiatiques, laissé de peintures ou de sculptures qui nous renseignent sur leur vie privée, et qui servent de corollaire aux descriptions données par la Bible et les historiens. On est toutefois arrivé à reconstituer tous ces détails en étudiant les habitudes des Orientaux modernes qui n'ont pas changé depuis des siècles, et on retrouve presque intacts chez les Arabes ou les habitants de la Palestine les mœurs et coutumes des anciens Hébreux. Ainsi dans la procession de la fiancée qui s'avance soigneusement voilée, nous voyons les aspersions d'eau de senteur dont parle Isaïe, et les fumigations aromatiques du Cantique de Salomon.

Dans le costume d'une fiancée orientale nous reconnaissons presque tous les ornements qui paraient

les filles d'Israël et que le prophète énumère ainsi lorsqu'il les menace de s'en voir privées, en punition de leurs péchés :

« En ce jour-là le Seigneur ostera l'ornement des patins et les chaussures œilletées, et les petites lunes, les coliers et les carquans et les brasselets, et les atours, et les jarretières, et les affiquets, et les bouettes de senteur[1], et les pendants d'oreilles. »

« Les anneaus et les bagues pendantes sur le nez, les robes de parade et les mantelets, et les voiles et les poinçons. »

« Les mirouers, et les crespes, et les tiares, et les cotillons. »

« Et adviendra qu'en lieu de bonne senteur, il y aura puanteur, et en lieu de ceinture, deslabrure, et en lieu de frisure, pelure, et en lieu de gorgias, un affublement de sac, et hasle en lieu de beau teint. »

Les boîtes de senteur qui figurent dans cette liste étaient fort prisées des Juives, qui les nommaient « maisons de l'âme », pour exprimer l'effet exhilarant qu'elles produisaient sur leur esprit. Les miroirs étaient, comme ceux des Égyptiens, de métal poli. Moins coquettes, sans doute, à l'époque de l'Exode que du temps d'Isaïe, les femmes avaient sacrifié les leurs à Moïse pour en faire la grande conque de bronze qui servait aux ablutions dans le temple.

Parmi toutes les menaces du prophète, celle à

1. Ces boîtes sont aussi dénommées *tourettes* étant faites en forme de petite tour.

laquelle les belles pécheresses devaient être le plus sensibles était sans doute la *pelure*, ou, en d'autres



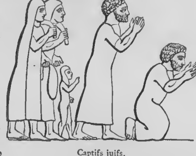
Conque des ablutions.

termes, la perte de leurs cheveux, qui formaient un de leurs principaux attraits, et qu'elles portaient généralement rassemblés dans des filets d'or ou d'argent. Cette perte était pour elles un signe d'esclavage ou de déshonneur. Le bas-relief ci-joint, pris des ruines de Kouyanjik, représente des captifs juifs complétement tondus et réduits à l'état prédit par Isaïe. La tête de la femme décrétée d'infamie était rasée et ses ongles étaient coupés, et l'étrangère qui épousait un Juif devait subir le même sort avant de pénétrer dans la maison conjugale.

Les Hébreux portaient les cheveux longs, comme ils venaient naturellement ; ils étaient généralement

pourvus d'une abondante chevelure : celle d'Absalon pesait deux cents sicles [1].

Moïse, qui veillait avec tant de soin à ce qu'aucune coutume superstitieuse ne s'introduisît parmi les enfants d'Israël, leur défendit d'imiter les Arabes, les Ammonites et les Moabites, qui coupaient leurs cheveux en rond en l'honneur de Bacchus. Il leur interdit aussi de faire la *fisa*, espèce de touffe formée sur le front en l'honneur de Saturne, ou de tresser les cheveux à la mode égyptienne, en mémoire de la mort d'Osiris ou d'Adonis, que les filles de Sion pleuraient encore du temps d'Ézéchiel.



Captifs juifs.

Les prêtres se coupaient les cheveux tous les quinze jours avec des ciseaux pour rester dignes du service des autels. Les lévites se rasaient entièrement le jour de leur consécration. Le Nazaréen ne devait pas laisser approcher un rasoir de sa tête pendant l'accomplissement de son vœu, mais quand il était terminé, il se rendait au temple, où sa chevelure était coupée par le prêtre et brûlée sur l'autel.

1. 200 sicles du temps de Moïse eussent fait 3 kilogrammes, mais il est question ici de sicles babyloniens, qui étaient plus légers.

Josèphe nous raconte que lorsque le roi Salomon sortait en grande cérémonie, il était accompagné de quatre cents jeunes gens de famille noble, dont les cheveux, semés de poudre d'or, étincelaient au soleil. Nos dames modernes, qui croient avoir inventé ce genre de parure, seront forcées de convenir qu'on pourrait encore répéter de nos jours l'axiome du grand monarque :

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »





Encens brulant devant un Roi. (Persépolis)

CHAPITRE IV

LES ANCIENNES NATIONS ASIATIQUES

« In this pleasant soil
His far more pleasant garden God ordained,
Out of the fertile ground he caused to grow
All trees of noblest kind for sight, smell, taste.
MILTON, *Paradis Perdu*.

TOUTES les traditions s'accordent à placer en Asie le berceau de la race humaine. Les uns veulent que l'homme ait pris naissance sur les riants plateaux de l'Arménie, les autres lui donnent pour premier séjour cette fertile contrée encaissée entre deux fleuves, que les Grecs appelaient Mésopotamie, et à laquelle les Arabes donnent le nom de El Jesireh. Cette dernière opinion s'appuie sur l'autorité de la Genèse, qui désigne clairement le

Tigre et l'Euphrate comme deux des quatre rivières dont le jardin d'Éden était arrosé, et on peut en conclure que c'était là le site de ce merveilleux séjour si admirablement décrit par Milton, dans son *Paradis Perdu.*

Dans ces heureuses contrées l'existence est riante et facile; l'homme, exempt de cette fiévreuse ambition qui ronge les habitants du Nord, se laisse doucement vivre sans s'inquiéter du lendemain; il est sûr de trouver toujours un fruit savoureux pour apaiser sa faim, une eau limpide pour étancher sa soif, un bosquet ombreux pour reposer ses membres fatigués, en écoutant le chant du gul-gul, l'amant des roses.

Il ne faut pas s'étonner qu'un pays si attrayant ait été, dès les temps les plus reculés, un objet de convoitise pour les nations moins favorisées. Aussi le voyons-nous tour à tour envahi par des conquérants avides qui, après en avoir goûté les douceurs, se laissent à leur tour subjuguer par la mollesse du climat et vident la coupe de toutes les jouissances matérielles en criant : Evohé ! comme le premier vainqueur des Indes.

Nous n'essayerons pas toutefois de décrire les vicissitudes subies par cet ancien empire asiatique, depuis sa fondation par Nemrod, le grand chasseur devant l'Eternel. Nous chercherons seulement dans les auteurs qui ont dépeint les mœurs des Assyriens, des Chaldéens, des Mèdes, des Perses, tout ce qui a rapport aux parfums et à la toilette, et, comme nous l'a-

vons fait pour les Égyptiens, nous nous appuierons sur le témoignage des peintures et des sculptures que nous ont léguées ces grandes nations.

Pendant bien des siècles, Babylone, Ninive, Palmyre, Ecbatane, Persépolis, toutes ces magnifiques cités qui avaient rempli le monde de leur pompe et de leur gloire restèrent enfouies sous des monceaux de sable. A peine les rudes habitants des pauvres villages qui s'étaient élevés sur leurs ruines pouvaient-ils indiquer au voyageur le site qu'avaient jadis occupé ces villes gigantesques.

Il vint enfin un jour où deux savants, l'un français, l'autre anglais, Niebuhr et Rich, levèrent un coin du suaire qui couvrait ces cadavres, et dévoilèrent à l'Europe émerveillée les splendeurs de l'ancienne civilisation asiatique.

Bientôt les Botta, les Bonomi, les Rawlinson, les Layard suivirent ces deux laborieux explorateurs dans la voie des découvertes, et nos musées s'enrichirent des chefs-d'œuvre artistiques qui avaient décoré les temples et les palais de Ninive et de Babylone.


Baal.

A l'aide de ces descriptions vivantes et des récits d'Hérodote, de Xénophon, de Diodore de Sicile, nous étudierons l'usage des parfums chez ces fastueux rivaux des Égyptiens.

Les Assyriens adoraient principalement le soleil, la lune et les étoiles. Baal ou Bélus, l'Osiris des Égyptiens et le Jupiter des Grecs, représentait le soleil. La lune sous le nom d'Astarté ou Mylitta, l'Isis égyptienne, répondait suivant les uns à la Vénus des Grecs, suivant les autres à Diane. Le croissant dont on ornait sa tête semblerait donner raison à cette dernière supposition.

Dagon, le dieu poisson, était aussi l'objet de leur culte, mais il était plus particulièrement vénéré par



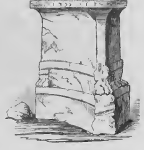
Astarté ou Mylitta. Dagon, le dieu poisson.

les Phéniciens, auxquels il passait pour avoir appris la navigation.

Toutes ces divinités avaient des temples dans lesquels on faisait une prodigieuse consommation d'aromates, et la quantité produite par le pays ne suffisant pas, les Arabes étaient tenus de fournir annuellement mille talents d'encens.

Le plus beau de ces édifices était le temple de Bélus, qui formait un des principaux ornements de

Babylone. Il se composait, au dire d'Hérodote, d'une base carrée de deux stades de long sur laquelle reposaient huit tours massives élevées l'une au-dessus de l'autre, ce qui l'a fait confondre par quelques historiens avec la tour de Babel. Il renfermait une statue du dieu en or fin pesant huit cents talents, ce qui représentait une valeur de plus de cent millions de francs. Sur un autel également en or massif, on brûlait chaque année plus de mille talents d'encens pur [1].



Autel (Khorsabad).

Leurs souverains étaient quelquefois déifiés après leur mort. On voit au Musée britannique un bas-relief représentant Nemrod, devant lequel s'élève un autel de forme triangulaire. Sémiramide, la célèbre reine de Babylone qu'on supposait avoir été métamorphosée en colombe, était adorée sous cette forme.

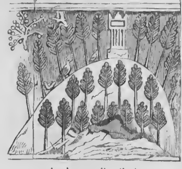


Statue et bas-relief de Nemrod.

Leurs autels n'étaient pas tous dans des temples. On les plaçait aussi sur des lieux élevés, ainsi qu'il est dit

1. Hérodote, chap. 1.

dans les livres saints, qui reprochent à ces idolâtres « de brûler de l'encens devant Baal, et le soleil, « et la lune, et les pla« nètes, et toutes les « étoiles du ciel[1]. »



Autel sur un lieu élevé.

Ce genre de sacrifice figure souvent sur leurs sculptures, mais on n'est pas bien d'accord sur l'usage d'un panier placé presque toujours dans la main des prêtres. Il est à présumer que ces paniers servaient à transporter les aromates destinés au culte divin.



Prêtres assyriens (Khorsabad).

Sous le règne de Darius Hydaspe, Zoroastre entreprit de réformer la religion des Perses en substituant le culte du feu à celui des astres; mais loin de bannir les parfums de sa liturgie, il en prescrivit l'usage cinq fois par jour sur les autels où les prêtres étaient tenus d'entretenir un feu éternel.

Tavernier, dans son *Voyage en Perse*, raconte ainsi l'origine que la tradition donnait à ce feu sacré.

1. II Rois, XXIII, 5.

Un astrologue prédit un jour au roi de Babylone la naissance d'un enfant qui devait le détrôner. Le monarque, pour échapper à ce destin, fit mettre à mort toutes les femmes enceintes; la mère du futur prophète parvint toutefois à échapper au massacre et à cacher son enfant quand il vint au monde.

Le roi, l'ayant appris, fit venir le jeune Zoroastre et voulut le tuer de sa propre main, mais son bras se dessécha sur-le-champ. Il fit alors allumer un bûcher et y plaça sa victime. Le brasier devint un lit de roses et l'enfant s'endormit paisiblement. A deux reprises différentes le tyran chercha encore, mais en vain, à détruire le prédestiné; la Providence vengeresse, pour le punir de sa cruauté, lui envoya une mouche venimeuse qui lui fit une piqûre mortelle dans l'oreille.

Quelques charbons du brasier miraculeux furent détournés par un fidèle et devinrent l'âme de ce foyer



Médaille Sassanide.

constant que devaient imiter plus tard les prêtresses de Vesta. Les Sassanides adoptèrent les doctrines de

Zoroastre, et le pyrée, ou l'autel du feu, figure presque toujours sur les médailles de cette dynastie.

Lorsque les Turcs envahirent la Perse, les Guèbres, ou adorateurs du feu, s'enfuirent en emportant leur foyer sacré, et se réfugièrent sur les bords du golfe Persique et sur la côte occidentale des Indes, où ils propagèrent leurs doctrines.

De nos jours les Parsis de Bombay, ces négociants millionnaires aux largesses de prince, professent toujours la religion de Zoroastre, et sur les autels qui ornent les chambres de leurs somptueux palais, ils brûlent sans cesse un feu entretenu avec les aromates les plus précieux.


Autel Parsi.

Les monarques assyriens ne se contentaient pas d'offrir des parfums aux dieux, ils avaient trop le goût de toutes les jouissances matérielles pour ne pas en faire eux-mêmes la plus grande consommation.

Assar-Adan-Pal IV, plus connu sous le nom de Sardanapale, le dernier des rois assyriens, fut un de ceux qui poussèrent le plus loin l'amour du luxe et des plaisirs. Mollement étendu au milieu de ses femmes, peint et fardé comme elles, il passait son existence dans une honteuse oisiveté. Menacé par les progrès

d'une armée conquérante qui marchait sur sa capitale, il retrouva cependant assez d'énergie pour se mettre à la tête de ses troupes et opposer à ses ennemis pendant quelque temps une résistance désespérée. Vaincu enfin par le nombre, il rentra dans son palais, fit allumer un bûcher de bois odorants, et s'y plaça avec ses femmes et ses trésors.

C'est la mort d'un fou, dit notre froide raison; c'est la mort d'un sage, disent les Orientaux, qui trouvent qu'il vaut mieux périr étouffé dans des nuages aromatiques que de tomber sous les coups d'un brutal soldat.

Il n'est pas, du reste, bien certain que la mort de Sardanapale ait eu lieu ainsi. Doris, cité par Athénée, raconte qu'Arbace, un de ses généraux, le trouva un jour fort occupé à se peindre les sourcils, et fut tellement révolté des mœurs efféminées de son souverain, qu'il l'immola à sa fureur.

D'après les restes mutilés de Ninive et de Babylone, il est difficile de décider laquelle de ces deux cités offrait le plus de splendeur; mais s'il faut en croire les historiens, c'est à cette dernière qu'on devait adjuger la palme. C'est là qu'existaient, entre autres magnificences, ces célèbres jardins suspendus que Nabuchodonosor, excellent époux auquel on n'a jamais rendu justice, avait fait élever pour rappeler à sa femme Amytes, fille d'Astyanax, roi des Mèdes, les riantes vallées de sa patrie. Sur une série de terrains reliés ensemble par des gradins comme ceux d'un

théâtre[1], on avait rassemblé toutes les richesses du monde végétal. Le cèdre du Liban dressait orgueilleusement la tête à côté du mélancolique cyprès et de l'élégant mimosa, le gracieux palmier balançait ses panaches au-dessus du jasmin d'Arabie, et la rose luttait avec le lis de beauté et de suaves senteurs. La violette, l'iris, le crocus formaient le tapis bigarré de cette merveille du monde, fruit du travail de deux cent mille esclaves.

L'amour des fleurs entraîne presque toujours celui des parfums, car ils servent à perpétuer les jouissances qu'elles procurent, aussi les voyons-nous en grand usage dans toutes les métropoles de l'ancien empire asiatique.

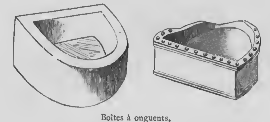
Babylone fut pendant longtemps l'entrepôt principal des aromates du monde entier. Elle recevait les épices de l'Inde et du golfe Persique, les gommes odoriférantes de l'Arabie, et les baumes précieux de la Judée. Tous ces matériaux, savamment élaborés par les parfumeurs chaldéens, étaient ensuite offerts aux voluptueux habitants du pays ou expédiés vers des rives lointaines par les marchands de Tyr et de Sidon.

Les Babyloniens eux-mêmes faisaient une assez notable consommation de ces mêmes produits. Hérodote nous raconte qu'ils se parfumaient le corps entier, et dans leurs somptueux banquets des cassolettes d'or remplissaient l'atmosphère de leurs nuages odorants.

Les Assyriens n'étaient pas moins avancés dans

1. Diodore de Sicile, liv. II, ch. x.

l'art dont nous écrivons l'histoire, à en juger par les nombreux spécimens de vases à parfums trouvés dans les ruines. Ils étaient vides, il est vrai, mais leur forme



Boîtes à onguents.

artistique et les riches matériaux dont ils étaient composés semblent prouver en faveur de l'excellence de ce qu'ils contenaient. Les onguents se mettaient généra-



Vases à parfums (Nimroud)

lement dans des boîtes d'albâtre, de porcelaine ou de chalcédoine, et les essences dans des flacons de cristal aux plus brillantes couleurs.

Les vases reproduits ici sont pris au Musée bri-

tannique; l'un est en verre et l'autre en albâtre, et tous deux portent en caractères cunéiformes le nom de Sargon, roi d'Assyrie, qui florissait il y a environ 2,500 ans. Celui de verre offre un intérêt tout particulier, comme étant le spécimen le plus ancien qui existe de verre transparent.

Quelques-uns de ces vases servaient à contenir diverses sortes de fard, tels que du blanc et du rouge pour la figure, et une préparation d'antimoine pour noircir le cercle des yeux, que nous avons déjà vue chez les Égyptiens sous le nom de *stem-t*, et que nous retrouverons plus tard chez les Romains sous celui de *stibium*.

Une anecdote empruntée à Nicolas de Damas servira à peindre l'abus qu'on faisait alors de ces cosmétiques.

Sous le règne d'Artée, roi des Mèdes, un de ses favoris nommé Parsondès, homme renommé pour son courage et pour sa force, ayant observé que Nanare, gouverneur de Babylone, avait des habitudes efféminées, se rasait et employait des cosmétiques, demanda au roi de lui donner son poste. Le roi refusa, et Nanare, ayant appris ce qui avait eu lieu, jura de se venger.

Il fit saisir et amener en sa présence Parsondès, un jour qu'il chassait devant Babylone.

« Pourquoi, lui dit-il, as-tu cherché à me supplanter? »

« — Parce que, répondit Parsondès, je me trouvais

plus digne que toi de la place que tu occupes, car je suis un homme mâle et vigoureux, et puis mieux servir le roi qu'une créature rasée avec ses yeux teints d'antimoine et sa figure couverte de céruse. »

Nanare, en entendant cela, livra son ennemi aux mains d'un esclave, en lui ordonnant de le raser, de le frotter de pierre ponce, de le baigner deux fois par jour, de l'inonder de parfums, de lui peindre les yeux et de lui natter les cheveux à la mode des femmes.

Soumis à un pareil traitement, l'infortuné Parsondès devint bientôt aussi efféminé que son rival, et, quelque temps après, Artée ayant envoyé un de ses officiers à Babylone pour réclamer son favori, il ne put le reconnaître au milieu de cent cinquante musiciennes dont on lui avait fait adopter le costume.

Les Mèdes n'étaient pas moins experts que leurs voisins dans les artifices de la toilette, comme le prouve la naïve exclamation de Cyrus, citée par Xénophon. Ce prince, à l'âge de douze ans, était allé un jour avec sa mère visiter son grand-père Astyage, roi des Mèdes. Au lieu de trouver, comme il s'y attendait sans doute, un vieillard chauve et décrépit, il vit un homme au teint vermeil et fleuri, à la barbe d'un noir de jais, et au front couvert d'une luxuriante chevelure adaptée avec un art qu'auraient envié nos coiffeurs modernes. L'enfant, croyant que tous ces charmes étaient réels, se tourna vers sa mère en s'écriant avec admiration : « Oh ! ma mère, que mon grand-père est beau ! »

Des Mèdes, le goût des parfums et des cosmé-

tiques se transmit aux Perses; les descendants de Cyrus passaient leurs étés à Ecbatane et leurs hivers à Suse, où ils s'adonnaient à la culture des fleurs et surtout à celle du lis, qui était si abondant dans la ville qu'elle lui avait emprunté son nom[1].

Leurs sujets les imitaient dans leur amour des parfums, et portaient sur leur tête, à ce que rapporte Dinas, des couronnes faites de myrte et d'une plante aromatique nommée labyzus.

Le bas-relief de Persépolis, que nous reproduisons en tête de ce chapitre, prouve qu'on brûlait de l'encens devant les monarques ou les personnes de haut rang, comme on le faisait devant les dieux.

Lorsque Alexandre s'empara des équipages et des trésors de Darius après l'avoir vaincu à la bataille d'Arbelles, il trouva dans sa tente une riche cassette remplie des parfums les plus précieux. Le conquérant, que les délices de Babylone n'avaient pas encore amolli, fit jeter au vent ces aromates et les remplaça par les œuvres d'Homère, préférence dont l'ombre du grand poëte dut à peine lui être reconnaissante, car l'*Iliade* et l'*Odyssée* célèbrent assez souvent les mérites des parfums.

Peut-être le farouche Macédonien avait-il moins besoin qu'un autre de parfums artificiels si, comme le dit Montaigne, « sa sueur espandait une odeur souefve »; mais toutefois il devint moins rigide par la suite, car

1. Souson signifie lis.

nous lisons dans Athénée qu'il faisait arroser le sol de son palais d'eaux de senteur, et aimait à s'entourer de cassolettes où brûlaient la myrrhe et l'encens[1].

Il n'égala jamais cependant dans ce goût un roi de Syrie, nommé Antiochus Épiphane, ou le Célèbre, et qu'Athénée, par un malicieux jeu de mots, appelait Épimane ou le Fou.

Ce monarque ayant donné des jeux publics à Daphné régla l'ordre du cortége et les détails des cérémonies, qui auraient fait la fortune d'un parfumeur moderne.

Une des processions commençait par deux cents femmes qui, armées de petits arrosoirs d'or, inondaient les passants d'eau de senteur. Puis venaient des jeunes garçons vêtus de pourpre, qui portaient de la myrrhe, de l'encens et du safran dans des plats d'or. On voyait ensuite deux brûle-parfums de bois plaqué d'or hauts de six coudées, et suivis d'un autel d'or sur lequel brûlaient des gommes aromatiques.

On offrait à chaque personne dans un vase d'or, en entrant au gymnase, un onguent à son choix. Il y en avait de quinze sortes différentes, telles qu'au safran, au cinnamome, au nard, au fenu grec, au lis, etc. Les invités, après avoir été richement fêtés, étaient renvoyés chez eux couronnés de fleurs.

Ce même monarque terminait un jour ses ablutions aux bains publics par des onctions parfumées,

1. Athénée Deipn., liv. XII.

lorsqu'un des spectateurs, par l'odeur alléché, lui tint à peu près ce langage :

« Que vous êtes heureux, ô mon roi, car vous répandez une odeur délicieuse ! »

Antiochus, flatté du compliment, lui répondit : « Si ce parfum te plaît, prends-en autant que tu voudras. »

Il se fit alors verser une grande urne d'onguent sur la tête, et fut bientôt entouré d'une foule de pauvres gens qui s'empressaient de ramasser les bribes de ce festin olfactif.

Cette scène amusa beaucoup le roi, mais les dalles devinrent tellement glissantes qu'il fit une chute fort compromettante pour sa dignité royale, ce qui mit un terme à sa gaieté.

Les Lydiens n'étaient pas moins renommés pour leur amour de la toilette, et Xénophane nous les dépeint : « fiers de leurs chevelures soigneusement peignées et ruisselantes des odeurs les plus fines. »

Le mode d'embaumement adopté par les Égyptiens ne paraît pas avoir été pratiqué en Asie. Les Perses couvraient leurs morts de cire pour les préserver, et Hérodote prétend que les Babyloniens employaient le miel à cet usage. Cela n'aurait pas suffi toutefois sans l'admixtion de quelques substances aromatiques.

Botta trouva dans les ruines de Ninive une grande quantité d'urnes funéraires, mais il fut impossible de découvrir si les cadavres avaient été embaumés, car ils étaient passés à l'état argileux.

Toutes les nations asiatiques avaient le plus grand soin de leurs cheveux et de leurs barbes, ainsi qu'il est facile de voir sur les bas-reliefs et les peintures qui enrichissent nos musées. Les rois assyriens tissaient avec leur barbe d'un noir de jais des fils d'or qui produisaient le plus bel effet, ou quelquefois ils se contentaient d'y semer de la poudre d'or.

Ces monarques paraissent du reste avoir préféré les onguents aux ablutions, car Hérodote nous raconte que le roi des Perses se lavait les cheveux une fois par an, à l'anniversaire de sa naissance[1], et, au dire de Strabon, le jour où le roi des Indes accomplissait cette cérémonie était considéré comme une grande fête[2].

Cyrus fut le premier qui adopta en l'honneur de



Mitre persane.



Cyrus (Persépolis).

Mithra la coiffure conique qui devint plus tard celle de nos évêques : — singulier rapprochement ! Dans une

1. Hérodote, liv. IX, chap. CIX.
2. Strabon, liv. XV.

des sépultures de Persépolis, il est représenté avee un autre genre de eoiffure qui ferait un assez joli dessin pour un eandélabre.

Lorsque Alexandre fondit sur l'Asie comme un torrent, il reeonnut que la barbe et les longs cheveux étaient pour les soldats un grand embarras et un danger dans la mêlée; aussi, après la bataille d'Arbelles, il ordonna à ses soldats de se raser, donnant lui-même l'exemple, ee qui lui valut, eomme à un grand conquérant de nos jours, le surnom de κόρσης *(tondu)*.

Parfois aussi il fit eouper la barbe des vaineus, suprême affront plus douloureux pour eux que la défaite; c'est ee qu'avaient prédit les prophètes lorsqu'ils menaçaient Tyr et Babylone du grand rasoir du roi d'Oecident qui faueherait les villes et déshonorerait les mentons.

Une eoutume bien autrement barbare régnait jadis en Perse; les généraux dont on avait à se plaindre étaient condamnés à avoir les cheveux et la barbe arrachés poil par poil. Artaxerce eut l'humanité d'abolir eette punition en y substituant la perte de la tiare.

Les rois de Perse avaient un singulier budget eonjugal; ils donnaient à leurs femmes un eertain nombre de villes dont les revenus leur servaient à payer leurs dépenses personnelles; ehaque ville était affeetée à un usage spéeial : l'une était pour la table, l'autre pour les vêtements, une troisième pour la coiffure, etc.

Les dames asiatiques portaient leurs cheveux principalement en longues boucles flottantes, retenues par un simple bandeau, comme on le voit dans le bas-relief ci-contre. Elles s'ornaient aussi de boucles d'oreilles massives dont nous avons cru devoir reproduire quelques spécimens, maintenant qu'on recherche la nouveauté dans l'antique.



Dames asiatiques.

Ces femmes étaient pour la plupart fort belles, mais celles envers lesquelles la nature s'était montrée avare n'en trouvaient pas moins à se marier par suite d'un arrangement fort équitable et auquel on devrait bien revenir. Un certain jour, toutes les filles à marier s'assemblaient dans une place de Babylone. Les riches prétendus choisissaient les plus belles et payaient une somme d'argent qui servait de douaire aux laides. Ces dernières trouvaient alors facilement des époux parmi ceux qui admiraient principalement « les beaux yeux de la cassette. »



Boucles d'oreilles assyriennes.

Toutes les nations asiatiques tenaient énormément à leurs cheveux, et Mausole, roi de Carie, sut habilement tirer parti de cette prédilection au profit des finances de son empire.

Ayant fait une ample provision de perruques dans ses magasins, il fit publier un édit qui ordonnait à tous ses sujets de se raser la tête. Les malheureux durent se soumettre, et furent trop heureux d'acheter à prix d'or quelques jours après les chevelures postiches que vinrent leur offrir les agents du gouvernement. Après un pareil trait de haute politique, faut-il s'étonner qu'Artémise ne put se consoler de la perte d'un si habile époux, et que, non contente de faire ériger à sa mémoire un mausolée qui fut classé parmi les sept merveilles du monde, elle but encore pendant longtemps ses cendres mêlées avec du vin!



La Toilette d'après un Vase Grec

... la Tour des Dames Paris

CHAPITRE V

LES GRECS

'Αμβροσίῃ μὲν πρῶτον ἀπὸ Χροὸς ἱμερόεντος
Λύματα πάντα κάθηρεν ἀλείψατο δε λίπ' ἐλαίῳ
'Αμβροσίῳ, ἑδανῷ, τό ῥά οἱ τεθυωμένων ἦεν.

HOMÈRE.



ULLE contrée ne poussa l'amour du beau plus loin que ne le fit la Grèce. C'était pour elle un véritable culte que célébraient ses poëtes, qu'illustraient ses artistes, qu'honoraient même ses législateurs. Les charmes d'Hélène furent assez puissants pour allumer une guerre de dix ans entre les Grecs et les Troyens, et les plus vaillants guerriers se montrèrent fiers de verser leur sang pour une femme à laquelle on pardonnait tout en raison de sa beauté.

Avec leur vive et ardente imagination, les Grecs

aimaient à prêter une origine céleste à ce qui flattait leurs sens. Vénus, qui était pour eux la personnification de tout ce qui séduit, devait avoir la première inventé les parfums, puisqu'une goutte de son sang et un baiser de son fils avaient suffi pour donner à la reine des fleurs sa couleur et son arome.

Un jour Vénus, voulant cueillir la blanche fleur,
Se blessa, la teignant d'une pourpre immortelle.
A Cupidon la rose alors parut si belle,
Qu'il y mit un baiser... de la vient son odeur!

La blonde déesse faisait donc usage d'aromates, et, au besoin, Virgile est là pour le prouver :

De ses cheveux divins les parfums précieux
Semblent, en s'exhalant, retourner vers les cieux.

Elle ne s'en était toutefois pas réservé le privilége, et l'orgueilleuse reine de l'Olympe ne dédaignait pas d'avoir recours à ces puissants auxiliaires pour ajouter à ses attraits.

Lorsque l'épouse de Jupiter revêt sa plus riche parure pour aller trouver Vénus et obtenir d'elle qu'elle lui prête sa ceinture, elle se renferme dans la chambre secrète que lui a bâtie Vulcain; puis,

Par un bain odorant, elle se purifie,
Repand sur ses cheveux la divine ambroisie,
Et plonge tout son corps dans des flots de senteur,
Qui, parfumant d'abord la sublime hauteur,
Descendent lentement au séjour des humains
Emportés par la brise en des sites lointains [1].

1. *Il.*, XIV.

La sage Minerve elle-même ne trouvait pas les parfums incompatibles avec la gravité de sa personne, et, non contente d'imiter l'exemple des autres déesses, elle était assez généreuse pour en faire jouir de simples mortelles.

Quand Pénélope se dispose à recevoir ses nombreux prétendants, la fidèle Eurynome cherche à lui persuader de donner quelques instants à sa parure; mais la vertueuse matrone repousse ses conseils en lui disant :

> C'est en vain que tu veux, par tes soins attentifs,
> Me faire consentir à ces préparatifs.
> Non, pour moi, plus de bains, plus d'onctions parfumees.
> A quoi me serviraient ces tresses embaumées?
> Le jour où mon époux s'embarqua sur les mers,
> Ma beauté succomba sous les regrets amers.

Pallas, qui tient au contraire à ce que la fille d'Icare éblouisse les princes grecs, endort sa protégée, et, pendant son sommeil,

> D'un baume souverain elle enduit son visage.
> C'est celui dont Vénus a Paphos fait usage
> Pour rehausser encor l'éclat de ses attraits
> Quand elle danse avec les Grâces aux doux traits.
> Ce divin aromate a transforme la reine,
> Son teint est rajeuni, les traces de sa peine
> Ont soudain disparu; la plus vive fraîcheur
> Remplace sur son front la mortelle pâleur [1].

Les prétendants ne peuvent résister à cette vue et tombent tous éperdument amoureux. Heureusement

1. *Odyssée*, XVIII.

Ulysse, caché parmi ses rivaux, se montre à temps pour prévenir les fatales conséquences de cette parfumerie céleste.

La nymphe Œnone, amoureuse du berger Pâris, l'avait fait assister à la toilette de Vénus; celui-ci en redit tous les secrets à la belle Hélène, que son amour avait ravie à Ménélas. De retour dans son pays, la fragile beauté dévoila ces précieuses formules à ses compatriotes, qui s'empressèrent d'en faire leur profit. Telle est une des versions de l'origine de la parfumerie en Grèce.

D'un autre côté, Théocrite nous dépeint Hélène, encore adolescente, se baignant dans l'Eurotas avec ses compagnes et se livrant ensuite à des jeux athlétiques, après s'être frottée d'huiles odorantes [1]. Ce n'était donc pas à Pâris qu'elle devait la connaissance des parfums.

Nous nous rangeons entièrement à cette opinion, et préférons supposer que l'usage des aromates fut transmis aux Grecs par les nations asiatiques, avec lesquelles ils se trouvèrent en relation dès le commencement de leur histoire.

Dans tous les cas, les parfums étaient bien connus du temps d'Homère, car il les cite à chaque instant, les désignant généralement sous le nom d'huile (ἔλαιον), en y ajoutant parfois la qualification de *rosée* (ῥόδινον) ou d'ambrosiaque (ἀμβρωσιον).

1. Theocrite, *Idylle* XVIII.

Hésiode, qui, d'après Hérodote, vivait environ à la même époque, les recommande pour le culte divin :

> Que le plus pur encens fume sur vos autels,
> Pour gagner les faveurs de vos dieux immortels.
> Qu'une ample libation soit répandue encore
> Lorsque le jour s'enfuit ou que paraît l'aurore [1].

L'encens, accompagné de la libation, formait ce qu'on appelait une oblation complète. L'encens se brûlait sur le thytérion, grand autel placé dans le temple, et la libation se faisait au moyen d'un vase plat nommé patère. Les Grecs possédaient en outre de petits autels dans leurs demeures et y faisaient de fréquents sacrifices, surtout lorsqu'ils devaient se mettre en campagne ou qu'ils se disposaient à une entreprise quelconque.



Oblation.



Patère.

On offrait à chaque divinité, pour se la rendre favorable, l'animal qui lui était consacré : un taureau

1. Hésiode, 1, 334.

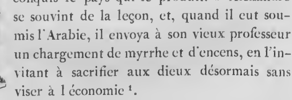
à Jupiter, un chien à Hécate, une colombe à Vénus, une truie à Cérès, un thon à Neptune.

Les pauvres gens, qui ne pouvaient se procurer cet holocauste *en nature*, y suppléaient par un simulacre pétri de pâte, et remplaçaient le coûteux encens par du genévrier ou d'autres bois odorants.



Thytérion.

La Macédoine était un des pays de la Grèce où les aromates coûtaient le plus cher, et Alexandre le Grand, étant enfant, fut un jour sévèrement réprimandé par son tuteur Léonidès pour les avoir prodigués sur un autel. « Avant de brûler de l'encens d'une façon aussi extravagante, lui dit-il, attendez au moins que vous ayez conquis le pays qui le produit. » Alexandre se souvint de la leçon, et, quand il eut soumis l'Arabie, il envoya à son vieux professeur un chargement de myrrhe et d'encens, en l'invitant à sacrifier aux dieux désormais sans viser à l économie [1].



Autel particulier.

Dans les temps où la fable se confondait avec la réalité, les effets merveilleux des parfums étaient mis sur le compte de la magie.

1. Pline, *Hist. nat.*, liv. XII, chap. XXXII.

C'était au moyen de leurs vapeurs enivrantes que la sibylle inspirée rendait des oracles; Circé composait avec leur aide ces philtres puissants qui retenaient Ulysse auprès d'elle, et Médée rendait à Eson sa jeunesse perdue en faisant bouillir ses membres séniles dans un bain d'herbes aromatiques. Malheureusement, cette dernière recette n'est pas parvenue jusqu'à nous, car on trouverait peut-être encore quelques Esons qui affronteraient la chaudière.

Phaon, nautonnier de Lesbos, reçoit un jour sur son vaisseau une femme mystérieuse qui désire être conduite à l'île de Chypre. On part, mais bientôt une tempête s'élève et menace de briser le frêle esquif. L'inconnue détache sa ceinture et l'élève au-dessus de sa tête; grâce à cette voile improvisée, le navire brave les fureurs d'Éole et touche au port. Arrivée sur le rivage, Vénus, car c'était elle, remet à Phaon un vase d'albâtre renfermant un précieux parfum...

« De retour dans ta patrie, lui dit-elle, répands cette essence sur tout ton corps, et tu recueilleras le fruit de tes peines. »

Phaon suit les ordres de la déesse, et voit avec une joyeuse surprise les traits les plus fins, les plus délicats, remplacer la grossière enveloppe qui le couvrait. Son père lui-même ne peut le reconnaître qu'au son de sa voix. Hélas! pourquoi Vénus n'a-t-elle pas accompagné ce funeste présent d'un cœur sensible! Sapho voit le beau Phaon et en devient éperdument amoureuse; mais, ne pouvant lui faire partager sa

flamme, elle cherche dans les flots un remède à sa douleur.

Voilà un miracle qui dépasse certes de beaucoup tous ceux de la parfumerie moderne; il est vrai que si les cosmétiques sont bien changés, les Saphos ne le sont pas moins!

Myrto, vierge ingénue, aux cheveux blonds, aux yeux limpides et aux lèvres vermeilles, née de parents qui moulaient la terre pour en former des statuettes, ne pouvait, dans sa pauvreté, déposer sur l'autel de Vénus que de simples guirlandes; mais c'était chaque jour des fleurs nouvelles, tantôt des couronnes de roses au calice embaumé, tantôt un frais bouquet de modestes violettes, parfois aussi une branche de myrte cher à la déesse.

Une tumeur qui lui vint au menton faillit détruire à jamais sa ravissante beauté; mais elle vit en songe une colombe qui lui dit : « Ne pleure pas. Prends des roses offertes à Vénus, applique-les sur la tumeur, et tu guériras, car la déesse te favorise. »

Myrto obéit, et sa tumeur disparut. Protégée par sa puissante patronne, la pauvre fille du mouleur s'assit plus tard sur le trône persan, à côté de Cyrus.

Depuis ce temps, la reine des fleurs fut également recherchée pour son suave arome et pour ses qualités bienfaisantes, et elle trouve encore maintenant sa place dans l'officine du pharmacien aussi bien que dans le laboratoire du parfumeur.

Anacréon, le chantre de la rose, ne manque pas de nous dire, en détaillant toutes les vertus de sa favorite :

La rose sait guérir plus d'une maladie,
Elle embaume les morts, elle résiste au temps;
Elle ne vieillit pas, et sa feuille jaunie
Conserve en son hiver l'odeur de son printemps[1].

Aspasie, l'inspiratrice de Périclès, écrivit sur l'art de la cosmétique deux volumes qui furent détruits dans l'incendie d'Alexandrie, mais dont il reste quelques fragments cités par Ætius. Les formules qu'elle donna furent gravées sur des tables de bronze et placées dans les temples d'Apollon et d'Esculape, à côté de celles d'Hippocrate.

La parfumerie, en effet, était alors, comme elle le fut depuis chez les Arabes, une branche de la science médicale. Hippocrate chassait la peste d'Athènes au moyen de fumigations odoriférantes, et ses confrères prescrivaient des aromates pour beaucoup de maladies; mais c'était surtout les *iatraliptes*[2] qui préconisaient l'usage des onguents parfumés pour obtenir à la fois la force et la beauté.

Prodicus, natif de Sélymbria et disciple d'Esculape, fut, au dire de Pline, l'inventeur de l'*iatraliptique*. Ayant observé que les athlètes, qui s'oignaient le corps pour donner moins de prise à leurs adversaires,

1. Anacréon, *Ode*, LIII.
2. De ἰατρός, medecin, et ἀλείφειν, oindre

étaient aussi remarquables pour la grâce de leurs formes que pour leur robuste santé, il en conclut que ces onctions pouvaient, tout autant que leur genre de vie, contribuer à ce résultat. Il se mit donc à traiter les maladies par les frictions huileuses, qu'il aromatisa, pour les rendre à la fois plus agréables et plus salutaires.

Plus tard, Hérodius de Sicile, contemporain d'Hippocrate, ajouta à ce système la gymnastique, les bains et le massage, et l'appliqua avec succès au maintien de l'hygiène du corps.

Il eut de nombreux sectaires, et la mode de se frotter d'onguents devint bientôt générale. Les plus raffinés employaient une odeur différente pour chaque partie du corps, comme nous le raconte Antiphane :

Dans un grand bac doré d'abord il prend son bain,
Puis il enduit ses pieds d'un onguent égyptien,
Son sein d'huile qu'on doit a la palme odorante;
Ses deux bras et son dos d'une essence de menthe,
La marjolaine sert aux cheveux et sourcils,
Le thym rend la vigueur aux genoux affaiblis.

Parmi les divers peuples de la Grèce, les Athéniens étaient les plus renommés pour leur talent à composer des parfums. Ils gardèrent pendant longtemps leur suprématie dans cet art, et en transportèrent plus tard les principes à Rome, lorsque l'éclat de cette nouvelle métropole fit pâlir celui d'Athènes.

Les boutiques des parfumeurs étaient alors un lieu

de rendez-vous général, comme le sont maintenant les cafés dans toute l'Europe méridionale. Les nouvelles s'y échangeaient; les intrigues politiques ou amoureuses s'y nouaient; souvent la discussion philosophique, interrompue dans les jardins d'Académus, y reprenait son cours.

Diogène lui-même, l'orgueilleux cynique, ne dédaignait pas de laisser son tonneau à la porte et d'entrer, humant les senteurs de ses larges narines et cinglant de ses mordantes railleries la fatuité des jeunes élégants qui méprisaient ses haillons. « Pourquoi, leur disait-il un jour, inonder vos cheveux de parfums ? Le vent emporte les fugitives effluves, et les oiseaux seuls en profitent. Moi, je préfère baigner mes pieds dans des essences dont l'arome, en montant, m'enveloppe tout le corps. »

Le nom générique des parfums était *myron* (μύρον), mot que Chrysippe prétendait être dérivé de *moron*, peine, « vu la peine et le travail inutiles qu'on se « donne à les composer. » Malgré cette boutade, qui trahit l'homme à l'odorat grossier, nous préférons trouver l'origine de *myron* dans myrrhe, un des plus anciens parfums connus.

Chaque parfum était ensuite désigné par un nom particulier, tiré soit de ce qui en formait la base, ou du nom du marchand, ou enfin de la fantaisie de l'inventeur.

Apollonius d'Hérophile, dans son *Traité des parfums*, cité par Athénée, énumère ainsi les principaux

aromates connus des Grecs, en indiquant les villes où on les trouve à l'état le plus parfait.

« La meilleure iris vient d'Élis ou de Cyzique; l'extrait de roses, de Phasélis, de Naples et de Capoue; celui de safran, de Soli en Cilicie et de Rhodes. L'essence de nard la plus parfaite se trouve à Tarse, et l'extrait de feuilles de vignes se fait dans l'île de Chypre et à Adramyttium. Le parfum de marjolaine et de pomme se tire de Cos. L'Égypte est célèbre pour son essence de Chypre; celles de Phénicie et de Sidon viennent après. Le panathénaïcon ne se fait qu'à Athènes; mais l'onguent métopien, extrait d'amandes amères, se prépare mieux en Égypte. L'excellence de chaque parfum, du reste, dépend beaucoup plus de l'habileté de l'artiste et de la bonne qualité des matériaux que du pays où il se confectionne, car Éphèse, jadis renommée pour ses aromates, n'en produit maintenant que de fort ordinaires. De même, les onguents d'Alexandrie n'ont jamais été si bons que lorsque Arsinoé encourageait cette industrie, et le meilleur extrait de roses a été produit à Cyrène, sous le règne de la grande Bérénice qui en faisait usage. Ce fut grâce aux soins de Stratonice, femme d'Eumène, que l'extrait de feuilles de vignes, jadis assez médiocre, est devenu excellent à Adramyttium. Autrefois la Syrie produisait avec la plus grande perfection toute espèce de parfums, surtout celui de fenugrec; mais il n'en est pas ainsi maintenant. Un certain parfumeur de Pergame avait

aussi inventé un délicieux onguent tiré de l'encens; mais il a disparu maintenant, et la recette en est perdue. »

Ce passage décrit si clairement l'état où se trouvait l'industrie du parfumeur en Grèce, que nous avons cru devoir le citer tout au long.

Théophraste nous dit aussi comment on composait les parfums : les uns s'obtenaient de fleurs, telles que la rose, la violette, le lis; les autres de tiges et de feuilles; quelques-uns enfin de racines odorantes.

Outre le *panathénaïcon*, dont Apollonius nous fait l'éloge, le *baccaris* et le *psagdès*, ou *psagdas*, parfum d'origine égyptienne, étaient fort à la mode en Grèce.

> J'enduis mon nez déja barbouillé de safran
> Du plus fin baccaris[1]...
>
> Voyons donc quel onguent je pourrais vous offrir;
> Aimez-vous le psagdas[2]?...
>
> Elle s'oignit trois fois de psagdès égyptien[3].

Il y avait aussi le *megallium*, ainsi nommé d'après Mégallus, célèbre parfumeur du temps, qui en était l'inventeur.

> Promettez-lui pour don l'onguent le plus rosé
> Que le grand Mégallus ait jamais composé[4].

1. Hipponax.
2. Aristophane.
3. Eubale.
4. Strattis.

Un certain Péron partageait la vogue avec Mégallus.

> Je viens de le quitter chez Peron, marchandant
> Je ne sais plus, ma foi, quel produit odorant;
> Dès qu'il aura fini, vous reverrez notre homme
> Vous apportant du nard ou de fin cinnamome[1].

L'austère Solon, voulant opposer un frein à ce débordement de parfums, rendit une loi qui en proscrivait la vente; mais ce décret ne fit qu'en doubler la consommation en y ajoutant l'attrait du fruit défendu.

Socrate était également l'ennemi acharné des aromates. Xénophon nous raconte que le grand philosophe se trouvant un jour à dîner chez Clinias, celui-ci lui offrit des parfums; mais il les refusa en disant qu'ils n'étaient bons que pour les femmes. « Car, ajouta-t-il, parfumez un homme libre et un esclave, et ils auront la même odeur, tandis que celle qui est produite par le travail et les exercices athlétiques doit faire l'orgueil du citoyen. »

Nous nous permettrons de trouver ce raisonnement légèrement paradoxal, car la « sueur du labeur » se rencontre plutôt chez l'esclave que chez l'homme libre. Le grand sage professait, du reste, une égale horreur pour l'usage des bains, qu'il considérait comme une habitude très-efféminée.

Nous avons lieu de croire que cette aversion pour

1. Antiphane.

les ablutions n'était pas partagée par la masse du peuple grec, car de grands bassins de marbre, nommés Δημόσια, remplis d'une eau limpide et placés dans



Dèmosia.


Cuvette ciselée.

tous les carrefours, offraient aux pauvres gens les moyens de faire leur toilette, et remplaçaient pour eux la cuvette finement ciselée qui servait, chez les gens riches, au même but.


Les Ablutions, d'après une peinture antique.

Nous avons dit la large part qu'occupaient les parfums dans la liturgie grecque. Ils jouaient aussi un grand rôle dans les fêtes religieuses qui se donnaient en divers endroits.

Les fêtes de Minerve à Athènes, celles de Jupiter à Olympie, de Junon à Samos, d'Apollon à Délos, de Bacchus à Naxos, se célébraient toutes au milieu de nuages odorifé-

rants. Mais c'était surtout aux mystères d'Éleusis, en l'honneur de Cérès, qu'on prodiguait les aromates.

Cette dernière solennité durait neuf jours consécutifs et offrait des détails fort curieux, que nous esquisserons ici.

Après avoir passé le premier jour en purifications et le second en ablutions dans la mer, on promenait, le troisième jour, le calathus [1], traîné sur un char que suivait une troupe de cystophores, jeunes filles portant sur leur tête des paniers mystiques remplis de sésame, de gâteaux, de grains de sel, de pavots et de pastilles composées de myrrhe et d'aloès.

Le quatrième jour, les mystes ou aspirants offraient des sacrifices et dansaient autour du puits de Callichore. Le lendemain avait lieu une procession où l'on portait des flambeaux, destinés à rappeler ceux qu'avait allumés Cérès pour aller à la recherche de Proserpine. Les initiés défilaient deux à deux, agitant et faisant circuler de main en main des torches odorantes, dont l'âcre parfum les jetait dans une religieuse extase.

Le sixième jour était consacré à Bacchus, fils de Jupiter et de Cérès; le septième à des jeux gymnastiques où le vainqueur recevait une mesure d'orge pour prix, et le huitième à Esculape, dieu de la médecine.

Le neuvième et dernier jour avait lieu l'époptée

1. Corbeille sacrée.

ou la grande initiation. Après avoir passé par les plus terribles épreuves, après avoir traversé des fleuves de flammes et le Tartare avec toutes ses horreurs, l'initié que son courage n'avait pas abandonné au milieu de tous ces tableaux effrayants se trouvait soudain transporté dans le mystérieux sanctuaire, et était ébloui par les milliers de lumières qui se reflétaient sur la statue de la déesse, suspendue au milieu du temple et éclatante d'or et de pierreries. Le grand prêtre ou *hiérophante*, à la figure vénérable, aux cheveux flottants ceints de bandelettes, au manteau parsemé d'étoiles, était assis sur un trône resplendissant, ayant à sa droite le *dadoukos*, qui portait les attributs du soleil, et à sa gauche l'*hiérocéryx*, qui, armé du caducée de Mercure, écartait les profanes du sanctuaire. Une foule de prêtres subalternes, couronnés d'if et de myrte et vêtus de longues robes de pourpre, entourait les autels, d'où s'échappaient des nuages d'encens. C'était alors que l'hiérophante, d'une voix solennelle, faisait aux initiés la description des joies qui les attendaient pour prix de leur courage et de leur vertu.

« Au milieu des Champs-Élysées, leur disait-il, s'élève une ville d'or, aux remparts d'émeraude, aux rues pavées d'ivoire, aux portes de cinnamome. Autour des murs coule le fleuve des Parfums, large de cent coudées et assez profond pour qu'on y puisse nager. Les bains sont des édifices de cristal soutenus sur des piliers de bois de senteur, et dans les baignoires coule sans cesse une rosée tiède et odoriférante. Dans cette

merveilleuse cité jaillissent trois cent soixante-cinq sources d'eau pure, et autant de miel, et cinq cents fontaines de parfums. La salle des festins est un bosquet d'arbres ornés des fleurs les plus suaves, et portant pour fruits des coupes qu'on cueille en se mettant à table, et qui se remplissent aussitôt de vin. De charmants rossignols font retentir l'air de leurs chants et vont cueillir des fleurs qu'ils laissent tomber en neige odorante sur les convives. Une vapeur épaisse s'élève du fleuve des Parfums et répand sur la salle une fine et suave rosée. »

Quel singulier rapprochement entre ce tableau et la description des plaisirs offerts aux vrais croyants dans le paradis de Mahomet!

Les Grecs, du reste, n'attendaient pas la réalisation de ces brillantes promesses pour entourer leurs festins de tout ce qui pouvait charmer les sens. Déjà, dans les temps homériques, les parfums formaient le complément obligé de leurs banquets, qui étaient toujours précédés, comme chez les Égyptiens, d'onctions odoriférantes.

Lorsque Ménélas reçoit Télémaque et Pisistrate, il les fait descendre aux bains,

Où de jeunes beautés les inondent d'essence,
Puis leur font revêtir des habits somptueux,
Et les mènent enfin en l'auguste présence
D'Atride environné de ses guerriers fameux[1].

Plus tard, on ne se contenta pas d'onctions parfu-

1. *Odyssée*, IV.

mées. On servait à table des essences dans des vases d'or ou d'albâtre, ou on les faisait pleuvoir sur les



Vases grecs à parfums (Musée de Naples).

convives, qu'on couronnait ensuite de guirlandes de fleurs.

Dans une comédie intitulée *le Banquet,* Philoxène décrit ainsi cette coutume :

Des esclaves portant un bassin d'eau lustrale
Du savon [1] mélangé d'odorantes pétales
Et des toiles de lin en ample profusion,
Aux hôtes tour a tour présentent l'ablution,
Puis ils versent sur eux une douce rosée,
De suave ambroisie et de nard composée,
Et posent sur leur front des couronnes de fleurs
Aux parfums enivrants, aux plus fraîches couleurs.

1. Quoique le mot grec σμῆγμα soit généralement traduit savon, il signifiait probablement une espece d'argile qui sert encore aux bains en Orient, car les Grecs, pas plus que les Hébreux, ne connaissaient le savon.

Les épicuriens, voués au culte du plaisir, inventaient chaque jour, pour leurs festins, quelque nouveau raffinement, tel que celui dont nous parle Alexis :

> Il ne fait pas tomber l'odorante rosée
> De vulgaires flacons ; cette mode est usee
> Et propre aux anciens temps ; mais pendant le dîner,
> Vous voyez tout à coup dans les airs s'élancer
> Une blanche colombe aux plumes imprégnées
> Des plus fines senteurs qui, bientôt distillées
> Et repandues au loin par son rapide vol,
> D'une pluie embaumee inonde tout le sol.
> Recevant pour ma part un vrai flot d'ambroisie,
> Des voisins j'excitai la vive jalousie.

Ce n'était pas seulement pour les plaisirs qu'ils procuraient que les Grecs recherchaient les parfums ; ils leur attribuaient aussi les qualités les plus salutaires.

Anacréon disait qu'on devait s'en frotter la tête, où réside la pensée, et le cœur, siége des sensations. Ceux qui partageaient son penchant pour les réunions bachiques se figuraient en outre pouvoir, au moyen d'onctions odorantes et de fraîches couronnes de fleurs, prolonger leurs libations sans en ressentir les effets [1].

C'était aussi peut-être dans ce but qu'ils mélangeaient des aromates avec leurs vins. Il y en avait plusieurs sortes. La myrrhine était composée avec de la myrrhe et de l'encens ; la *sapria*, en y faisant infuser

1. Théocrite, *Idylle*, VII.

des violettes et des jacinthes. Le plus parfait, au dire d'Aristophane, était le vin de Thasos : « Son suave parfum ravit longtemps l'odorat du buveur, tandis que tous les autres se déflorent et s'évanouissent bientôt[1]. »


Urnes funéraires

Si les parfums faisaient les délices des vivants, on les considérait comme également agréables aux mânes des morts.

Tantôt on jetait des gommes odorantes sur les bûchers qui consumaient les cadavres, et on recueillait les cendres, qui étaient ensuite mélangées de parfums et placées dans des urnes funéraires; tantôt on cherchait à conserver les corps intacts au moyen d'aromates. C'est ce que fait Achille lorsqu'il rend les derniers devoirs à Patrocle. Il ordonne à ses soldats d'oindre le corps de son ami et de remplir ses blessures d'un baume de neuf ans[2]. Puis Thétis, à la prière de son fils, verse dans les narines du héros l'ambroisie et le nectar, qui doivent rendre ses restes incorruptibles.

Lorsque le bouillant fils de Pélée, cédant aux instances de Priam, consent à lui renvoyer le corps de

1. *Assemblée des Femmes.*
2. *Iliade*, XVIII.

son fils Hector, il le fait d'abord laver et couvrir d'onguents précieux[1].

Parfois aussi on répandait des fleurs et des parfums sur les tombeaux, hommage que rendit Alexandre à Achille lorsqu'il visita, à Troie, le monument qui couvrait les restes de ce héros.

Quand on enterrait un corps sans le brûler, on ne manquait pas d'y ajouter quelques *alabastra*[2]. Pour les pauvres gens, on remplaçait cette mode luxueuse en peignant des fioles sur leur cercueil[3].

Alabastron.

Le voluptueux Anacréon, qui n'appréciait que les jouissances positives, trouve parfaitement inutile de prodiguer aux morts des flots de parfums et des libations de vins :

A quoi bon parfumer les tombes sitôt closes,
Et d'un vin généreux inonder les gazons ?
Ah ! buvons-le plutôt, couronnons-nous de roses,
Et respirons l'encens tandis que nous vivons.

Les cosmétiques n'étaient pas moins, après les parfums, recherchés des belles Grecques, qui avaient recours à leur aide pour augmenter leurs charmes. La céruse, le vermillon, un rouge végétal tiré d'une plante nommée pœderos[4], le kohl égyptien étaient tour à tour appelés à perpétuer leur jeunesse, jusqu'à ce que, de

1. *Iliade*, XIX.
2. Flacons de parfums généralement en albâtre.
3. Aristophane, *Assemblée des Femmes.*
4. Espece d'orcanette.

guerre lasse, elles fussent forcées de suspendre leur mi-





Grecque se fardant.



Miroir grec (Musée britannique).

roir[1] dans le temple de Vénus, en s'écriant comme Laïs :

> Je le donne a Vénus, puisqu'elle est toujours belle,
> Ce miroir importun augmente mes ennuis;
> Je ne puis plus me voir, dans son poli fidèle,
> Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

Il était toutefois des femmes, aussi coquettes mais moins sages que Laïs, qui redoublaient, au contraire, d'artifices à mesure que l'âge avançait. C'est ainsi qu'une belle Lesbienne, nommée Héliodore, s'attira une sanglante épigramme d'Agathius Scholasticus, dont on trouve la traduction en vers du temps dans la préface de l'opuscule de Nostradamus sur les parfums[2] :

1. Les miroirs grecs étaient de métal poli et généralement ornés au dos de fines ciselures.

2. *Des diverses façons de fardemens et de senteurs.* Paris, 1556.

Bien que tu farde ta face enuiellie,
N'ayes ia peur qu'on en oste les taches,
Puisque vieillesse ainsi t'a assaillie:
Il n'est besoin qu'a metre aussi tu tasches,
A ton visaige aucun fard que tu scaiches,
Qui a ton corps donne blanchissement :
Par sublimé, ne ceruse, ne tasches
De raieunir, vieille, par fardement.

Lucien n'était guère plus galant pour ses compatriotes, à en juger par la boutade suivante, qu'il place dans la bouche de Callicratidès, dans un de ses dialogues : « Le matin, au sortir du lit, la femme ressemble à un singe; des vieilles et des servantes, rangées



Dames grecques à leur toilette.

à la file comme dans une procession, lui apportent les instruments et les drogues de sa toilette : un bassin d'argent, une aiguière, un miroir, des fers à friser, des fards, des pots remplis d'opiats et d'onguents pour nettoyer les dents, noircir les sourcils, teindre et parfumer les che-

veux; on croirait voir le laboratoire d'un pharmacien. »

Les Grecques étaient trop coquettes pour ne pas tirer le plus de parti possible de leur chevelure, naturellement fort belle.

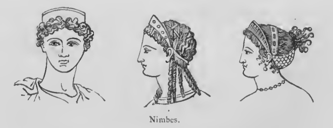
Dans les temps primitifs, on se contentait du simple *korymbos*, nœud formé au sommet de la tête par un bandeau; mais à mesure que les idées artistiques se développèrent, les femmes, toujours ingénieuses, les adaptèrent à la création d'une foule de coiffures plus gracieuses les unes que les autres.

Korymbos.



Mitres.

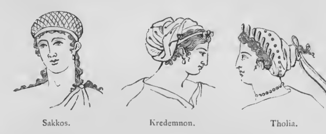
Ce fut d'abord la *mitre*, empruntée aux Persans et composée d'écharpes aux couleurs éclatantes enrou-



Nimbes.

lées de diverses façons autour de la tête. Puis vint la

nimbe, bande de lin ornée de broderies d'or, qui ceignait le front et rejetait en arrière les boucles ondoyantes. Quelquefois c'était le *sakkos*, espèce de résille



Sakkos. Kredemnon. Tholia.

qui renfermait la chevelure; le *strophos*, bandelette de nuances variées, serpentant capricieusement au milieu des cheveux; le *kredemnon*, la *tholia*, mille modes



Strophos.

diverses, en un mot, dont quelques dessins, pris à des sources authentiques, donneront une meilleure idée que ne pourrait le faire une description. Nos élégantes lectrices seront peut-être surprises de trouver parmi ces illustrations des coiffures qui ne seraient pas déplacées dans nos salons modernes, et auxquelles deux mille ans d'existence ont en effet donné le droit de s'intituler nouvelles.

La citation suivante, tirée d'Apulée, prouvera quel prix les Grecs attachaient à la chevelure, et servira en même temps d'excuse aux dames qui consacrent une partie de leur temps aux soins qu'elle réclame :

« Si vous coupez les cheveux d'une femme, si belle qu'elle soit, et si vous dépouillez son visage de cet ornement naturel, fût-elle engendrée par le ciel, enfantée par la mer et nourrie au sein des ondes; fût-elle, en un mot, Vénus elle-même, accompagnée des Grâces et des Amours, parée de sa ceinture et parfumée des odeurs les plus exquises, elle ne vous plaira pas avec une tête tondue, et tous, jusqu'au hideux Vulcain, la trouveront désagréable. Mais y a-t-il rien de plus charmant que les cheveux d'une riche nuance, dont les éclats chatoyants éblouissent l'œil, les uns d'un blond plus pur que l'or, les autres d'un noir d'aile de corbeau, à reflets gorge-de-pigeon? Peignés avec soin, inondés d'essences précieuses et tressés en grosses nattes, ils sont comme un miroir où un amant se retrouve avec plaisir. Quel charme encore de voir une grande quantité de cheveux relevés sur le haut de la tête ou flottants épars sur les épaules! Enfin la chevelure a quelque chose de si beau, que quand une femme paraîtrait avec toutes sortes d'ajustements et avec des habits d'or chargés de pierreries, s'il se trouve quelque négligence dans sa coiffure, toute sa parure devient inutile. »

Anacréon chante les cheveux de sa maîtresse, et

voudrait que le peintre qui fait son portrait pût en rendre la délicieuse odeur aussi bien que l'adorable nuance :

Que de sa tête, épanches au hasard,
Les noirs cheveux négligemment descendent,
Et si Phébus le permet a ton art,
Que des parfums a l'entour se repandent.

Les ciseaux ne passaient jamais sur la tête des femmes; mais les hommes coupaient leur chevelure dès qu'ils atteignaient l'âge de la puberté et la consacraient à Apollon, comme le fit Thésée dans le temple de Delphes.

Parfois aussi ils coupaient ou même arrachaient leurs cheveux pour témoigner leur douleur de la perte d'un ami, et les offraient en holocauste sur le bûcher qui consumait les restes chéris. Les amis d'Achille, aux funérailles de Patrocle, lui rendirent ce dernier hommage.

Dans une tragédie de Sophocle, Tencer dit au jeune Ajax en lui montrant la tombe de son père : « Venez, enfants, approchez-vous, dans l'attitude des suppliants de celui qui vous donna la vie; tournez les yeux vers ce monument ayant en main l'humble offrande de mes cheveux, de ceux de votre mère et des vôtres. » Eschyle nous représente également Oreste sacrifiant sa chevelure sur le tombeau d'Agamemnon, l'auteur de ses jours.

L'épitaphe de Thimas, composée par Sapho, se termine ainsi :

Ses compagnes ont sans pitie
Coupe ces tresses d'or, autrefois leur parure,
Et de sa froide sépulture
Ont fait l'autel de l'amitié.

Dans certaines parties de la Grèce, cependant, on laissait croître les cheveux en signe d'affliction, ce qui prouve une fois de plus que le deuil est une affaire de convention : nous le portons en noir, et les Chinois en blanc; le leur est-il pour cela moins sincère?

Si les hommes ne donnaient pas autant de soins à leur coiffure que leurs séduisantes compagnes, ils ne dédaignaient pas cependant de recourir aux artifices de la cosmétique,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage,

dès qu'ils voyaient quelques fils d'argent se mêler à leurs cheveux d'ébène.

En Macédoine même, partie de la Grèce peu avancée en civilisation, on se teignait avec un soin qui témoignait du désir qu'on avait de plaire.

Le roi Philippe ne goûta pas cette mode, et fit destituer son ministre Antipater parce qu'il se faisait teindre les cheveux et la barbe, alléguant pour raison qu'un homme qui n'était pas sincère dans sa couleur ne pouvait l'être dans sa politique.

Alexandre hérita de ces préventions, et, voyant un jour un Macédonien occupé à noircir ses cheveux gris : « Vieillard, lui dit-il, si tu tiens à faire des répara-

tions à ta caduque personne, tu devrais commencer par étayer tes genoux tremblants. »

Le sculpteur Miron ne fut pas plus heureux dans ses essais de transformation capillaire. Étant tombé, à l'âge de soixante-dix ans, éperdument amoureux de Laïs, et ne pouvant lui faire agréer ses hommages, il s'en prit à ses cheveux blancs, et revint le lendemain avec une chevelure d'un noir de jais, espérant une meilleure réception. Il n'en fut rien cependant. « Pourquoi veux-tu, lui répondit la spirituelle hétaïre en le repoussant de nouveau, que je t'accorde ce que j'ai refusé hier à ton père? »





CHAPITRE VI

LES ROMAINS

Discite, quæ faciem commendet cura, puellæ,
Et quo sit vobis forma tuenda modo.
OVIDE.



ESSERRES dans un étroit territoire, et toujours forcés de combattre pour la défense ou l'agrandissement de leur patrie, les premiers Romains ne connurent que les rudes habitudes de la guerre; les soins de la toilette leur étaient étrangers, et l'eau limoneuse du Tibre suffisait pour rafraîchir leurs membres fatigués. Une simple gerbe de verveine ou de sauge, suspendue au-dessus de la porte pour en éloigner le *mauvais œil*, si redouté encore de leurs descendants, était le seul parfum qui embaumât leur demeure.

Les aromates ne servaient alors qu'aux funérailles des grands personnages. C'est ainsi qu'au dire d'Ennius, « une bonne femme lava et oignit le corps de Tarquin. »

Cependant, depuis longtemps les autres peuples de la Péninsule connaissaient les parfums. Les Iapyges, qui vinrent de Crète s'établir dans la Pouille et la Calabre, furent, dit-on, les premiers qui en importèrent l'usage en Italie. Les Étrusques les faisaient aussi figurer dans les cérémonies de leurs mariages et de leurs funérailles.

Bientôt les Romains, poursuivant leurs conquêtes, englobèrent tour à tour les territoires de leurs voisins et, entre autres, les pays situés au sud et connus sous le nom de Grande-Grèce, où régnaient les coutumes de l'ancienne patrie de leurs habitants. Sybaris et Capoue devinrent des villes romaines et firent connaître à la métropole les mollesses du luxe et les raffinements de la civilisation.

Les cheveux, qu'on portait courts sous le casque, commencèrent à croître, et leur coupe s'harmonisa aux contours du visage, qui ne se cacha plus sous une barbe longue et inculte.

Un Sicilien nommé Ticinus Ménas introduisit à Rome la mode de se raser, et fit venir de son pays, en l'an 454, une troupe d'habiles barbiers qui s'établirent sous le portique de Minucius, près du temple d'Hercule. Leurs boutiques devinrent le rendez-vous des élégants, qui venaient se faire couper les cheveux, raser la barbe

et arracher avec des pinces des poils malencontreux.

Scipion l'Africain donna le premier l'exemple de se raser tous les jours; il eut de nombreux imitateurs, et à partir de ce moment on ne vit plus que des mentons lisses et unis.

Il est naturel de rapporter à cette époque l'introduction dans Rome des parfums et des cosmétiques, dont l'usage devait plus tard prendre un tel développement. Les barbiers (*tonsores*) ajoutèrent cette nouvelle branche à leur industrie, jusqu'à ce que d'habiles parfumeurs grecs fussent venus d'Athènes leur faire une redoutable concurrence. L'abus des odeurs fut alors poussé si loin, qu'on pouvait suivre certaines personnes à la piste. Ainsi Pline nous raconte que Lucius Plotius, banni de Rome et poursuivi par les satellites des triumvirs, fut trahi dans sa cachette, à Salerne, par les senteurs qu'exhalaient ses vêtements, et paya de sa vie son goût pour les parfums[1].

Après la défaite d'Antiochus et la conquête de l'Asie, la passion des Romains pour les aromates devint encore plus grande, et les vainqueurs adoptèrent bientôt les habitudes des vaincus. Les consuls Licinius Crassus et Jules César, voulant mettre un terme à ces excès, rendirent, en l'an 565, un édit qui défendait dans Rome la vente des compositions exotiques, comprenant sous cette dénomination toute espèce de produits odorants.

1. Pline, *Hist. nat.*, liv. XIII, chap. v.

Cet édit eut le sort de toutes les lois somptuaires, qui n'ont servi dans l'histoire qu'à montrer l'état des mœurs à certaines époques. Les Romains ne s'inquiétèrent pas plus des prohibitions de leurs consuls que les Athéniens ne l'avaient fait de la loi de Solon, et continuèrent à se couvrir de senteurs et d'onguents.

Ce fut toutefois sous le règne des empereurs que l'usage des parfums atteignit son apogée. Les essences les plus précieuses coulèrent à flots dans les baignoires, inondèrent les murs des palais et tombèrent en pluie fine de l'immense *velarium* qui abritait au Cirque des milliers de spectateurs contre les ardeurs du soleil. Tout alors fut parfumé, jusqu'aux chiens et aux chevaux, jusqu'aux enseignes militaires le jour de la bataille.

Comme chez tous les autres peuples de l'antiquité, les aromates jouaient un rôle important dans les rites religieux des Romains. Dans les premiers temps, on se contentait d'offrir sur les autels quelque produit du sol, quelques fleurs indigènes; mais, comme dit Ovide, les dieux étaient alors moins difficiles :

Avant que les vaisseaux, de l'Inde et de l'Euphrate,
Ne nous eussent porté le coûteux aromate
Et l'encens précieux, on offrait sur l'autel
Un modeste tribut de blé mêlé de sel.
Nos dieux, dans ce temps-là, pour se montrer propices,
Savaient se contenter de simples sacrifices,
Une branche de myrte ou de bois odorant
Formait tout l'holocauste, avec les fleurs des champs.

Ovide, *Fast.* iii, 737.

Les Grecs, en léguant aux Romains leurs divinités, leur transmirent en même temps tous les accessoires de



Coffre à encens (*Acerra*).



Encensoir (*Thuribulum*).

leur culte. La forme resta la même; il n'y eut que le nom qui changea. Le libanôtris (λιβανωτρίς), coffre contenant l'encens destiné aux sacrifices, devint l'*acerra;* l'autel θυτήριον (thytêrion) fut leur *ara thuricrema;* et l'encensoir θυμιατήριον (thymiatêrion) se changea en *thuribulum*. On faisait aussi usage, pour transporter l'encens, d'un petit chariot dont le spécimen représenté ci-contre fut trouvé dans un temple.



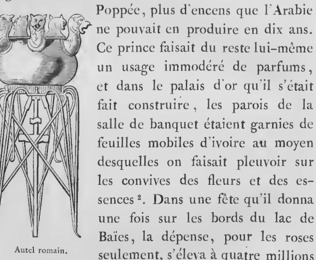
Ara Thuricrema.

Les Grecs influèrent également sur les cérémonies funèbres des Romains. Dans les premiers temps, ceux-ci enterraient leurs morts; mais quand ils eurent adopté les coutumes grecques, ils brûlèrent sur des bûchers odorants les cadavres, dont on recueillait les cendres dans des urnes qu'on plaçait ensuite dans des chambres sépulcrales. Ces cendres étaient généralement mélangées d'aromates pour les conserver.

Mais parfois, s'il faut en croire les satiriques, d'avares héritiers ne se faisaient pas scrupule d'y substituer des drogues à bon marché, ou de les omettre entièrement.

Je crains que sur ma tombe un jour il ne lésine,
Et qu'au lieu de couvrir de suave résine
Mes restes vénérés, il se passe de nard,
Ou prenne quelque gomme achetee au hasard [1].

Néron, plus généreux et toujours prêt à dépenser l'argent de son peuple, consuma, aux funérailles de Poppée, plus d'encens que l'Arabie ne pouvait en produire en dix ans. Ce prince faisait du reste lui-même un usage immodéré de parfums, et dans le palais d'or qu'il s'était fait construire, les parois de la salle de banquet étaient garnies de feuilles mobiles d'ivoire au moyen desquelles on faisait pleuvoir sur les convives des fleurs et des essences [2]. Dans une fête qu'il donna une fois sur les bords du lac de Baïes, la dépense, pour les roses seulement, s'éleva à quatre millions de sesterces, ou cinq cent mille francs de notre monnaie.


Autel romain.

Caligula, il est vrai, lui avait donné l'exemple en

1. Perse, *Satire* VI.
2. Suetone, liv. VI.

dépensant des sommes énormes pour sa toilette; il avait inventé des bains d'une nouvelle espèce, et plongeait son corps fatigué par les excès dans des eaux de senteur tantôt froides et tantôt chaudes, suivant le caprice du moment[1].

Chariot à encens.

Othon avait tant de soin de sa parure, qu'on l'aurait pris pour une femme; il se faisait arracher le poil de tout le corps, et comme ses cheveux étaient fort clairs, il en mettait de postiches avec tant d'art, que tout le monde y était trompé. Il avait soin aussi de se faire raser tous les jours et de se frotter la figure avec du pain trempé, afin de ne pas devenir trop velu[2].



Chambre sépulcrale.

Juvénal prétend qu'il n'allait jamais à la guerre sans emmener un char rempli de miroirs et de cosmétiques[3] :

> Voila pour un guerrier un plaisant equipage,
> Un chariot de miroirs et de parfums rempli.
> Il prétend aux combats signaler son courage,
> Mais de soigner son teint il a bien plus souci.

1. Suétone, liv. IV.
2. Suétone, liv. VIII.
3. Juvénal, *sat.* II.

Héliogabale dépassa ses prédécesseurs en extravagances et en prodigalités. Fils d'une prêtresse de Vénus Astarté et consacré lui-même au culte de la déesse, il porta dans le palais des Césars tout le faste voluptueux des monarques de l'Orient. Il demandait aux parfums une partie des forces qu'il dépensait dans les prodigieux exploits dont l'histoire nous a retracé le tableau. Le sénat des femmes, qu'il créa pour délibérer sur l'étiquette de la cour et la forme des vêtements, devait aussi décider de la composition des cosmétiques et de la qualité des parfums.

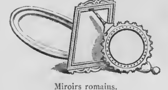
Les Romains, du reste, étaient fort habiles en la matière, car jamais, ni avant ni depuis, on ne vit consacrer autant de temps et d'argent aux soins de la toilette qu'on ne le fit dans Rome impériale.

Les divers instruments employés à cet important travail se nommaient *mundus muliebris*, qu'on peut, en jouant sur les mots, traduire par *le monde d'une femme*, quoique le *Digeste* prenne la peine d'expliquer que c'est ce qui rend une femme plus propre : *Mundus muliebris est quo mulier mundior fit*[1]. Vient ensuite l'énumération des objets désignés sous ce titre, qui comprennent tout ce qui peut servir à la toilette ou à la coiffure.

Ces objets étaient généralement renfermés dans un coffret, tel que celui qu'on trouva à Pompéi dans la maison des Vestales, ce qui prouve que les chastes

1. Digeste, liv. XXXIV, tit. II.

prêtresses n'avaient pas renoncé à tout désir de plaire. On y voyait un miroir de métal poli enrichi d'arabesques, des broches d'or ou fibules, des épingles d'ivoire pour les cheveux, un peigne de buis, une boîte



Miroirs romains.



Peigne romain.

à onguents (*unguentarium*), de petits vases de verre contenant du fard (*fucus*), des flacons d'essences, des bracelets d'ivoire, des pendants d'oreilles, des cure-dents, des colliers et des ciseaux. Dans l'illustration placée en tête de ce chapitre, nous avons cherché à donner une idée du *mundus muliebris*.

Grâce aux poëtes satiriques de l'époque, qui censuraient, sans pouvoir les guérir, les manies de leurs compatriotes, nous pouvons retracer une peinture assez exacte d'une Romaine à sa toilette.

Couverte d'un peignoir en toile fine de Cos, elle est à moitié étendue sur un siége moelleux, tenant d'une main le miroir, qu'elle consulte sans cesse; de l'autre une longue épingle d'or nommée *discriminale,* dont le but avoué est de séparer les cheveux, mais qui sert beaucoup plus, en réalité, à punir la moindre maladresse de ses esclaves.

Autour d'elle s'empressent, timides et craintives,

les *cosmètes,* chargées de la parer, portant chacune les attributs de son emploi. C'est le moment où le pinceau ayant étendu la dernière couche de fard, la patricienne beauté admet ses familiers en sa présence, pendant que ses habiles *ornatrices* donnent à sa coiffure la forme arrêtée après de longs débats.

« Un général sur le champ de bataille, dit Lucien, n'a pas plus d'officiers autour de lui qu'elle n'a en ce moment de servantes pour la parer. »

Dans un coin, les *cinofles* préparent la teinture qui donnera aux cheveux la blonde nuance qu'on recherche, et la poudre dorée qui en relève l'éclat, tandis que les *cinéraires* font chauffer les fers en forme de roseau creux qui serviront aux *calamistes* pour crêper les boucles et leur donner l'aspect d'une frisure naturelle.

La *psecas,* jeune Grecque, nourrie à Athènes des leçons des grands maîtres, entreprend enfin la coiffure qui doit encadrer la figure de sa maîtresse ; mais malheur à elle si elle ne réussit pas à donner à la chevelure le pli voulu, ou si un caprice de la maîtresse l'indispose contre elle ! Un violent coup d'épingle dans le bras, ou même dans le sein, l'avertit de sa disgrâce. Et pourtant, comme dit Juvénal :

> Pourquoi la maltraiter, parce qu'un poil rebelle,
> Malgre tous ses efforts, se retourne a l'envers,
> Ou bien que ton miroir, serviteur trop fidele,
> T'avertit que ton nez est un peu de travers ?

Le grand œuvre est enfin achevé, et sur sa tête

s'élève un édifice à faire envie aux marquises de la Régence.

> Admirez avec moi ce noble monument !
> On dirait Andromaque avec son port de reine,
> Mais soyez satisfait de la voir par devant,
> Derrière d'un pygmée elle a la taille à peine.

Si les Romaines faisaient grand cas de leur chevelure, elles ne consacraient pas moins de soins à préserver la fraîcheur de leur teint, et ce fut à elles qu'on dut l'invention de ces masques de pâtes adoucissantes qu'on remit plus tard à la mode, sous le règne de Henri III.

On les appliquait le soir en se couchant; le matin, différents lavages en débarrassaient la peau et la laissaient fraîche et vermeille. Il y avait même certaines coquettes qui gardaient ce masque sur la figure pendant tout le temps qu'elles restaient chez elles, et ne le retiraient que pour sortir. Aussi Juvénal prétendait-il assez plaisamment qu'il y avait des femmes dont les maris ne connaissaient pas le visage [1]. Peut-être n'y perdaient-ils pas beaucoup !

Ces masques se composaient pour la plupart de mie de pain détrempée dans du lait, ou de farine de seigle et de miel. La célèbre Poppée en faisait grand usage, et se servait en outre de bains de lait d'ânesse pour entretenir la blancheur de son corps, qu'on comparait à celui d'une Gauloise, ce qui était le plus beau compliment qu'on pût lui faire. Elle tenait tant

1. Juv., *Sat.* VI.

à ce genre d'ablutions que, lorsqu'elle fut exilée de Rome, elle obtint la permission d'emmener avec elle cinquante ânesses pour pouvoir subvenir à son bain quotidien.

Les écrivains nous font connaître les formules d'un grand nombre des cosmétiques employés par les Romaines. Le suif y jouait un grand rôle; on préférait celui d'Athènes, vendu sous le nom d'*æsipe*. Il était épuré par deux fontes successives et blanchi au soleil, ce qui ne l'empêchait pas de conserver une odeur assez forte, que les femmes subissaient avec résignation, dans l'espoir d'augmenter leur beauté. Les martyrs ont été de tous les temps!

Ovide composa sur les cosmétiques, qu'il appelait « les médicaments de la face[1] », un livre dont il reste quelques fragments assez curieux pour nous faire regretter la perte des autres chapitres.

Nous en extrairons la recette suivante pour conserver le teint. « Prenez de l'orge de Libye et pareille quantité de farine de fèves. Détrempez le tout dans des œufs. Faites sécher et broyez. Jetez-y de la corne de cerf, de celle qui tombe au printemps. Joignez-y quelques oignons de narcisse pilés das un mortier. Faites entrer ensuite dans ce mélange de la gomme et de la farine provenant du froment de Toscane. Enfin liez le tout par une plus grande quantité de miel, et cette composition rendra le teint plus uni qu'un mi-

1. *Medicamina faciei*

roir. » Ovide ajoute que la manière de s'en servir est de s'en appliquer une épaisse couche sur la figure en se mettant au lit.

Les rides, les taches de rousseur et les autres imperfections de la peau étaient combattues par des préparations particulières. La coction du talon d'un jeune taureau blanc, prolongée pendant quarante jours et quarante nuits, donnait une liqueur souveraine contre les rides. On employait la farine d'orge pétrie avec du beurre frais pour faire passer les rougeurs, et la litharge pour enlever les taches du teint. Une pâte composée de graisse de veau, de moelle de cerf et de feuilles d'aubépine passait pour effacer le hâle, et une pommade contenant de la graisse d'oie mélangée de résine et de chaux, pour guérir les gerçures des lèvres.

On recommandait les fumées de l'encens pour calmer les irritations de la peau et faire disparaître les boutons. « Bien que l'encens, dit Ovide, soit agréable aux dieux, il ne faut pas le jeter tout dans les brasiers sacrés; il est d'autres autels qui réclament sa vapeur parfumée. »

Ces soins ne suffisaient pas toujours pour donner au teint une fraîcheur assez grande : l'art se chargeait alors d'y suppléer. On avait recours à la terre de Chio ou de Samos dissoute dans du vinaigre, ou à la céruse délayée dans de l'eau pour donner à la peau une blancheur éclatante. Parfois aussi, d'après Ovide, Pline l'Ancien et Horace, on se servait dans le même

but d'*excréments de crocodile*. Le brillant coloris de la jeunesse s'imitait au moyen du *fucus*, tiré d'une espèce de mousse[1], ou du *purpurissus*, écume chaude de la pourpre[2]. Ces fards s'appliquaient avec un pinceau ou avec le doigt, comme on le voit sur un grand nombre de vases.


Romaine se fardant.

Les qualités pernicieuses de la plupart de ces compositions étaient aussi connues des anciens qu'elles le sont des modernes; mais les femmes ne se laissaient pas plus arrêter dans leur emploi par les sages conseils de l'hygiène que par les attaques des satiriques, qui ne leur épargnaient pas leurs railleries. L'usage de ces cosmétiques offrait cependant d'assez graves désagréments, comme le dit Martial[3] :

Avec ce teint fardé, du temps crains les caprices,
Il pourrait démasquer soudain tes artifices.
Ne vas pas au soleil, car il fondrait ton blanc,
Et par la pluie en pleurs tu le verrais coulant.

Si le gaz avait été connu des Romains, le poëte eût pu ajouter à ces inconvénients celui de devenir noire tout à coup, mésaventure à laquelle s'exposent toutes les personnes qui font usage de fards métalliques.

1. *Lichen roccella.*

2. On trouva un pot de rouge fort bien conservé dans les fouilles d'Herculanum.

3. Martial, liv. II, chap. XLI.

Les parfumeurs de Rome, appelés *unguentarii*[1], ou quelquefois *murobrecharii*[2], étaient fort nombreux. Ils habitaient un quartier nommé *vicus thuraricus,* dans le Vélabre. Le plus célèbre, du temps de Martial, était un certain Cosmus, dont il fait souvent mention.

A Capoue, il y avait une si grande quantité de parfumeurs, que la principale rue de la ville, nommée Séplasia, leur était presque entièrement consacrée. Ces industriels étaient Grecs pour la plupart, et, comme à Athènes, leur boutique (*taberna*) était le rendez-vous des riches désœuvrés et des élégants patriciens.

Un épais rideau voilait aux regards indiscrets du public le mystérieux laboratoire où se confectionnaient les puissants auxiliaires de la beauté. C'est là que se pétrissaient la myrrhe et le lentisque, pour former des pastilles destinées à donner à l'haleine une suave fraîcheur; c'est là que la pierre ponce trois fois calcinée était réduite en poudre pour servir de dentifrice, ou qu'on pilait des roses avec des noix de galle pour en faire un opiat.

Là, à côté du véritable kohl égyptien, qui se vendait au poids de l'or, se trouvait le simple noir de fumée, dont les personnes économes se contentaient, à défaut du collyre étranger. Là se préparaient les

1. Parce qu'ils vendaient principalement des onguents.

2. De μύρον, parfum, et βρέχειν imprégner; Plaute, *Aulularia*, act. III, sc. x.

boules de résine qui, promenées par une main patiente sur la peau [1], en enlevaient les poils, et le *psilotrum,* à l'action plus énergique, qui arrivait au même but sans causer autant de douleur.

C'était surtout dans les onguents que se rencontrait une immense variété, car ils servaient, comme nous l'avons dit, non-seulement pour les cheveux, mais pour toutes les parties du corps. Ils se divisaient en deux classes : les *hédismates,* qui se composaient avec une graisse quelconque, et les *stymmates,* préparations liquides ayant l'huile pour base.

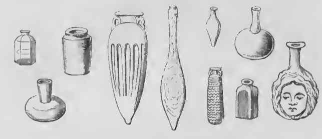
Il y avait les onguents simples, parfumés à une seule odeur, tels que le *rhodium,* fait avec des roses; le *melinum,* avec des coings; le *metopium,* avec des amandes amères; le *narcissinum,* avec des narcisses; nul, toutefois, n'égalait en vogue le *crocinum,* composé des fleurs du safran, qui lui donnaient à la fois une belle couleur dorée et un arome dont les Romains raffolaient.

Les onguents composés mariaient ensemble divers ingrédients. Pline [2] cite, entre autres, le *susinum,* fait d'huile de ben, de roseau aromatique, de miel, de cinnamome, de safran et de myrrhe, et le *nardinum,* mélange d'huile de ben, de calamus, de costus, de nard, d'amomum, de myrrhe et de baume; mais il vante au-dessus de tous l'onguent royal, préparé dans l'origine pour le roi des Parthes, et contenant

1. Juv., *Sat.*, VIII.
2. *Hist. nat.*, liv. XIII, chap. II.

non moins de vingt-sept aromates différents. Les onguents simples étaient généralement employés par les jeunes filles, et les autres par les matrones.

Quelques-unes de ces préparations étaient fort coûteuses et se vendaient jusqu'à trois cents deniers la



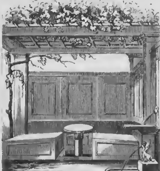
Flacons de parfums *(Unguentaria)*.

livre, soit près de huit cents francs le kilogramme. Ce qui contribuait encore à rehausser le prix de ces parfums, c'est qu'ils étaient généralement renfermés dans de riches flacons d'albâtre, d'onyx ou d'autres matières précieuses. Aussi Horace dit qu'une petite fiole d'onguent au nard égale en valeur une grande amphore de vin, et trouve qu'on ne saurait payer plus galamment son écot qu'en en présentant une à son hôte.

Il y en avait, du reste, à tous prix, car Martial reproche à un amphitryon de distribuer à ses convives des parfums ordinaires dans des petites coquilles dorées telles que les femmes du peuple en usent, tandis que lui-même s'imprègne des odeurs les plus chères[1].

1. Martial, liv. III, LXXXII.

Il était, en effet, de mode à Rome comme à Athènes, de faire figurer les parfums sur le *triclinium*, et un banquet sans cet indispensable accessoire eût paru des plus mesquins.



Triclinium (Pompeii).

Dans le célèbre festin de Trimalcion, pseudonyme sous lequel Pétrone a voulu, dit-on, critiquer les prodigalités de Néron, on nous représente des esclaves versant des flots d'essence sur les pieds des convives, et vidant ensuite les buires dans les amphores de vin; puis le plafond s'ouvrant pour laisser tomber sur la salle une pluie odoriférante, tandis que paraissent en même temps de vastes cercles garnis de couronnes d'or et de vases d'albâtre remplis d'eaux de senteur.

Catulle, invitant un de ses amis à dîner, cherche à le séduire par la promesse d'un parfum de céleste origine :

Si tu viens dîner chez Catulle,
Je te ferai, mon cher Fabulle,
Present d'un onguent précieux,
Que donnerent a ma maîtresse,
Vénus, dont elle est la prêtresse,
Et Cupidon chéri des dieux.

O Fabulle, quand de ce baume,
Vers ton nez montera l'arome,

Si complet sera ton plaisir,
Ton ivresse sera si grande
Qu'aux dieux tu feras la demande
D'être tout nez pour le sentir.

Martial ne jouissait pas évidemment de cet état de béatitude nasale si vantée par Catulle, car il se plaint, au contraire, que son hôte lui donne trop de parfums et pas assez de mets :

Oui, ton essence etait parfaite,
Mais ton dîner ne valait rien;
Et c'est une bien triste fête
Que celle où l'on creve de faim.

Le parfum m'est fort agréable,
Plutôt après les mets qu'avant;
Ne me servir rien autre a table,
C'est m'embaumer de mon vivant.

Si mon juste courroux te touche,
Lorsque chez toi j'irai dîner,
Prépare donc plus pour la bouche,
Sans t'occuper autant du nez.

Le grand satirique, du reste, ne devait pas être un des meilleurs clients de Cosmus, car il critique sans cesse l'usage des parfums, prétendant que celui qui sent toujours bon finit par sentir mauvais. S'adressant à Galla, il lui dit:

Pourquoi verser sur toi sans cesse maint flacon,
On croirait de Cosmus respirer la boutique.
N'espère pas charmer, par cet art exotique,
Car un chien embaume sentirait aussi bon.

Puis à Polla, vieille coquette qui se fardait :

Renonce aux parfums, au fard,
Comme toi quand on est laide,
On l'est encore moins sans l'aide
De ces prestiges de l'art.

Il n'épargnait pas davantage les hommes qui donnaient des soins exagérés à leur toilette, à en juger par la description suivante d'un *cocodès* de l'époque :

Voyez ce jeune fat qui tous ses instants passe
A friser ses cheveux et les oindre d'encens !
Ses bras nus et poncés s'agitent dans l'espace,
Tandis qu'en fredonnant il marche nez au vent.

Ovide dans son *Art d'aimer* conseille aux hommes de ne pas chercher à plaire en se frisant les cheveux et en se ponçant la peau, mais de laisser ces coutumes efféminées aux prêtres de Cybèle.

De même que les Hébreux et les Grecs, les Romains aimaient beaucoup les vins parfumés[1], et surtout le vin de myrrhe *(myrrhina)*, ce qu'on a peine à expliquer, car il devait avoir un goût fort amer. On raconte aussi qu'un des plus grands plaisirs d'Héliogabale était d'inviter le bas peuple à boire avec lui du vin mêlé de roses et d'absinthe.

Une des plus curieuses applications des parfums chez les Romains était d'oindre les piliers de la porte lorsqu'on conduisait avec des torches allumées la fiancée à la demeure de son époux. Ce serait là, d'a-

1. Pline. *Hist. nat.*, liv. XIV, chap. xv.

près Vossius, l'étymologie du mot *uxor* (épouse), qui s'écrivait d'abord *unxor*, en raison des onctions qui accompagnaient son arrivée[1]. Parfois aussi l'amoureux repoussé cherchait à séduire une cruelle en enduisant sa porte d'onguent de marjolaine *(amaricinum)* et en y suspendant des guirlandes de fleurs[2]



Bains romains.

De nos jours, les fleurs sont encore de mode en pareil cas, mais la *clef d'or* remplace les onctions.

Le luxe et la magnificence qu'aimaient à étaler les Romains se manifestaient plus que partout ailleurs dans leurs bains publics. Pour les embellir ils mettaient tous les arts à contribution; la sculpture et la

1. Vossius, *Etymologien.*
2. Lucrece, *De naturâ rerum,* liv. IV.

peinture leur prodiguaient leurs chefs-d'œuvre, le sol était couvert de mosaïques et les murs étaient revêtus de plaques de marbre.

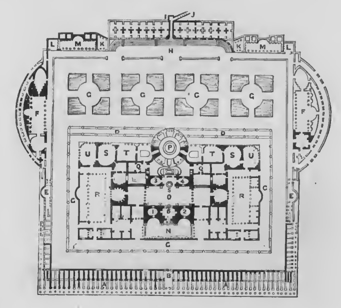
Huit cent soixante-dix bains s'ouvraient tous les jours au public. Les riches particuliers en possédaient en outre dans leurs maisons, et ceux des affranchis, qui éclaboussaient parfois de leur faste les représentants dégénérés des familles patriciennes, étaient les plus somptueux de tous.

Les principaux bains publics portaient le nom des empereurs ou autres personnages célèbres qui les avaient fondés. Il y avait ceux de Néron, de Titus, de Domitien, d'Antonin, de Dioclétien, etc. Ils furent d'abord ouverts au prix d'un quadrant[1] par personne; Agrippa légua même ses jardins et ses bains au peuple romain pour qu'il pût en jouir gratuitement.

Les plus grands de ces thermes étaient ceux de Caracalla ou d'Antonin sur le mont Aventin, dont il reste encore des vestiges très-bien conservés. Ils avaient 612 mètres de longueur et 492 de largeur. D'un côté se trouvaient les temples d'Apollon et d'Esculape, dieux protecteurs de la santé, de l'autre côté ceux d'Hercule et de Bacchus, divinités tutélaires de la famille des Antonins. Ce fut là qu'on trouva, entre autres chefs-d'œuvre de sculpture, l'Hercule Farnèse et le groupe du taureau sauvage et de Dircé qui sont maintenant au musée de Naples. On pourra

1. Deux à trois centimes.

juger de la grandeur de cet édifice par le plan que nous en donnons, qui a été dressé après de longues



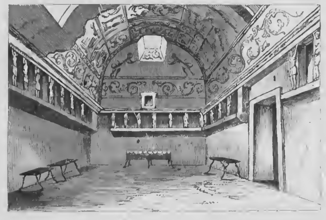
PLAN DES BAINS DE CARACALLA.

A. Colonnade de la façade.
B. Bains particuliers.
C. Entrées principales.
D. Corridors intérieurs.
E. Siéges des baigneurs.
F. Salles de conversation.
G. Promenades.
H. Amphithéâtre.
I. Grand Réservoir.
J. Aqueduc.
K. L. M. Salles de gymnastique.
N. Bains de natation.
O. *Caldarium.*
P. Bain de vapeur.
Q. Réservoirs.
R. Salles couvertes.
S. *Frigidarium.*
T. *Elæothesium.*
U. *Tepidarium.*
1. 2. 3. 4. Petites chambres.
5. 6. *Labra* ou bassins publics.

études par l'architecte italien Pardini. Deux mille trois cents personnes pouvaient s'y baigner à la fois,

et dans les vastes portiques qui l'entouraient se trouvaient seize cents siéges de marbre poli à la disposition des baigneurs. On voit encore les conduits qui amenaient l'eau dans les salles, et le pavé de mosaïque qui est disposé avec beaucoup de goût.

La distribution de ces bains était presque partout la même. Ils étaient divisés en deux parties princi-



Tepidarium de Pompéi.

pales, la plus grande destinée aux hommes, l'autre réservée aux femmes.

Après avoir confié ses vêtements aux *capsarii*[1], précaution fort utile, sans laquelle on risquait de retourner chez soi à la légère, les vols étant fréquents, on entrait d'abord dans le *frigidarium*, où on subissait une immersion d'eau froide, puis dans le *tepi-*

1. Gardiens des habits.

darium[1] ou bain d'eau tiède, et de là on passait dans le *caldarium*, étuve chauffée à une très-haute température qui provoquait une abondante transpiration et préparait le corps aux phases qui devaient suivre.

On retournait ensuite au *tepidarium*, où on s'asseyait sur des siéges de bronze, tandis que les *aliptes*, armés d'une *strigile*, enlevaient toute trace de sueur et rendaient la peau unie par d'habiles épilages. Puis venaient les *tractatores*, qui massaient les membres et leur rendaient leur souplesse et leur énergie; les *unctores* allaient alors prendre dans l'*elæothesium*, ou cabinet aux parfums, les *ampoules* pleines d'huile de senteur, et par leurs onctions semblaient faire circuler une vie nouvelle dans tout le corps. Quelquefois les parasites, pour complaire à leurs patrons, se chargeaient de remplir ces offices auprès d'eux et leur apportaient dans un étui d'ivoire (*narthecium*) quelque merveilleux onguent venu de la Grèce, espérant recevoir en échange une invitation à souper[2].

Ampoule et Strigille.

Narthecium.

Lorsque toutes ces opérations étaient terminées, le riche patricien se faisait envelopper dans un manteau bien chaud et des esclaves le transpor-

1. Les bains de Pompéi étant de petite dimension, le tepidarium servait aussi pour garder les parfums qu'on déposait dans les niches autour de la salle.

2. Plaute.

taient à sa demeure, moelleusement étendu sur sa litière. Le pauvre diable qui n'avait ni esclaves ni parasites, après avoir traversé sans aide et tant bien que mal les diverses phases du bain, se rendait à l'*apodyterium*, où il reprenait ses habits.

On raconte qu'un jour l'empereur Claude, étant dans un de ces établissements, reconnut parmi la foule un vétéran de son armée qui, n'ayant pas d'alipte à ses ordres, se frottait le dos contre le mur. Le prince, touché de son dénûment, l'appela et lui fit don d'un esclave pour le servir en pareille circonstance.

Deux vieillards, témoins de cette bonne fortune, crurent s'attirer pareille aubaine en se frottant de la même manière à la première visite du souverain, mais Claude, qui s'aperçut de la ruse, les engagea, puisqu'ils n'avaient pas d'esclaves, à se frotter l'un contre l'autre.

Non contents d'employer les parfums aux bains, à la toilette et dans les festins, les Romains aimaient à s'entourer sans cesse d'une atmosphère embaumée, et inondaient d'essence leur *sudarium*, fine toile de lin qui fut l'origine du mouchoir, mais qui servait alors principalement, comme le nom l'indique, à essuyer la sueur du front.

En se plaignant qu'on lui en a dérobé plusieurs, Catulle nous apprend que ces *sudaria* se fabriquaient à Sætabis, en Ibérie; leur prix n'était pas alors moindre que celui des mouchoirs de valenciennes de nos modernes élégantes.

Un prince asiatique se trouvant un jour au bain

demanda à son médecin de lui mettre à prix quelques grands de sa cour qu'il désigna. « Et moi, dit-il ensuite, à combien m'estimez-vous ? — Trente sesterces. — Trente sesterces! vous n'y pensez pas! mon mouchoir seul vaut cela. — Aussi est-ce en y comprenant le mouchoir », répliqua le médecin peu courtisan.

Si quelques poëtes critiquaient l'usage des parfums et des cosmétiques, d'autres au contraire s'en faisaient les défenseurs. Ovide, dans son *Art d'aimer*, s'adresse ainsi aux femmes :

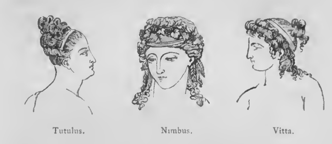
Dans un fard secourable on trouve la blancheur,
Le carmin joint aux lis une vive fraîcheur,
Mais qu'une main avare en règle le mélange.

Il leur conseille toutefois de ne pas admettre d'indiscret témoin à leur toilette :

Aux hommes il est bon d'en cacher les secrets;
Derobez vos défauts à leurs yeux indiscrets.
N'est-ce donc pas assez que je vous trouve belle
Sans repaître mes yeux de ce qui vous rend telle?

Les soins et l'ornement de la chevelure formaient, comme nous l'avons dit, une des grandes préoccupations des dames romaines, et, au dire d'Ovide, les façons de se coiffer étaient aussi nombreuses que les « glands d'un chêne, les abeilles du mont Hybla ou les bêtes féroces des Alpes. » Beaucoup de ces modes étaient d'origine grecque et ont été décrites dans le chapitre dernier; quelques-unes cependant étaient spécialement romaines, telles que le *tutulus*, le *nimbus*

et la *vitta,* que nous reproduisons ici. Cette dernière était généralement l'apanage des jeunes filles, mais



Tutulus. Nimbus. Vitta.

parfois aussi elles laissaient flotter leurs cheveux sur leurs épaules, ou les rassemblaient derrière la tête avec une longue épingle (*acus*).

Nous donnons ici une collection de coiffures romaines placées en ordre chronologique d'après des médailles trouvées à Cimiès, près de Nice, par M. Guilloteau, savant numismate, qui a bien voulu nous les laisser copier. Cette planche embrasse une assez longue période, depuis Lucrèce jusqu'à la femme de Constantin le Grand, mais nous n'avons pas la prétention d'illustrer tous les styles en vogue pendant ce laps de temps; une seule impératrice, Faustine la Jeune, épouse de Marc-Aurèle, est représentée avec vingt-cinq coiffures différentes.

Acus.

Toutes ces coiffures, du reste, étaient impuissantes à dissimuler les ravages de l'âge, et lorsque les fils d'argent se mêlaient à la chevelure en trop grande



Lucrèce, | Carissia, (République). | Julia, fille d'Auguste.

Poppée, femme de Néron. | Julie, femme de Titus. | Plotine, femme de Trajan.

Sabine, femme d'Adrien. | Faustine, femme de Marc-Aurèle. | Crispine, femme de Commode.

M. Octacilla Severa, femme de Philippe. | C. Salonine, femme de Gallien. | Hélène, femme de Constantin.

quantité pour que la pince (*volsella*) suffît à les faire disparaître, il fallait avoir recours aux teintures.

« Alors, dit Tibulle, vient le travail d'une studieuse toilette, la chevelure se teint du suc de la noix verte, mais on voudrait pouvoir en même temps se refaire un teint nouveau. »

Les barbiers avaient le monopole de ces préparations qu'ils vendaient fort cher, aussi amassaient-ils généralement de grandes fortunes. Martial nous parle de Cinnamus et d'Eutrapelus comme étant fort en vogue de son temps, et Juvénal se plaint que celui qui lui faisait la barbe quand il était jeune est maintenant plus riche qu'un patricien.

Les teintures employées alors se fabriquaient des plus bizarres ingrédients. On cite entre autres une liqueur épaisse tirée de la graine du sureau et une décoction de sangsues qu'on laisse putréfier pendant soixante jours dans un vase de plomb avec du vin rouge et du vinaigre. Cette dernière composition était si pénétrante qu'il fallait se remplir la bouche d'huile d'olive quand on s'en servait, sous peine de voir les dents devenir aussi noires que les cheveux.

Les préparations que nous venons de citer donnaient à la chevelure la couleur de l'ébène, mais le blond était la nuance favorite des Romaines, probablement parce qu'elle était la plus rare.

A chaque instant les poëtes latins célèbrent dans leurs vers la beauté des cheveux blonds. « Gentia, dit Gallus, tes tresses ne sont-elles pas d'or pur, ou l'or

n'emprunte-t-il pas lui-même la couleur de tes boucles flottantes? » Horace demande à Pyrrha :

Pour qui, sans faste et non sans art,
Prends-tu soin de tresser ta blonde chevelure?

Et Catulle vante les cheveux dorés de sa maîtresse s'échappant de la mitre diaphane.

Par contre, les cheveux rouges étaient peu en faveur. Martial les met au nombre des plus grandes imperfections, et, dans une comédie de Térence, un jeune homme repousse avec horreur une fille rousse qu'on lui propose en mariage. « Épouser cette rousse? Jamais! »

Lorsque la nature n'avait pas accordé aux Romaines cette nuance blonde si désirée, elles avaient recours à l'art pour se la procurer. On trouve dans les auteurs anciens les formules de diverses préparations employées dans ce but, les unes faites avec des cendres, les autres avec des fleurs de *verbascum*, ou de l'huile de lentisque mélangée de vinaigre, mais la teinture la plus renommée était un savon tiré de Gaule ou de Germanie, et composé de suif de chèvre et de cendres de hêtre. Ce savon se vendait en boules nommées *pilæ mattiacæ*, parce qu'elles se fabriquaient principalement à Mattiacum (Marpurg). L'impitoyable Martial en offre, dans une de ses épigrammes, à une vieille femme qui avait perdu tous ses cheveux ; il désigne aussi cette teinture sous le nom de *spuma batava* ou mousse batave.

Il est assez curieux, dirons-nous en passant, que le savon ait été inventé uniquement pour blondir les cheveux, et qu'il n'ait d'abord servi qu'à cet usage. Ce ne fut que plus tard que l'on sut apprécier ses précieuses qualités détersives; une découverte de la plus haute importance trouva donc cette fois son origine dans une mode futile. Les Romains, comme les Grecs, employaient pour nettoyer leurs habits des plantes savonneuses, telles que le *struthium*, ou des alcalis naturels, tels que le *natron* d'Égypte; pour les ablutions personnelles ils se servaient de terres grasses aromatisées.

Nous retrouverons plus tard chez les Vénitiennes du XVe siècle la mode de se blondir les cheveux, et tout récemment encore la nuance dorée faisait fureur parmi nos élégantes.

Un goût qui paraîtra plus bizarre, c'était de se teindre les cheveux *en bleu*, et quelques auteurs prétendent que les Romaines poussaient l'excentricité jusque-là; ils s'appuient sur l'autorité de Properce[1], qui reproche à Cynthie d'imiter les Bretons en se frottant de pastel[2], et de se teindre les cheveux avec des herbes étrangères. Le poëte ajoute qu'un cosmétique belge fait mauvais effet sur une tête romaine, et demande si l'on croit s'embellir le teint en se colorant les tempes d'indigo. De tout ceci nous concluons que Cynthie se teignait probablement en blond avec le

1. *Élégie* IX.
2. Teinture bleue, voir le chap. X.

cosmétique belge, qui devait être semblable à l'*écume batave,* et que le bleu lui servait simplement à dessiner des veines sur son front et ses tempes.

Cette coquetterie n'aurait rien d'extraordinaire, puisque les Romaines connaissaient aussi les mouches qu'on croyait avoir inventées sous Louis XIV. Ovide en parle ainsi dans son *Art d'aimer :*

Que ces mouches sans vie ont de vivacité !
Par leur noir aiguillon l'amour est excité ;
Ces petits assassins arment la beauté même,
Et leur air agaçant dit : *Je veux que l'on m'aime.*

Les femmes n'étaient pas les seules qui eussent recours à tous ces artifices ; certains hommes ne dédaignaient pas d'employer les teintures pour rendre à leurs cheveux blanchis l'ébène de la jeunesse. C'est à un de ceux-là que Martial lance l'épigramme suivante :

Quelle métamorphose insigne !
Tu fais un singulier oiseau ;
Hier tu me semblais un cygne,
Aujourd'hui te voilà corbeau.

Toutes ces teintures avaient du reste de graves inconvénients ; trop souvent les cheveux tombaient desséchés par les drogues qu'elles contenaient, et on payait d'une calvitie précoce la satisfaction passagère de la vanité.

Ovide lui-même, l'apôtre du cosmétique, ne peut s'empêcher de reprocher à sa maîtresse l'abus qu'elle

a fait de ces préparations, et consacre une élégie entière à ce sujet[1] :

Je te l'avais bien dit, renonce à la teinture,
Et cesse de droguer ta noire chevelure.
Te voici donc réduite a suivre mes avis,
Tu ne te teindras plus, tes cheveux sont partis!
Qu'ils étaient beaux pourtant, qu'ils etaient longs et doux,
Comme un ample manteau tombant jusqu'aux genoux!
. . . .
N'accuse aucun mortel de leur chute fatale,
Ni le sorcier maudit, ni l'envieuse rivale,
N'en accuse que toi; ta main, ta propre main
A grands flots sur ta tête a versé le venin.
Il te faut maintenant porter fausse coiffure,
D'une nation conquise empruntant la parure;
Et quand autour de toi maint courtisan flatteur
Vantera tes cheveux, leur beauté, leur longueur,
Tu te diras tout bas, la rougeur à la joue :
« Hélas! ce n'est plus moi qu'en ce moment on loue;
Cet eloge appartient à la vierge germaine
Qu'on depouilla pour moi; pourrais-je en être vaine? »

La perruque, en effet, était la seule ressource en pareille circonstance; elle portait divers noms tels que *galerus, capillamentum, caliendrum*, mais la plus élégante était la *corymbe,* d'origine grecque ; cette coiffure, portée principalement par les femmes, ressemblait à celle de bacchantes et était très-volumineuse; on la réservait pour les grandes occasions.

Les perruques blondes étaient les plus chères et les plus estimées; certaines brunes, qui n'avaient pas réussi à changer la nuance de leurs cheveux à l'aide des drogues vendues à cet effet, avaient le triste courage

1, *Elégie* XIV.

de se faire raser la tête afin de pouvoir porter une chevelure à la mode.

C'est sans doute ce qu'avait fait Galla dont parle Martial :

Il en est beaucoup qui doutent
Que les cheveux dores de Galla soient les siens;
Moi qui sais ce qu'ils lui coûtent,
Que ce sont ses cheveux, je dis et je maintiens.

Le plus singulier usage des perruques était sans contredit d'en orner des statues, dont on pouvait ainsi varier la coiffure à volonté. Il nous reste encore quelques spécimens de cette bizarrerie; le buste de Lucille au Capitole a une perruque de marbre noir qui s'enlève, et celui que nous illustrons ici, tiré des jardins de Potsdam, représente, au dire d'Œsterreich, Julia Mammea, mère d'Alexandre Sévère.

Julia Mammea.

Quand les Romains atteignaient leur majorité et revêtaient la toge, ils offraient aux dieux, non leurs cheveux comme le faisaient les Grecs, mais leur barbe. Néron consacra la sienne à Jupiter Capitolin, dans une boîte d'or garnie de perles.

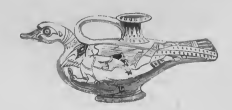
Tous les premiers empereurs du reste abdiquèrent cet ornement viril. Ce ne fut que sous le règne d'Adrien que la barbe reprit faveur à Rome. Ce monarque laissa pousser la sienne pour cacher une excroissance au menton, et naturellement tous les courtisans s'empressèrent de suivre son exemple.

Les femmes n'étaient pas seules à se parer de chevelures factices. La calvitie était encore plus fréquente chez les hommes, et tous n'avaient pas conquis comme César le droit de porter une couronne de lauriers pour dissimuler cette infirmité.

La plupart des empereurs portèrent perruque. Nous avons déjà parlé de celle d'Othon. Lampridius nous décrit celle de Commode et nous représente ce monarque ajustant ses cheveux factices devant un miroir et les abreuvant de parfums.

Ces ornements étaient fort coûteux, et un certain Phébus, qui avait sans doute plus d'imagination que de sesterces, avait ingénieusement tracé sur sa tête dénudée une chevelure artificielle au moyen d'une couche d'onguent, ce qui lui valut cette boutade de Martial :

C'est en vain, ô Phébus, que cette noire graisse
Sur ton crâne luisant s'étale en croûte épaisse,
Afin d'imiter les cheveux;
Si jamais tu voulais raser ton chef sterile,
L'office d'un barbier te serait inutile,
Une éponge vaudrait bien mieux.







OFFICINE ET LABORATOIRE D'UN PARFUMEUR CHIMISTE ARABE
AU 12eme SIÈCLE

D'après un manuscrit Arabe Persan de l'époque

CHAPITRE VI

L'ORIENT

> J'aime de ces contrées
> Les doux parfums brûlants,
> Sur les vitres dorées
> Les feuillages tremblants,
> L'eau que la source épanche
> Sous le palmier qui penche,
> Et la cigogne blanche
> Sur les minarets blancs.
>
> VICTOR HUGO.



L'ORIENT a été de tout temps la terre classique des parfums. Dans ce doux climat les fertiles plaines se couvrent des fleurs les plus variées dont la fraîcheur est entretenue par d'abondantes rosées, et les montagnes sont revêtues d'arbrisseaux qui distillent des pleurs embaumés. Les habitants de ces heureuses régions vivent exempts de cette multiplicité de besoins contre lesquels nous luttons par un travail incessant, et s'abandonnent insoucieusement aux jouissances que leur

prodigue la nature, et parmi lesquelles celle des parfums occupe une large part.

S'il faut en croire Strabon, dès les temps les plus reculés les Sabéens employaient l'encens à leur culte religieux. Chaque jour ils offraient un sacrifice au soleil sur un autel élevé au faîte de leurs maisons et brûlaient de précieuses résines en faisant d'abondantes libations[1].

D'après le même auteur, l'Arabie Heureuse était divisée en cinq royaumes : le premier était habité par les guerriers qui combattaient pour tout le pays. Le second renfermait les laboureurs, le troisième les artisans, enfin le quatrième et le cinquième étaient exclusivement consacrés à la production de la myrrhe, de l'encens, de la cannelle, du cinnamome, du nard, en un mot de tous ces trésors odorants qui faisaient la richesse de cette contrée, et qui, du port de Musa, s'expédiaient dans toutes les parties du monde connu.

Mahomet, en établissant sa religion sur les traditions bibliques, suivit en grande partie les prescriptions sanitaires de Moïse; il y ajouta la défense de boire du vin, afin de pouvoir plus facilement maintenir l'ordre dans son armée, mais il n'eut garde de proscrire l'usage des parfums qui lui parut au contraire un puissant auxiliaire pour produire une religieuse extase parmi ses adeptes : « Les femmes, les

1. Strabon, Liv. XVI.

enfants et les parfums, avait-il coutume de dire, sont ce que j'aime le mieux au monde. »

Toutes les pratiques du Prophète étaient pieusement imitées par ses disciples, aussi ce goût des aromates se perpétua-t-il parmi les musulmans, qui le portèrent avec eux partout où les conduisit leur génie de conquête.

L'empire d'Orient avait alors recueilli les derniers débris de la splendeur et de la civilisation de l'ancienne Rome. A la cour de Byzance les parfums étaient en aussi grand honneur que chez les Néron ou les Héliogabale, et, dans les fêtes brillantes où les descendants dégénérés des Césars achevaient de consumer le patrimoine impérial, des fontaines de senteur jaillissaient sur les places publiques, et des résines odorantes brûlaient dans de riches cassolettes.

L'église grecque faisait aussi à cette époque une consommation si prodigieuse d'aromates pour ses cérémonies, qu'elle avait acheté en Syrie un terrain de dix mètres carrés planté d'arbres à encens pour son usage spécial.

Quand, après de longues et sanglantes luttes, le croissant triomphant parvint à remplacer la croix sur les dômes de Constantinople, tout fut changé dans la métropole byzantine. L'usage des parfums fut peut-être le seul que conservèrent en même temps les vainqueurs et les vaincus.

Nous avons parlé au chapitre IV de la passion des anciens peuples de l'Asie pour les parfums. Leurs

descendants, qui avaient hérité de ce goût, les employaient également à profusion pour honorer les morts et pour plaire aux vivants, et cela bien avant l'invasion des Arabes.

Nous en donnerons pour preuve l'historiette suivante empruntée à un auteur persan :

En l'an 652 Yezdguerd ou Isdigerdès III, dernier roi de la dynastie des Sassanides, ayant été contraint de fuir après la bataille de Néhavend, se réfugia à Merv. Trahi par les habitants qui avaient offert à Tanjtakh, roi de Tartarie, de le lui livrer, il quitta de nouveau cette ville et alla se cacher dans un moulin situé à quelques lieues de là. Le meunier s'engagea à protéger le royal proscrit moyennant une certaine somme; mais ses serviteurs, poussés par le désir de s'approprier ses riches vêtements, le tuèrent et se les partagèrent entre eux. Le jour suivant, Tanjtakh arriva à Merv et fit chercher Yezdguerd de tous côtés. Quelques-uns de ses émissaires vinrent au moulin et, ayant remarqué qu'un des serviteurs sentait fort le parfum, ils le fouillèrent et trouvèrent sous ses vêtements la robe royale du fugitif qui était imprégnée d'odeurs. On découvrit ensuite le corps du roi dans le ruisseau du moulin et on le porta à Tanjtakh, qui le fit embaumer et lui rendit les honneurs dus à son rang.

Les califes qui succédèrent aux rois mages aimaient à s'entourer du plus grand luxe et, dans leurs magnifiques palais, les cassolettes formaient une partie indispensable de l'ameublement. Ils portèrent ce goût

partout où les conduisit leur génie de conquêtes, et les cours de Grenade, de Séville, de Cordoue, furent aussi prodigues en parfums que l'étaient celles de Bagdad et de Damas. Abenzoar, Averroès et autres savants chimistes, prêtèrent à la parfumerie l'appui de leur science et firent de l'Espagne une des sources d'où elle se répandit plus tard en Europe.

Les Tartares, quoique moins civilisés, avaient aussi contracté la passion des aromates et, dans l'histoire de Tamerlan par Chérif-êd-dyn A'ly, intitulée *Zéfer Nameh* ou le Livre de la Victoire, l'auteur décrit souvent les parfums prodigués dans les fêtes que donnait le grand conquérant.

Mahomet, qui connaissait les goûts de ses compatriotes, promettait aux vrais croyants après leur mort tous les plaisirs qui pouvaient flatter leurs sens, ainsi qu'on en jugera par la description suivante du *Djennet Firdous* ou Jardin du paradis, tirée du Koran :

Quand le jour du jugement arrivera, tous les hommes devront passer sur un pont nommé Al-Sirat qui est plus fin qu'un cheveu et plus tranchant qu'une lame de Damas. Ce pont traverse les régions infernales, et tel dangereux et difficile que ce passage puisse paraître, les justes l'accompliront sans peine avec l'aide du Prophète, mais les méchants, privés de son secours, glisseront et tomberont dans l'abîme prêt à les engloutir.

Après cette première étape, « les hommes de la main droite », comme les appelle le Koran, se désalté-

reront à l'étang d'Al Cauthar, dont les eaux sont plus blanches que le lait et plus odoriférantes que le musc. Ils trouveront là autant de coupes qu'il y a d'étoiles au firmament, et leur soif sera étanchée pour toujours.

Ils pénétreront enfin au paradis, qui est situé dans le septième ciel, au-dessous du trône de Dieu. Le terrain de ce lieu enchanteur est composé de pur froment mélangé de musc et de safran; les pierres sont des perles et des hyacinthes, et les palais sont bâtis d'or et d'argent.

Au milieu s'élève l'arbre merveilleux nommé *Tuba*, qui est si grand qu'un homme monté sur le plus rapide coursier ne pourrait en faire le tour en cent ans. Cet arbre ne donne pas seulement un frais ombrage dans tout le paradis, mais encore ses branches sont chargées des fruits les plus délicieux, d'un goût inconnu aux mortels et qui se penchent complaisamment vers celui qui veut les cueillir.

Les rivières du paradis découlent toutes de l'arbre Tuba; les unes roulent des flots de lait, les autres de miel, quelques-unes même de vin, cette liqueur n'étant pas défendue aux bienheureux.

Pour compléter l'attrait de ce ravissant séjour, des troupes de houris aux yeux noirs[1] viendront recevoir les braves en agitant devant eux des écharpes parfumées et les conduiront dans leur demeure qui se compose d'une perle gigantesque. Ces charmantes

1. Houri vient des mots *hur al oyoun,* les yeux noirs.

nymphes réunissent toutes les perfections. Elles ne sont pas faites de chair et d'os comme de simples mortelles, mais *du musc le plus pur*.

La perspective d'habiter un endroit pavé de musc et peuplé de femmes composées de la même matière paraîtrait sans doute peu séduisante à nos Européens, dont les nerfs délicats peuvent à peine supporter l'arome des fleurs. Il en est qui s'enfuiraient de cette trop odoriférante demeure et demanderaient à repasser le pont d'Al-Sirat; mais les Orientaux ont la tête plus solide, et les senteurs les plus fortes sont celles qui leur plaisent le mieux. Il en est ainsi généralement dans les pays chauds, quoiqu'on serait naturellement porté à supposer le contraire.

Le musc est, du reste, un des parfums les plus estimés dans tout l'Orient. Evla Effendi raconte qu'à Kara Amed, capitale du Diarbékir, il existe une mosquée, nommée *Iparie*, qu'on a construite en mêlant au mortier 70 ocques de musc, et comme cet arome est des plus persistants, l'atmosphère en est constamment imprégnée. D'après le même auteur, la mosquée de Zobeïde à Tauris, qui a été bâtie également avec du musc, répand une odeur très-forte, surtout quand le soleil frappe sur ses murs à demi ruinés.

La rose est aussi fort en faveur auprès des Orientaux, et n'est pas moins recherchée par leurs parfumeurs qu'elle n'est célébrée par leurs poëtes.

Dès le xe siècle, Avicenne, célèbre médecin arabe, avait trouvé le moyen d'extraire l'arome de

cette charmante fleur, et c'est à lui qu'on doit l'invention de la distillation qui était destinée à procurer tant de jouissance aux odorats délicats.

Cet homme extraordinaire, qui, durant une vie errante de cinquante-huit ans, parvint à écrire une centaine de volumes, dont vingt formaient une encyclopédie générale, eut l'idée de faire bouillir des fleurs dans un vase à tête recourbée en en recueillant la vapeur. Nous reproduisons ici la forme de cet alambic primitif tiré d'un manuscrit arabe-persan de l'an 595 de l'hégire, correspondant à l'an 1199 de notre ère. C'est également de ce manuscrit qu'est extrait le frontispice de ce chapitre, représentant le laboratoire et l'officine d'un parfumeur-chimiste de cette époque. Ces illustrations offriront sans doute quelque intérêt à nos lecteurs, car nous avons lieu de croire que ce sont les plus anciennes qui existent sur ce sujet.


Alambic arabe.

C'est de la rose à cent feuilles (*rosa centifolia*), nommée par les Arabes *gul sad berk*, qu'Avicenne dis-

tilla cette eau délicieuse. Au XIIe siècle, l'eau de rose se produisait déjà en suffisante abondance pour que Saladin, à son entrée dans Jérusalem en 1157, s'en servît pour faire laver les parois de la mosquée d'Omar. Elle est maintenant d'un usage général dans tout l'Orient, tantôt servant aux ablutions des coquettes musulmanes, tantôt jaillissant en gerbes odorantes dans la cour du harem, tantôt enfin aspergée en signe de bienvenue sur l'étranger.

Niebuhr, dans sa *Description de l'Arabie*, raconte que les Européens, brusquement accueillis par ce genre de salutation, s'en montrent généralement peu satisfaits, et parfois même s'irritent de ce qu'ils prennent d'abord pour une insulte. Cette ablution se fait


Gûlabdan et Brûle-Parfums arabes.

au moyen d'un vase à col long et étroit nommé *gûlabdan*, qui, chez les gens riches, est souvent d'or ou d'argent finement ciselé, et dans les maisons ordinaires, de verre ou de porcelaine.

A côté du gûlabdan, nous représentons ci-contre le brûle-parfums arabe qui, d'après Niebuhr, est un vase de bois recouvert d'osier. Il ajoute que dans toutes les visites de cérémonie on dirige la fumée odorante vers

la barbe et les vêtements pour les bien imprégner, et que c'est une manière polie de donner congé à ses hôtes.

Chez les Turcs, les cassolettes sont généralement en métal, comme on le voit sur la planche suivante.



Serviteurs turcs portant des parfums.

La femme qui porte le brûle-parfums est prise d'une *Vue d'un harem* par La Mottraye; l'homme, d'une peinture représentant la réception d'un ambassadeur français par le grand vizir.

Tous ceux qui ont visité l'Exposition de 1867 ont remarqué le modèle du palais du *Bardo* que le bey de Tunis avait fait ériger dans le parc et qui en formait un des plus curieux ornements. Là on pouvait étudier la vie orientale dans tous ses détails en s'épargnant la fatigue du voyage. Là tout était empreint de la couleur locale : l'architecture, l'ornementation,

les tentures, l'ameublement, tout en un mot jusqu'au café boueux et la musique criarde. Parmi les riches objets qui garnissaient les appartements on voyait plu-



Gûlabdans et brûle-parfums tunisiens.

sieurs gûlabdans et brûle-parfums d'une forme très-originale, comme on en jugera par les spécimens que nous donnons ici.

Les Égyptiens modernes ont deux façons de parfumer leurs appartements : tantôt ils se contentent de jeter de l'aloès, de la cascarille ou du benjoin sur le brasier (*mankal*), tantôt ils brûlent de l'encens dans

le *mibkharah* de métal ciselé qui sert aussi, comme en Arabie, à parfumer la barbe du visiteur après qu'on l'a dûment aspergé d'eau de rose avec le *kumkum*, qui répond au gûlabdan des Persans.

Les Égyptiens aiment tant les parfums, qu'ils prennent souvent de l'ambre gris dans leur café et



Mankal. Mibkharah et Kumkum.

qu'ils font même vernir l'intérieur de leurs vases à eau avec une résine odorante, afin d'aromatiser l'eau qu'ils boivent [1].

Les poëtes orientaux font à chaque instant allusion aux fleurs et aux parfums dans leurs vers et leur empruntent souvent de charmantes comparaisons. C'est ainsi, par exemple, que le célèbre Sâdi vante les avantages qu'on retire de fréquenter la bonne société.

Un jour, etant au bain, certain morceau d'argile [2]
Repandit dans mes mains la plus suave odeur.
Qu'es-tu donc, demandai-je à la boule fragile,
Es-tu l'ambre ou le musc ou quelque rare fleur? —

1. *Modern Egyptians* par Lane.
2. Boule d'argile savonneuse employee dans les bains; voir chap. v

Je suis un peu de terre et ne vaux pas grand'chose,
Quant au mérite inné, je n'en possède aucun,
Mais j'ai, pour mon bonheur, vécu près de la rose,
Et c'est à son contact que je dois mon parfum.

C'est à ce même Sâdi qu'on doit le plus beau poëme persan qui existe, le *Gûlistan*, qui signifie Jardin des roses. Avec la vanité naïve qui caractérise les Orientaux, il explique ce titre en racontant qu'ayant vu un de ses amis récolter une abondante moisson de roses, de jacinthes et de basilics, il lui dit : « Jetez ces fleurs qui vous sont inutiles, car elles ne vivent qu'un jour, tandis que je vais composer un jardin de roses qui durera toute l'éternité. »

Hafiz, l'Anacréon des Persans, parle à chaque instant des parfums dans ses *Ghazels*, et aime à chanter tour à tour, comme le vieillard de Samos, le vin et la rose :

Dans le bosquet clos de haies vives
Versez du vin, joyeux convives,
Fêtez la reine du jardin ;
Voyez sa grâce enchanteresse,
Elle inspire à tous l'allégresse
Et répand un parfum divin.

Salut, charmante fleur, étale
Ta fraîche et suave pétale,
A vivre tu n'as qu'un instant.
Allons, amis, je vous propose
De célébrer encor la rose
Que si vite effeuille le temps.

Comme la douce Philomèle[1]
Hafiz à la rose se mêle

1. Les Orientaux prétendent que le rossignol vit au milieu des roses et les défend contre toutes attaques.

Se repaissant de son odeur;
Et ce dernier chant il adresse
A ce gardien plein de tendresse,
De la rose le defenseur[1].

C'est en Orient qu'il faut chercher l'origine du langage symbolique auquel les amants ont recours pour converser en dépit des jaloux. C'est à tort qu'on appelle ce mystérieux vocabulaire « langage des fleurs », car il se compose de toute espèce d'objets auxquels on attache une signification de convention. On en jugera par le spécimen suivant d'une lettre d'amour turque citée par lady Montague :

Perle.......	A la plus belle des jeunes filles.
Œillet.....	Je t'aime depuis longtemps.
Jonquille...	Aie pitie de ma passion.
Papier......	Je suis prêt a m'evanouir.
Poire.......	Donne-moi quelque espérance.
Savon......	Je languis d'amour.
Charbon...	Puisse-je mourir et te leguer mes annees!
Rose.......	Que tes chagrins deviennent les miens.
Paille......	Laisse-moi être ton esclave.
Drap.......	Ta valeur est inestimable.
Cinnamome.	Mais ma fortune est a toi.
Allumette...	Je brûle, ma flamme me consume.
Cordonnet..	Ne detourne pas ton visage.
Cheveux....	Couronne de ma tête.
Raisin......	Yeux de mes yeux.
Fil d'or....	Je me meurs — viens vite
	Et comme post-scriptum :
Poivre.....	Envoie-moi une reponse.

La signification de chaque objet s'explique, en langue turque, par un vers qui rime avec l'objet lui-

1. Hafiz. *Ghazel* II.

même, et lady Montague assure qu'on peut s'exprimer ainsi sur toute espèce de sujets, ce qui est fort commode, surtout pour les Orientales, dont l'éducation est fort négligée et qui pour la plupart ne savent pas écrire. En revanche, elles excellent dans l'art de la toilette et de la parure, et leur seule occupation est de chercher à augmenter, par toute espèce de soins et d'artifices, les charmes dont la nature s'est montrée prodigue à leur égard. Aussi l'Orient est-il la patrie des cosmétiques de même qu'il est celle des parfums.

La cosmétique orientale est encore toutefois dans un état de primitivisme qui témoigne de la profonde horreur qu'ont les mahométans du progrès, sous quelque forme qu'il se présente. Ils n'ont pas encore appris ou ne veulent pas apprendre à mettre à profit les divers procédés que la science et la chimie ont fournis à la parfumerie, et se contentent d'adhérer fidèlement aux antiques formules transmises de père en fils depuis des siècles.

Nous donnerons à l'appui de cette assertion quelques recettes arabes que nous devons à l'obligeance d'un de nos correspondants, M. A. Chapelié, de Tunis, et dont nous pouvons garantir l'authenticité. Nous y retrouverons les principaux matériaux employés par les Égyptiens et les Romains mêlés à des ingrédients bizarres qui attestent une crédulité superstitieuse.

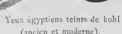
Nous citerons en première ligne le *kohol* ou *kohl*, qui, sous le nom de *stem't*, servait aux filles de Pha-

raon à teindre leurs sourcils et noircir leurs paupières, et qui est encore d'un usage universel parmi les femmes de l'Orient, qu'elles soient musulmanes, juives ou chrétiennes. Chez les anciens Égyptiens, ce n'était qu'une préparation d'antimoine ou de plomb, mais la formule arabe est beaucoup plus compliquée.

On introduit un mélange d'alquifoux et de cuivre brûlé dans un citron, que l'on met sur le feu; quand le tout est suffisamment carbonisé, on le pile avec du corail, du santal, des perles fines, de l'ambre, une *aile de chauve-souris* et un *morceau de caméléon*. Ce mélange est brûlé de nouveau, réduit en poudre fine et arrosé d'eau de senteur.


Muk-Hulah et Mirwed.

Les Égyptiennes modernes, d'après le récit de Lane, qui les a étudiées à fond, fabriquent leur kohl avec la fumée produite en brûlant des amandes ou un encens de qualité ordinaire nommé *liban*. Un élégant petit sac renfermant le vase de kohl (*muk-hulah*), avec l'épingle arrondie (*mirwed*) qui sert à l'appliquer, est le compagnon inséparable des beautés du Caire, et il est curieux d'observer la ressemblance qu'offrent leurs yeux ainsi enca-



Yeux égyptiens teints de kohl (ancien et moderne).

drés avec ceux que représentent les peintures antiques.

Le *batikha*, poudre pour le teint, qui s'emploie dans tous les harems pour blanchir la peau, se prépare de la manière suivante :

On prend de la farine de haricots, de pois chiches, de lentilles et de fèves, qu'on mélange avec des couris (petits coquillages venant des Indes), du borax, du riz, du marbre blanc, du cristal, des tomates, des citrons, des œufs et des *helbas*, graines amères qui croissent en Égypte, et on renferme le tout bien pilé dans l'intérieur d'un melon dont on pétrit la chair et les graines avec les autres ingrédients, puis on l'expose au soleil jusqu'à dessiccation complète, après quoi on le pulvérise [1].

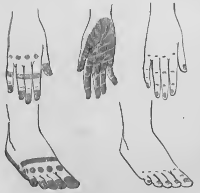
Une formule non moins bizarre est celle du *sebgha*, teinture employée pour les cheveux et la barbe, auxquels elle donne un noir de jais. Il se compose de noix de galle frites dans de l'huile et roulées dans du sel, auxquelles on ajoute des clous de girofle, du cuivre brûlé, du minium, des herbes aromatiques, des fleurs de grenadier, de la gomme arabique, de la litharge et du henné. On délaye ce mélange réduit en poudre dans l'huile qui a servi à frire les noix, et on l'applique sur la tête en se couchant.

Puis nous avons les pastilles d'ambre nommées *kourss*, qui servent à parfumer le linge, à brûler dans des cassolettes et à former des chapelets que les fem-

1. On sera frappé de la ressemblance qu'offrent ces préparations avec celles dont parlent Pline et Ovide. (Voir chap. VI.)

mes tournent dans leurs doigts pendant des heures entières, s'enivrant de leurs senteurs; le *hemsia,* qui équivaut à notre pâte d'amandes pour remplacer le savon; le *souek,* poudre d'écorce de noyer qui donne aux dents une blancheur éclatante; le *termentina,* pâte faite de térébenthine épaissie qui sert à épiler, en l'étendant sur la peau et l'arrachant ensuite avec les poils qu'elle entraîne. Cette opération doit être fort douloureuse, mais elle est peut-être encore préférable à l'action caustique du *rusma,* autre cosmétique épilatoire qui opère en brûlant.

Le cosmétique employé le plus généralement, toutefois, est le henné, dont nous avons déjà parlé et qui, comme le kohl, était également en usage parmi les Égyptiens et les Hébreux.

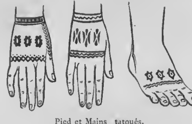

Pieds et Mains teints de henné.

On prend les feuilles desséchées du *Lawsonia inermis*[1] réduites en poudre verdâtre; on en fait une pâte avec un peu d'eau, et on l'applique sur la peau en l'enveloppant de bandelettes de toile; au bout de deux ou trois heures, il se produit une couleur

1. Plante tinctoriale qui abonde en Orient et surtout en Syrie et dans le Saïd. (Voir le chap. III.)

d'un jaune rougeâtre, qui résiste à des lavages réitérés.

En Turquie, cette teinture ne s'emploie que pour les ongles; en Égypte, on s'en sert également pour la paume des mains et la plante des pieds; quelques élégantes se teignent aussi les doigts en s'attachant un fil à chaque phalange de manière à former trois ronds séparés; d'autres enfin, recherchant un contraste encore plus frappant, passent sur les endroits teints par le henné une com-


Pied et Mains tatoués.

position de noir de fumée, de chaux et d'huile de lin qui les rend du plus bel ébène.

Les illustrations que nous reproduisons ici, et qui sont empruntées au livre de Lane, donneront une idée de la bizarrerie de ces dessins. Les femmes de la basse classe, qui n'ont pas de temps à donner aux longues opérations du henné, se contentent de tracer sur leurs pieds et leurs mains, parfois aussi sur la figure, le bras et le sein, des ornements indélébiles en se ta-


Égyptienne tatouée.

touant au moyen de piqûres d'aiguilles sur lesquelles

on frotte ensuite de l'indigo si l'on veut une nuance bleue, ou des feuilles de trèfle pilées si on la désire verte; leurs mains offrent par ce moyen un mélange d'ivoire et d'ébène dont elles sont très-fières.

Les hommes emploient aussi quelquefois, à l'exemple, disent-ils, de leur prophète, le henné pour donner à leur barbe de beaux reflets dorés. En Perse, le cheval de parade du schah a son poil blanc teint de henné sur les jambes, le ventre et le bout de la queue.

Le henné est également estimé pour la beauté de ses fleurs qui balancent leurs gracieux panaches blancs mélangés de jaune sur une tige dont le rouge vif tranche sur le vert sombre des feuilles. Ces fleurs répandent un arome si délicieux que les femmes en parent leur tête et leur sein, les emportent au bain ou en décorent leurs appartements. On en fait à Tunis un parfum exquis.

Outre le but d'ornement, les Arabes attribuent à la plupart de ces préparations des qualités hygiéniques. Ainsi le kohl est, suivant eux, un remède souverain contre les ophthalmies si fréquentes dans ces climats, et le henné passe pour guérir parfaitement les crevasses de la peau.

Tel peu disposé que nous soyons à admettre la supériorité de ces cosmétiques, nous devons cependant faire une exception en faveur du *schnouda,* que les femmes emploient pour ranimer le coloris de leur teint. Cette crème, qui est composée de benjoin sublimé, agit comme stimulant léger sur la peau et

donne, pendant quelques heures, des couleurs parfaitement naturelles sans offrir les inconvénients qu'on reproche assez justement aux fards européens.

Grâce à l'usage constant de ces cosmétiques, les femmes préservent généralement leur beauté jusqu'à

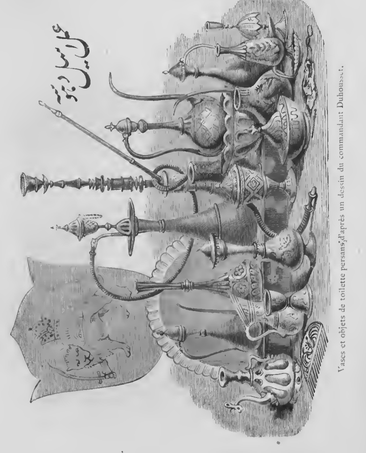


Dame persane.

un âge avancé. Sans doute leur vie exempte de soucis contribue beaucoup à ce résultat, mais il faut admettre que les soins qu'elles prennent de leur personne en sont principalement la cause, et c'est aussi l'opinion de tous les voyageurs qui ont visité ces contrées.

« En aucune partie du monde, dit Sonnini dans

son *Voyage en Égypte*, les femmes n'observent une plus rigide propreté qu'en Orient. L'usage fréquent



Vases et objets de toilette persans, d'après un dessin du commandant Duhousset.

des bains, des parfums, et de tout ce qui tend à adoucir et à embellir la peau et à préserver leurs

charmes, forme l'objet de leur constante attention; rien, en un mot, n'est négligé, et les détails les plus minutieux se succèdent avec une scrupuleuse exactitude. Tant de soins ne sont pas perdus. Nulle part les femmes ne sont plus uniformément belles; nulle part elles ne possèdent mieux le talent d'aider la nature, nulle part, en un mot, elles ne sont plus habiles ou plus exercées dans l'art d'arrêter les progrès du temps, art qui a ses principes et une grande variété de recettes pratiques. »

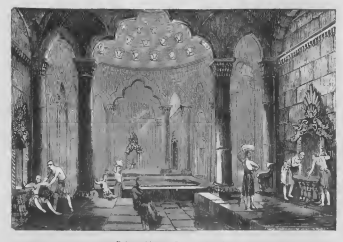
Les soins de la toilette sont du reste, pour ainsi dire, un article de foi pour les musulmans, car la loi de Mahomet prescrit des ablutions, cinq fois par jour. Tout vrai croyant doit se laver la tête, les mains jusqu'aux coudes et les jambes jusqu'aux genoux, et lorsque, au milieu du désert, l'eau lui manque, il doit la remplacer par du sable fin.

Le bain, une fois par semaine, est également recommandé aux fidèles; mais, outre l'accomplissement d'un devoir religieux, les Orientaux y trouvent encore leur principal délassement. La philosophie sensuelle du Coran a atteint pleinement le but qu'elle se propose, l'alliance perpétuelle de la salubrité et du plaisir.

Le bain remplace dans l'Orient les théâtres, le bal, le concert, le cercle, en un mot, tous les divertissements des Occidentaux, qui sont étrangers à leurs mœurs.

Aller au bain pour les hommes et surtout pour les femmes signifie y passer une journée entière, y déjeu-

ner, y dîner, y dormir, y fumer, y causer, y prendre le café et les sorbets, y jouir enfin du *kief*, ce délicieux *farniente* auquel les Orientaux aiment tant à s'abandonner, perdus dans de douces rêveries. On s'y ren-



Bain public à Constantinople.

contre comme en Europe, on se retrouve dans les jardins publics ou dans les soirées; c'est là que se font les présentations qui ont lieu chez nous dans les salons, et lady Montague raconte qu'elle fut ainsi introduite à la jeune femme d'un pacha, qui se trouvait dans le plus simple appareil.

Les gens riches ont leurs bains particuliers, mais ils préfèrent généralement se rendre aux bains publics, qui sont de magnifiques édifices rappelant par leurs proportions grandioses les thermes antiques.

Les plus beaux bains de Constantinople sont ceux de Mahmoud et des Archers.

Nous empruntons à un intéressant ouvrage de M. Duckett [1] sur la Turquie la description suivante des bains orientaux, qui rappelle un peu ceux de l'ancienne Rome :

« Les *tellaks* (garçons de bains) font passer successivement les baigneurs dans deux étuves sèches et chauffées par des souterrains construits en brique ; des fontaines y coulent sans cesse, et l'eau qu'elles répandent se volatilise aussitôt et charge l'atmosphère d'un épais nuage blanc. La température de la seconde étuve est poussée jusqu'à 35 ou 40 degrés. Aussitôt que la transpiration s'est établie et que les membres se couvrent de sueur, commence l'opération du massage. Après avoir étendu leurs pratiques sur une table de marbre, ils leur pétrissent les muscles et la chair et font craquer toutes les jointures, puis avec un gantelet en poil de chameau ils leur étrillent le corps entier jusqu'à ce que l'épiderme devienne rouge ; un déluge d'eau tiède est alors versé sur les patients, que l'on savonne ensuite avec de longs flocons d'étoupe. Rien ne délasse autant que ces bains. »


Râpe.

En Égypte, la toilette s'achève au moyen d'une râpe de terre cuite qu'on promène sur tout le corps et principalement sur la plante des pieds.

1. *La Turquie pittoresque*, par W.-A. Duckett, p. 220.



Bazar des Parfums.

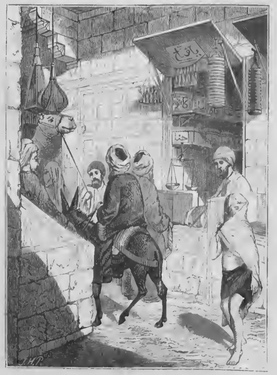
Le commerce des parfums est si important à Constantinople, qu'une galerie entière du Bezestan ou Grand-Bazar lui est consacrée; là, sur des comptoirs bas étalés devant les boutiques et à la portée des passants, sont amoncelés pêle-mêle les flacons dorés d'essence de rose, les pâtes et les cosmétiques indigènes, les pastilles de musc et d'ambre, rondes et plates, revêtues d'une mince couche d'or, les chapelets de jade, de coco, de santal ou de boules de senteur, les brûle-parfums et les gûlabdans, les boules de senteur de métal ciselé que les odalisques aiment à rouler du pied sur le tapis, les peignes et épingles de coiffure, et enfin quelques parfumeries de Londres et de Paris pour les amateurs de nouveautés.

Autour de ces séduisants objets se presse une foule de femmes soigneusement voilées qui tournent et retournent tout l'étalage et adressent mille questions au marchand accroupi dans un coin; mais c'est à peine si celui-ci daigne retirer de temps à autre de sa bouche le bouquin d'ambre de sa pipe pour leur répondre, car ce qu'on appelle vulgairement « faire l'article » est une action dont rougirait tout bon musulman.

Au Caire, le parfumeur indigène, qui se nomme *attar* ou marchand d'essence, vend aussi des drogues et des bougies.

La composition des philtres et des amulettes est restée en Orient une science que les initiés se transmettent et pratiquent depuis les temps les plus reculés. Ils y ajoutent parfois des fumigations aro-

matiques au moyen desquelles ils obtiennent des phénomènes semblables à ceux du magnétisme et qui sont, comme ceux-ci, fort difficiles à expliquer.



Boutique de Parfumeur au-Caire (d'après Lane).

M. Léon de Laborde cite un exemple fort remarquable des effets produits par ces charmes[1]. Pendant

1. *Commentaire géographique sur l'Exode*, par L. de Laborde.

son séjour au Caire, lord Prudhoe lui amena un sorcier algérien nommé Ahmed pour lui donner l'échantillon suivant de son savoir occulte.

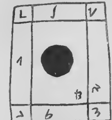
Le magicien fit venir un jeune enfant arabe, traça dans la paume de sa main droite des signes cabalistiques au milieu desquels il versa un peu d'encre, puis il dit à l'enfant de regarder fixement cet obscur miroir. Il jeta ensuite dans un réchaud trois petits paquets de parfums en psalmodiant sur un air monotone une espèce de prière. Une épaisse fumée d'un arome âcre et pénétrant enveloppa l'enfant, qui parut en proie à une vive émotion et déclara d'abord voir le sultan avec tout son cortége. A la prière d'Ahmed, les assistants nommèrent alors plusieurs personnes, entre autres Shakespeare et un général anglais. L'enfant décrivit la figure et le costume de chaque personnage avec la plus grande exactitude, quoique n'ayant aucun indice apparent qui pût le guider.

Jusque-là il est facile d'attribuer ces résultats à un habile compérage ; mais voici le plus curieux :

M. de Laborde, fort intrigué de ce qu'il avait vu, obtint d'Ahmed qu'il lui vendît son secret moyennant trente piastres, et après s'être un peu exercé il finit par produire les mêmes effets que le magicien en désignant ses sujets au hasard et parmi les plus ignorants.

Nous reproduisons ici les signes tracés sur la main ; les trois parfums se nommaient *Takeh-Mabachi*, *Ambar-Indi*, *Kousoubra-Djaou*. Quant à la

prière, ceux qui voudront, comme M. de Laborde, pratiquer cette œuvre de sorcellerie pourront la trouver dans le livre que nous avons cité.



Signes cabalistiques.

M. Lane décrit aussi fort longuement ces scènes de magie, mais dans une récente édition, il dit avoir découvert la supercherie du magicien; c'est fort possible, mais dans ce cas que penser de l'assurance donnée par M. de Laborde qu'il a réussi lui-même dans ces expériences?

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans parler de la chevelure, cette opulente parure que la nature a prodiguée aux Orientales.

« Jamais de ma vie, dit lady Montague dans ses lettres sur Constantinople, je n'ai vu de si beaux cheveux. J'ai compté jusqu'à *cent dix nattes* sur la tête d'une femme, et elles étaient *toutes naturelles.* »

« Lorsque les femmes sortent, le jaloux *yachmack* et le disgracieux *féredjé* les dérobent presque entièrement aux regards indiscrets et ne laissent apercevoir que leurs yeux encadrés d'un cercle noir; mais rentrées chez elles, elles se débarrassent de ce lourd attirail et se coiffent du *talpock,* petite calotte, de velours l'hiver et de gaze argentée l'été, qui se pose coquettement sur le côté de la tête et laisse échapper des tresses de jais ornées de fleurs, de plumes ou de rubans. Les plus riches se parent d'un bouquet, dont

les boutons sont des perles, les roses des rubis, les jonquilles des topazes, et les jasmins des diamants.[1] »

Lane nous donne, dans son intéressant ouvrage, des détails très-complets sur la coiffure des Égyptiennes. Elles portent généralement un turban de soie ou de gaze aux couleurs voyantes surmonté du *kurs,* plaque d'or ronde et convexe, parfois enrichie de diamants. Les cheveux sont coupés presque ras sur le front, formant seulement une boucle de chaque côté; par derrière ils sont nattés en petites bandelettes toujours en nombre impair; on tresse avec chaque natte trois fils de soie garnis à deux ou trois centimètres de distance de petits ornements d'or nommés *bark* et terminés par un tube d'or et une petite pièce d'or fort mince. Ce genre de coiffure, qui est le plus en vogue, se nomme *safa.* Elles parent aussi parfois leur tête d'un petit peigne d'or nommé *micht,* qui vient tomber sur le front; leurs boucles d'oreilles sont très-gracieuses de forme; nous en représentons ici quelques spécimens.



Safa, coiffure égyptienne.

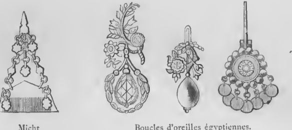
Les poëtes orientaux ont plus d'une fois chanté les cheveux de leur bien-aimée. Le morceau suivant, tiré d'un poëme persan nommée *Pend-Nameh,* donne

1. Lettres de lady Montague; chap. XXIX.

un assez bon spécimen de leur langage hyperbolique.

Ode de Djami sur les cheveux de sa maîtresse.

« O toi qui as enlacé mon cœur dans le réseau de tes boucles, le nom seul de ta chevelure ondoyante est devenu un piége pour les cœurs. O toi dont les tresses me retiennent captif, c'est un honneur pour ton



Micht

Boucles d'oreilles égyptiennes.

esclave de porter de si douces chaînes. Quel autre voile s'unirait mieux aux roses de ton teint que tes cheveux noirs comme l'aile du corbeau et suaves comme le musc? L'oiseau fuit le lacet du perfide chasseur, mais mon âme troublée se débat avec délices dans les filets de ta chevelure. Ses boucles habitent une région plus élevée que celle de la lune, et c'est de leur profonde nuit que se lève l'aurore de la félicité pour Djami ton esclave. »

Les Orientaux attachent d'autant plus de prix aux cheveux de leurs femmes, qu'ils se privent eux-mêmes de cet ornement. Les Turcs se rasent la tête complétement, à l'exception d'une longue mèche au sommet

par laquelle l'ange Azrael doit les saisir au moment de la mort, pour les porter à leur dernière demeure.

Les Persans se rasent depuis le front jusqu'à la nuque, laissant de chaque côté une forte mèche de cheveux qui déborde du *koula* et retombe en frison sur le cou.

En revanche la barbe est pour les Orientaux l'objet des plus grands soins, et, suivant en cela, comme en beaucoup d'autres choses, l'exemple de leur prophète, ils ne la coupent jamais. Les plus scrupuleux même étendent un mouchoir au-dessous de leur barbe quand ils la peignent et ramassent soigneusement les poils tombés, qui les accompagnent au tombeau.

Le musulman jure par sa barbe; c'est pour lui le serment le plus solennel; ses femmes et ses enfants lui baisent la barbe en l'abordant comme signe de respect. Les esclaves seuls ont le menton rasé; traiter ainsi un homme libre serait le plus grand des affronts.

Feth-Ali Schah.

Les Persans sont célèbres pour la beauté de leur barbe, aussi le *dellâk* ou barbier est-il un important personnage. C'est lui qui la peigne, la lisse, la parfume; et lorsque l'âge vient entremêler le noir de jais de quelques fils

d'argent, c'est encore lui qui sait, au moyen d'une habile mixtion d'indigo et de henné, dissimuler les ravages du temps et donner à la barbe une magnifique nuance d'aile de corbeau.

Nous donnons comme spécimen des magnifiques barbes persanes le portrait de Feth-Ali Schah, grand-père du Schah actuel ; ce dernier ne suit pas à cet égard les traditions de famille, car il coupe presque à ras sa barbe, qui sans cela atteindrait sans nul doute les proportions de celle de son aïeul, à en juger par la longueur de ses moustaches.

Le dellâk du grand schah Abbas devint assez riche pour faire bâtir à ses frais un très-beau pont qui porte encore son nom, et celui auquel est confié le soin de la barbe du souverain actuel s'est élevé récemment un magnifique palais à Téhéran, non loin de celui de son maître.





FACSIMILE
d' une Gravure de Modes Japonaises

CHAPITRE VIII

L'EXTRÊME ORIENT

Si tu veux demeurer toujours en bonne odeur,
Fais que ton vêtement frôle le parfumeur.
APOLOGUES DE PILPAY.



C'EST maintenant vers l'extrême Orient que nous dirigerons nos pas dans notre progression qui deviendra géographique plutôt que chronologique, car nous trouverons dans ces contrées une civilisation antérieure à celle de la plupart des nations dont nous nous sommes occupé jusqu'à présent.

Certains auteurs, il est vrai, prétendent que les Babyloniens, à l'apogée de leur puissance, envahirent les Indes et leur enseignèrent le culte des arts ; d'au-

tres veulent que ce soit le grand Sésostris, à la tête d'une flotte égyptienne, qui ait civilisé ce pays. Il est toutefois probable, d'après les traditions et les anciens monuments du peuple indou, qu'il fut plutôt le devancier que l'imitateur de ses voisins.

Sans invoquer l'histoire de Bacchus, entourée des nuages de la Fable, nous pourrions citer les expéditions de Darius Hydaspe et d'Alexandre le Grand, qui trouvèrent les Indous arrivés à un aussi haut degré de perfectionnement que leurs conquérants.

Dans un pays comme les Indes, où abondaient les épices les plus aromatiques et les fleurs les plus suaves, et où le tempérament sensuel des habitants les portait à rechercher toutes les jouissances physiques, il est permis de supposer que l'usage des parfums fut autant répandu dès la plus haute antiquité qu'il l'est encore de nos jours.

La mythologie indienne reconnaît cinq ciels, chacun présidé par un de leurs dieux supérieurs. Celui de Brahma, nommé *brahma-loka,* est situé sur le mont Méru, ceux de Vichnou, de Chiva, de Kuvera et d'Indra sont sur les sommets de l'Himalaya. Tous ces paradis sont remplis de fleurs et de plantes odoriférantes; c'est dans celui de Brahma que se trouve le champac bleu, cette unique variété de l'espèce généralement jaune[1] qui sert aux jeunes Indoues à parfumer et orner leur chevelure.

1. Michelia Champaca.

Le ciel d'Indra contient une fleur encore plus remarquable, le camalata, dont les corolles rosées répandent une odeur exquise, et ont en outre le don d'accorder à ceux qui la possèdent tout ce qu'ils désirent.

Aux Indes, comme partout ailleurs, nous trouvons les parfums employés d'abord aux rites religieux. Les Védas ou livres sacrés, dont on fait remonter l'existence à mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, prescrivaient en l'honneur de la Trinité indienne ou Trimourti, composée de Brahma, Vichnou et Chiva, des sacrifices de bois odorants brûlés aux quatre points cardinaux.

Un poëme sanscrit intitulé *Sakountalá* ou l'*Anneau perdu*, écrit par Kálidása sous le règne de Vikramáditya Ier, il y a quelques deux mille ans, décrit ce genre de sacrifices. Kanwa, père de Sakountalá et chef des ermites, allume un de ces bûchers, qu'il arrose d'un onguent consacré et qu'il entoure d'une herbe nommée kousa[1] en s'écriant :

Saintes flammes, flammes mystiques,
Vous qui montez de nos autels
En nuages aromatiques
Vers le séjour des immortels;
Flammes que l'herbe consacrée
Entoure d'un cercle divin,
Purifiez ma fille adorée.
Jamais je ne vous prie en vain[2].

De même que les Grecs et les Romains, les Indous

1. Ce devait être le vétivert ou kus-kus.
2. Act. IV.

offraient à leurs dieux des sacrifices pour en obtenir des grâces particulières. C'est ce que fait en cette circonstance Kanwa, qui appelle la bénédiction céleste sur la tête de sa fille au moment de son mariage.

Ces cérémonies s'accomplissaient tantôt dans des temples, tantôt dans des bosquets consacrés. On y joignait des oblations de fleurs, et les deux compagnes de Sakountalá remplissent une corbeille des dépouilles du parterre pour les offrir aux déesses qui président au bonheur[1].

Le même poëme nous fournit des preuves abondantes du grand usage des parfums dans la vie privée. Sakountalá, avant de partir pour rejoindre son époux, se livre aux mains de ses suivantes, Anasoúyá et Priyamvadá. Elles commencent par oindre ses membres délicats d'une pommade qu'elles ont composée des pétales du *késara* et d'herbes odorantes, puis elle la pare des fleurs du manguier.

Vient ensuite un ermite qui lui apporte, pour compléter sa toilette, une robe de lin blanche comme un rayon de la lune, et un pigment destiné à donner à ses pieds une teinte rosée et qui n'est autre que le henné, dont nous avons déjà souvent parlé.

Dans le *Megha-Douta*[2], autre poëme par le même auteur, Kálidása, s'adressant à un nuage, lui dit : « Ton volume, augmenté par les odorantes vapeurs qui sortent des fenêtres du palais où elles ont servi à

1. Art. IV.
2. Le nuage messager.

parfumer les cheveux, se reposera sur les terrasses embaumées par les fleurs, où de folâtres jeunes filles marquent d'une teinte rougeâtre l'empreinte de leurs pieds. »

Puis un peu plus loin il décrit ainsi la parure des Indiennes : « Le pollen des fleurs du *loghra* donne un air de pâleur à la beauté des femmes, qui tiennent pour jouet un lotus à la main et portent le jasmin fraîchement éclos tressé dans leurs boucles noires, le frais *kouravaka* noué dans le ruban qui attache leur chevelure sur la cime de la tête, le *cadamka* sur la séparation des cheveux au milieu du front, et la fleur de *ciricha* pendue en girandole au bas d'une oreille charmante... La route des amantes pendant la nuit est révélée par des fleurs de *mandârâs* ou des *nélumbos,* que le trouble de la marche fait tomber de leurs cheveux. »

Presque à chaque strophe de ce poëme on trouve des allusions aux fleurs, aux parfums ou aux cosmétiques connus des Indous.

Tantôt on parle des rochers embaumés des senteurs que le musc y dépose au milieu des chevrettes couchées, tantôt des fontaines odorantes et des jasmins s'entrelaçant en haies vives, tantôt enfin des yeux de gazelle des femmes où brille le kohol.

Le *Livre des lumières* (*Anvarî-î-Suhailî*), version persane des apologues indiens de Bidpay ou Pilpay, fournit aussi d'abondantes preuves de l'antiquité des parfums dans l'Inde. Les plus charmantes images sont

empruntées aux fleurs et aux aromates; on en jugera par les fragments suivants pris au hasard :

« La vertu comme le musc répand partout sa bonne odeur, lors même qu'on ne peut la voir. »

« La jeune fille entra dans la chambre du roi avec une figure semblable à un bouton de rose éclos sous le souffle de la brise du matin et avec des boucles ondoyantes comme la jacinthe entourée de musc. »

« Ton épée bleuâtre montre sa trempe sur la lame comme la violette couverte de gouttes de rosée. »

« Notre cœur gémit sous l'épine de l'oppression, mais nous espérons encore cueillir la rose de nos souhaits dans le jardin du bonheur. »

« La jacinthe se crispait d'envie en voyant les boucles de sa chevelure, et la rose pleurait des larmes de jalousie en contemplant ses joues. »

« Quand la rose brille de tout son éclat, le rossignol fait retentir le bocage de ses chants, mais sitôt qu'elle est flétrie, il devient muet; ainsi l'homme abandonné de la fortune se voit délaissé par ses amis. »

« Ses boucles ondoyantes tombant sur son cou d'argent semblaient des jacinthes entremêlées au jasmin; ses cheveux sombres comme la nuit contrastaient avec son visage brillant comme le jour. »

La description suivante d'une jeune fille frappée par la maladie est un bon spécimen de la poésie orientale.

« Soudain l'infortune s'étant abattue sur ce cyprès aux joues de rose, elle pencha sa tête sur l'oreiller

de la souffrance, et la tige du safran vint remplacer la rose de Damas dans le jardin de sa beauté; le jasmin de son teint perdit tout son éclat, et la jacinthe de ses cheveux musqués se détendit sous le poids de la fièvre. »

Nous terminerons nos citations par ce ravissant tableau d'un paysage indien :

« Sur un tapis de gazon semblable aux prairies du paradis, la violette s'élevait mêlée à la rose comme les tresses séduisantes d'une belle; les jacinthes s'enlaçaient aux tulipes et ressemblaient aux boucles parfumées de civette d'une jeune fille aux lèvres de miel. Le saule du Tabaristan s'était revêtu de son soyeux manteau de carmin, et le cyprès était surmonté de sa coiffure couleur de pistache. Le zéphyr chargé de parfums allait murmurer au reste du monde les secrets des suaves plantes de ce jardin, et les discours du rossignol vantaient aux habitants des demeures éternelles l'incarnat et l'arome de la rose. »

Chez les Indiens comme parmi nous c'est cette dernière fleur qui porte le sceptre du royaume floral. La rose à cent feuilles (*goûl*)[1] atteint sa plus grande perfection dans les vallées du Kachmyr; la rose blanche musquée (*nàsrin*) donne aussi un très-suave parfum.

Vient ensuite le jasmin, que les poëtes indous appellent « le clair de lune du bocage. » Outre le jasmin

1. Le mot *goûl* signifie fleur. Ce qui indique assez que la rose est pour eux la fleur par excellence.

ordinaire (*yasmyn*), on en cultive deux espèces fort odorantes : le jasmin à grandes fleurs (*chambéli*) et le jasmin sambac (*bêl*).

Les autres fleurs indiennes les plus remarquables sont le lis (*sôsan*), le lotus (*padom*), le pandane odorant (*keora*), la frangipane (*gûl-achîn*), la tubéreuse (*châb-bô*), le narcisse (*nargis*), le champâc (*champà*), le henné (*hina*), le *Phenix dactilifera* (*kurna*), le *mimusops elengi* (*boukoul*) et le manguier (*chutá*) [1].

C'est cette dernière fleur qui sert à acérer les flèches du dieu Káma, le Cupidon indien. Monté sur un perroquet et tendant son arc d'une corde composée d'abeilles, il décoche ses traits avec autant de cruauté que son confrère européen. Son carquois est garni de cinq flèches toutes à tête de fleur, et, malgré la faiblesse apparente de cette arme, bien dur est le cœur qui peut résister au dernier de ses traits.



Káma, Cupidon indien.

Ce n'est pas à ce seul usage du reste que sert la

1. On trouvera plusieurs de ces fleurs représentées dans le frontispice du chap. XII.

fleur du manguier. On en fait des guirlandes dont on orne les statues de Vichnou dans les pagodes. Chaque dieu a une fleur qui lui est propre, et des marchands nommés *sattanis* stationnent à l'entrée du temple et vendent aux fidèles les fleurs qui leur sont nécessaires pour leurs offrandes.

Outre les fleurs, on présente encore à la divinité des plantes et des racines aromatiques, parmi lesquelles



Mariage indou.

figure en première ligne le nard (*jatamansi*), que nous avons décrit dans un chapitre précédent. C'est le nard fraîchement cueilli et mélangé de musc, de benjoin et d'aloès que les brahmanes brûlent généralement sur leurs autels.

Nous retrouvons encore les parfums et les fleurs dans les cérémonies des mariages indous.

Les époux se réunissent sous un dais nommé *pendal,* éclairé par une multitude de lampes et orné d'une profusion de fleurs[1]. Le brahmane vient s'accroupir auprès d'eux, et, après avoir récité de longues prières, consacre leur union en jetant sur leurs épaules une poignée de safran mêlée de farine de riz, tandis que le mari présente à la femme une petite image d'or qu'elle doit porter au cou en signe d'alliance. Dans un coin, un brasier nommé *oman* contient le feu sacré, qu'on alimente en y jetant sans cesse du bois de santal et de l'encens.

On déploie un grand luxe de parfums aux funérailles des gens riches. Comme chez les Grecs et les Romains, on brûle les corps sur des bûchers formés de bois odorants en les arrosant d'huiles de senteur pour activer la combustion. Avant que le gouvernement anglais n'eût aboli la coutume barbare des *Suttis,* les veuves, entraînées par l'affection ou forcées par l'usage de périr dans les flammes avec le corps de leurs maris, avaient au moins la satisfaction de mourir, comme Sardanapale, dans des tourbillons de fumée aromatique.

C'est aussi dans les nombreuses fêtes religieuses des Indous que les parfums jouent un grand rôle.

1. Cet emblème, qui symbolise l'habitation ensemble, se retrouve encore de nos jours chez les israélites et même chez les catholiques, sous la forme atténuée du poêle.

A la fête de *Mariatta*, des religieux nommés *poutcharis* se frottent d'un onguent composé de safran et distribuent des baguettes odoriférantes dont le santal forme la base.

Pour célébrer la déesse *Débrodi*, les faquirs, couronnés de fleurs, brûlent de l'encens sur des charbons ardents, qu'ils tiennent dans la main sans paraître en éprouver la moindre douleur.

A la fête du *Holi*, qui inaugure le retour du printemps, les Indous se jettent l'un à l'autre des poudres



Gund'hi, parfumeur indou.

parfumées avec divers aromates et arrosent les passants avec des eaux de senteur teintes de safran ou de carthame.

Une pareille coutume s'observe dans l'empire bir-

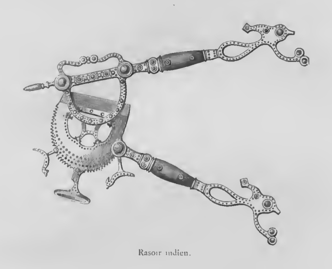
man le 1er avril, qui commence leur année. On s'inonde d'aspersions destinées à laver toutes les impuretés de l'année précédente. Les gens riches emploient à cet usage de l'eau de rose mélangée de bois de santal en poudre.

Il est facile de conclure de ce qui précède qu'il se fait un grand commerce de parfums dans l'Inde. Le parfumeur indigène, nommé *gund'hî,* appartient à la caste des *choulies*. Ce n'est pas, comme son confrère européen, à l'aide d'une brillante vitrine qu'il attire le chaland : quelques sacs contenant des bois, racines et poudres aromatiques, et deux coffres où sont renfermés les objets les plus précieux, forment tout son magasin, qu'il établit sur la place publique et transporte de village en village. Outre les produits dont nous avons parlé, il débite encore une grande quantité de ces pommades colorées qui servent à former des signes hiératiques sur la figure, les bras et la poitrine. Les adorateurs de *Vichnou* tracent horizontalement sur leur front une ligne rouge et jaune; les sectaires de *Chiva* ont la même ligne en sens vertical; d'autres se distinguent par un cercle rouge au milieu d'un jaune[1].

C'est aussi en plein air que le barbier indou exerce son industrie. Armé d'un petit miroir d'acier, d'une moitié de coco servant de plat à barbe, d'un

1. A l'Exposition de 1867, il se trouvait dans la collection indienne un grand nombre de ces pommades de diverses couleurs et toutes fortement parfumees de santal et d'autres essences.

cure-oreilles, d'un ciseau et d'un rasoir d'aspect assez formidable, il s'établit au pied d'un arbre et vaque à tous les soins de la toilette de ses clients avec une



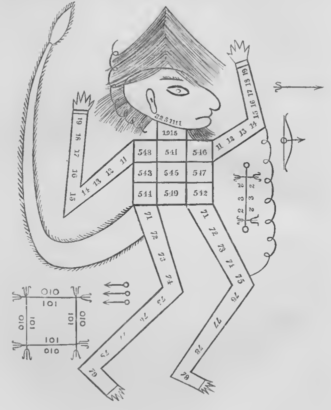
Rasoir indien.

dextérité qu'on n'attendrait pas de la forme primitive de ses instruments.

Le rasoir indou que nous représentons ici se trouve dans l'intéressante collection de M. S. Henry Berthoud, et appartenait probablement à quelque riche rajah; le barbier en emploie un de même forme, mais plus simple; dans quelques pays même, il rase avec une petite hache ou un morceau de verre cassé.

Nos remarques se sont bornées jusqu'à présent à la population indoue, et, quoiqu'elles puissent s'appliquer aussi en partie aux musulmans, ces derniers ont

gardé en outre quelques coutumes qui leur sont propres et que nous trouvons décrites très-minutieuse-



Dawut; Exorcisme indien.

ment dans le *Qanoûn-e-Islam*, livre fort curieux composé par Jaffur Chérif, natif du Décan.

Cet ouvrage contient une foule de prescriptions re-

ligieuses dans lesquelles les parfums figurent sans cesse. Dans toutes leurs cérémonies, ils brûlent un encens nommé *oûd*, contenant du benjoin, de l'aloès, du santal et du patchouly, et l'encensoir (*oûdsoz*) est à chaque instant mis en réquisition, soit pour saluer la naissance d'un enfant, ou pour offrir un dernier hommage aux morts.

Ils ont naturellement emprunté la plupart de ces coutumes aux Arabes leurs ancêtres, et nous craindrions, en les décrivant plus longuement, de nous répéter. Disons cependant quelques mots de leur forme d'exorcisme, qui se nomme *dawut* et qui s'opère principalement au moyen des parfums.

Avec un onguent nommé *sundul*, dont le santal forme la base et qui sert aussi à une foule d'autres usages, on trace sur une planche une figure magique représentant l'esprit malin et chargée de mots et de chiffres cabalistiques; puis on fait asseoir le possédé au centre de cette image, on lui récite des prières, et on lui brûle sous le nez de l'encens, qu'il doit aspirer fortement. Il paraît que le diable, comme beaucoup de petits maîtres, n'aime pas les parfums, car il s'enfuit aussitôt. Nous donnons ci-contre un spécimen de ces figures tirées du *Qanoûn-e-Islam*.

Nous trouvons dans le même livre la description du *singardan*, ou sac de toilette que le fiancé offre à la femme de son choix. Ce nécessaire doit contenir, entre autres choses, un *pandan*, ou boîte où l'on met le bétel, pâte aromatique que mâchent les Orientaux,

15

un flacon d'essence de roses, un peigne, un miroir, un *goûlabpach*, avec lequel on asperge les visiteurs d'eau de rose, une boîte d'épices, une autre de *mîsî*, poudre de noix de galle et de vitriol pour noircir les dents, puis enfin un étui renfermant du *soûrma* pour colorer les paupières, et du *kajul* pour donner une teinte foncée aux sourcils.

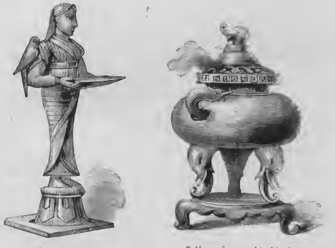
Le kajul s'emploie de la même façon que le kohl égyptien, dont nous avons parlé, mais le soûrma se place à l'intérieur des paupières, et voici la curieuse tradition qui se rattache à ce cosmétique.

Lorsque Dieu commanda à Moïse de se rendre sur le mont Sinaï (*Koh-e-Toor*) pour se montrer à lui, l'aspect du visage céleste que le prophète entrevit à travers le trou d'une aiguille le fit évanouir; quand il revint à lui, la montagne était embrasée, et il se hâta d'en descendre; puis le Sinaï, s'adressant à l'Éternel, s'écria : « Quoi! je suis la plus petite de tes montagnes et tu m'as livrée aux flammes! » Alors l'Éternel dit à Moïse : « A partir de ce jour, toi et ta postérité vous réduirez en poudre la terre de cette montagne, et vous en frotterez vos yeux. » Depuis cette époque, le *soûrma* est en usage parmi les musulmans de l'extrême Orient, et celui qui se vend dans les bazars de l'Indoustan passe pour être de la terre du mont Sinaï.

Parmi les parfums cités dans le *Qanoûn-e-Islam*, nous trouvons encore l'*abîr*, poudre composée de santal, d'aloès, de curcuma, de roses, de camphre et de civette, qu'on répand sur la figure, le corps ou les ha-

bits; le *chiksa,* autre poudre contenant de la farine de moutarde, du fenugrec, du henné, du santal, du patchouly, du vétivert, de l'anis, du camphre, du benjoin et une foule d'autres épices; l'*uggur-kî-buttî,* pastille de benjoin et d'encens; l'*urgujja,* pommade à base de santal, d'aloès, de rose et de jasmin, et une poudre à dent nommée *munjun,* qui est un mélange d'écorces d'amandes calcinées, de cendres de tabac, de poivre noir et de sel.

Il y a fort longtemps que l'eau de rose est connue aux Indes. C'est à Ghazepour, sur les bords du Gange,



Brûle-parfums indien. Brûle-parfums cochinchinois.

qu'est le centre de cette fabrication. Dans un alambic de forme primitive on place une quantité de feuilles de rose fraîchement cueillies, et par une distillation

fort simple on obtient l'eau de rose, qui sert à une foule de cérémonies religieuses aussi bien qu'aux usages de la vie privée. Parfois on ajoute aux feuilles de rose de la raclure de bois de santal ou une des variétés de l'herbe connue sous le nom d'andropogon pour en augmenter le rendement ; mais c'est toujours aux dépens de la qualité.

La découverte de l'essence de rose est beaucoup plus récente, ayant eu lieu sous le règne de Djihanguîr en l'an 1021 de l'hégire, ou 1568 de notre ère.

Comme cette essence est probablement la première qui ait été faite, nous donnerons à ce sujet quelques détails tirés des auteurs orientaux.

Ce fut pendant une fête brillante donnée à l'empereur du Mogol par Nourdjihân-Beygum (Lumière du monde), sa sultane favorite, que le hasard amena cette précieuse découverte. La princesse, se promenant avec son royal époux, au bord d'un petit canal d'eau de rose qui serpentait à travers ses jardins, remarqua une mousse légère qui s'était formée à la surface de l'eau. On recueillit cette mousse et on reconnut que c'était le parfum le plus suave et le plus pénétrant qu'on eût jamais obtenu, en un mot, l'essence de rose.

L'écrivain Mohammed-Hâchem, dans son histoire des Grands-Mogols, confirme cette anecdote et dit que ce parfum, qu'on nomma d'abord essence de Djihanguîr, fut découvert pendant les fêtes du nouvel an. Il ajoute que jusqu'au commencement du règne d'Aurengzèbe, son prix était de 80 roupies le tôlah (plus

de 700 francs l'once), tandis que de son temps elle ne se vendait que le dixième de cette somme; cette baisse de prix ne pouvait du reste s'attribuer qu'à l'altération de la qualité, car l'essence de rose pure se vend encore, à Ghazepour, 150 francs l'once.

Kâmgar-Hossein, dans son livre intitulé *Maâcer Djihan guîri*, place la découverte de l'essence de rose à la même époque, mais prétend qu'elle est due à la mère de Nourdjihân-Beygum et que l'empereur l'en récompensa en lui offrant un collier de perles valant trente mille roupies.

L'*Ayin Akbéri*, composé sous le règne d'Akbar, père de Djihanguîr, nous prouve encore très-clairement que l'essence de rose ne fut connue que du temps de ce dernier monarque, car dans un chapitre de ce livre intitulé « Règlements pour la parfumerie », on ne fait aucune mention de cette essence, quoique la rose figure souvent dans les parfums destinés au souverain ou à son harem.

Une anecdote qu'on raconte de ce même Akbar montre la valeur qu'on attachait aux parfums à cette époque. Un jour l'empereur se fit peser dans des balances en faisant mettre sur l'autre plateau son poids en or qu'il distribua parmi les assistants; une seconde fois ce fut avec de l'argent, et une troisième fois avec des parfums, qu'il répartit avec la même libéralité.

L'essence de rose se nomme en indoustani *ather goûl*, ou simplement *ather*, essence, comme étant la première des essences. On distille toutefois aux Indes

d'autres fleurs telles que le *keora*, le *champac*, le *sambac* ou *bayla*, le *boukoul*, etc., dont nous avons déjà parlé. Il est fâcheux toutefois que l'addition presque générale de copeaux de bois de santal, pour en faciliter la distillation, leur donne à toutes le même arôme écœurant.

Outre ces essences, les Indiens tirent aussi des huiles parfumées des fleurs par le procédé suivant : ils placent dans une caisse carrée des couches alternatives de fleurs et de graines de sésame ; puis, après les avoir laissées en contact pendant vingt-quatre heures, ils obtiennent des graines, au moyen de la pression, une huile qui a tout le parfum de la fleur.

Ces huiles sont d'un grand usage pour adoucir les chevelures abondantes, mais un peu rudes, des femmes. Après en avoir enduit leurs noires tresses, elles les couvrent de fleurs et de bijoux ; et sans la bague dont elles s'ornent parfois le nez, qui est aussi disgracieuse qu'incommode, ces brunes beautés pourraient rivaliser d'élégance et de charme avec leurs blanches sœurs d'Europe.



Coiffure indoue.

Ce sont surtout les *devedaschies*, mieux connues sous le nom portugais de bayadères[1], qui donnent

[1] *Bailadeira*, danseuse.

le plus de soins à leurs cheveux. Suivant Haafner elles emploient pour les lisser une racine aromatique nommée *pieschtok*, qu'on coupe par petits morceaux et qu'on fait bouillir dans de l'huile de coco.

La description suivante de ces célèbres danseuses, empruntée à ce voyageur, pourra intéresser nos lectrices:

« Leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais, ont l'éclat d'une glace par l'huile aromatique dont elles les enduisent, et leur descendent en une grosse et longue tresse jusqu'aux hanches. Elle les ornent de plus de petites plaques rondes d'or, qu'elles disposent artistement à des distances égales, et le bout de la tresse est garni d'une houppe de soie et d'or filé. Sur le sommet de la tête brille une *tschormka* [1] qui est un disque d'or de la grandeur de la paume de la main. Les cheveux sont partagés en deux parties égales sur le front, d'où tombent le long des tempes, derrière les oreilles, quelques chaînettes d'or dont les bouts vont se perdre dans la grande natte. »

Il ajoute qu'elles se noircissent les bords des paupières avec une composition d'antimoine nommée *tshokko* et se fardent le visage et le cou et les bras, non avec du rouge et du blanc, mais avec la poudre du safran indien, qui est d'un beau jaune et d'une odeur fort agréable.

C'est aussi, d'après Dumont d'Urville, le genre de fard qu'emploient les femmes javanaises pour aviver

1. Cet ornement répond au *kurs* des Égyptiennes décrit dans le chapitre précédent.

les tons dorés que la nature a donnés à leur peau. Ce teint orangé est célébré dans leurs poésies, comme celui de nos dames est comparé aux lis et aux roses dans nos madrigaux, et les cosmétiques à base de safran sont en grande vogue dans ce pays.

On jugera par le portrait suivant d'une belle Malaise que les poëtes javanais sont aussi amoureux d'hyperboles que leurs confrères indous :

« Son visage a l'éclat de la lune, le soleil est éclipsé par sa présence, elle en a dérobé les rayons. Elle est tellement belle qu'on ne peut décrire sa beauté; rien ne manque à sa taille, ses cheveux lorsqu'ils sont dénoués tombent jusqu'à ses pieds en boucles noires et ondoyantes. Ses yeux sont étincelants, son nez est aquilin, ses dents sont noires, brillantes et bien rangées; ses lèvres sont de la couleur de l'écorce du mangoustan, ses joues ressemblent à un fruit arrondi; ses bras sont comme un arc, ses doigts longs et flexibles ressemblent à l'épine de la forêt, ses ongles sont des perles, sa peau est d'un jaune éblouissant, son pied est aplati sur la terre, sa démarche est majestueuse comme celle de l'éléphant. »

Nous doutons beaucoup que cette dernière métaphore passe pour un compliment aux yeux d'une Parisienne, mais la grâce est chose de convention, et les idées qu'on s'en fait ne sont pas les mêmes dans tous les pays.

Suivant les récits du capitaine Cook, toutes les

femmes de l'archipel indien donnent de grands soins à leur toilette, et sont folles de fleurs et de parfums. Elles ont généralement de fort beaux cheveux, dont elles forment sur le sommet de leur tête une espèce de tresse qu'elles attachent avec une élégante épingle; au milieu de cette tresse s'épanouit un bouquet des fleurs les plus suaves; le jasmin d'Arabie est agréablement entremêlé aux étoiles d'or du *bonjer-tanjong*, et le *vandá* marie ses blanches corolles aux grappes jaunâtres du *kanonga*[1]. Les fleurs figurent aussi à profusion sur les vêtements et dans les appartements et on y joint souvent les feuilles odorantes d'une plante nommée *pandang (bromelia sylvestris)*. Quand les fleurs viennent à manquer, on parfume les habitations en brûlant des bois et des résines de senteur. Tous les habitants mâchent constamment du bétel et les gens riches y ajoutent des aromates pour donner à leur haleine une odeur agréable.

Avant d'aborder la Chine et le Japon, nous jetterons un coup d'œil en passant sur quelques pays intermédiaires.

Au Thibet nous trouvons encore les fumigations en usage dans les rites sacrés; mais à défaut de l'encens et du benjoin, que ne produit pas ce climat, on emploie des branches de genièvre qu'on brûle dans un grand autel de forme conique nommée *songboom*, qui rappelle un peu nos fours à chaux. On

1. *Unona odoratissima*, nomme aux Philippines *ihlang-ihlang*.

accompagne ce sacrifice de prières, non pas chantées ou récitées, mais simplement contenues dans une espèce de cylindre de cuir qu'on tourne comme un rôtissoir à café. Chaque révolution de l'instrument compte pour une oraison, et les lamas paresseux, qui trouvent encore ce genre de culte trop fatigant, font tourner leurs cylindres comme un moulin, au moyen d'un appareil hydraulique. Quel dommage qu'ils ne connaissent pas la vapeur!

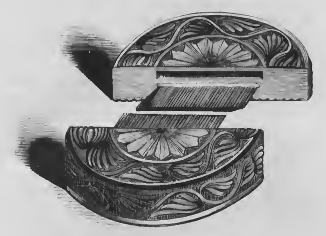


Song-Boom; autel thibétain.

Dans une partie du Tonkin on adore un chien, et on lui offre en grande cérémonie, dans une tasse dorée, une certaine substance qui ne trouverait pas sa place dans le « Livre des Parfums. » Par égard toutefois pour l'odorat des fidèles, les bonzes ont soin d'arroser d'aromates le parquet du temple pendant la cérémonie.

Les populations des Himalayas emploient aussi des huiles parfumées pour leurs cheveux, et les lissent souvent à l'aide d'un peigne de poche double renfermé dans un étui curieusement sculpté. Les femmes por-

tent deux tresses, et les hommes une seule; les Lepchas s'ornent en outre d'une natte formant un demi-cercle élevé au-dessus de la tête[1].



Peigne de poche (Himalayas).

En Cochinchine, lorsque les pêcheurs se disposent à partir en voyage, ils cherchent à se rendre leurs dieux favorables en brûlant des bois ou des résines consacrés sur des autels formés de pierres grossières.

Les Javanais, qui fournissent aux Chinois les nids d'oiseaux dont ils sont si friands, font des sacrifices semblables avant de s'embarquer pour ces expéditions généralement fort périlleuses. Ils immolent un buffle, récitent des prières et s'enduisent d'huiles par-

1. Dr Hooker, *Journal des Himalayas*, I, 195.

fumées, puis ils brûlent du benjoin à l'entrée des cavernes où ils doivent s'aventurer. Un prêtre stationné dans le voisinage offre de l'encens à une divinité tutélaire et bénit les pêcheurs avant qu'ils descendent dans l'abîme.


Coiffure Lepcha.

On trouve dans les vieux auteurs chinois des anecdotes qui prouvent l'antiquité des parfums parmi ce peuple.

Dans une nouvelle intitulée *Hiang Shau* ou le Secrétaire et les Parfums, et qui date de l'an 300 de notre ère, on raconte qu'un ministre avait pour secrétaire un jeune homme qui s'éprit de sa fille. Il s'aperçut un jour à l'odeur des vêtements de son secrétaire que sa fille lui avait donné quelques parfums dont on lui avait fait présent, et crut ne pouvoir mieux faire que d'unir les deux amants.

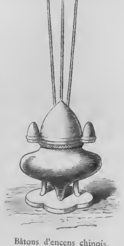
Dans la légende de *Tao-ssé,* traduite par Stanislas Julien, In-Kong, ayant reçu la visite du dieu des songes, s'empresse de brûler de l'encens en son honneur. Dans le « Portrait de famille », autre conte chinois, on parle aussi de cassolettes exhalant les parfums les plus exquis.

Nous terminerons nos citations par cet apologue également traduit par M. Julien.

Un homme privé de la vue savait tout reconnaître

à l'odeur. Un bachelier prit un livre et le lui fit sentir. C'est le *Si-siang-ki*[1], s'écria l'aveugle, car il exhale une senteur de pommade et de fard. — Et celui-ci? — C'est le *San-koué-tchi*[2]. — Comment le savez-vous? — Parce qu'il respire la poudre de guerre.

Parmi les proverbes attribués au célèbre Confucius (Kong-Fou-Tsee), on cite le suivant : « L'encens parfume les mauvaises odeurs, et les bougies illuminent le cœur des hommes. » A en juger par la quantité de parfums et de lumières que les habitants du Céleste Empire prodiguent dans leurs cérémonies religieuses et dans leurs fêtes particulières, on pourrait en conclure assez méchamment qu'ils se sentent le cœur bien noir, et que l'odeur de leurs temples et de leurs habitations a grand besoin de correctif.



Bâtons d'encens chinois.

L'encens chinois s'emploie sous forme de bâtons *(wan hiang)* ou de papier doré (*yuen paou*). La consommation en est si grande qu'au dire de Morrison elle occupe dix mille fabricants dans la province de Canton seulement.

1. Le Pavillon d'Occident, ouvrage qui traite de la toilette.
2. Recits de batailles.

Chaque matin et chaque soir on doit offrir aux dieux trois bâtons d'encens; tantôt on les place dans un encensoir de forme élégante, comme le spécimen ci-joint pris du temple de Tong-Chou-Fou, tantôt on les dépose au pied d'une statue, comme celle de la Providence qui est représentée vis-à-vis. Ces bâtons, que les Européens nomment *joss* (corruption du mot portugais *Dios*), forment aussi un accessoire indispensable de tous les banquets.



Encensoir
(Tong-Chou-Fou).

Dans le *Ti-vang-mi-ao* ou salle des cérémonies à Pékin, on voit douze grandes urnes, consacrées aux empereurs décédés, dans lesquelles on brûle de l'encens. L'encens forme aussi partie de l'hommage que les mandarins offrent aux souverains quand ils vont le visiter, et, lors même qu'il est absent, ils en brûlent devant son trône. On rend pareil honneur aux mânes de Confucius pendant la fête annuelle qui se célèbre en son nom.

Les parfums jouent également leur rôle dans les funérailles chinoises. Le corps est lavé, parfumé et revêtu de ses plus beaux habits, puis on place au-dessus du portrait du défunt la cassolette montée sur pieds qui se trouve dans toutes les maisons un peu aisées.

Le cortége se forme ensuite et conduit le mort à

sa dernière demeure en brûlant des papiers odorants. Les plus proches parents se traînent sur des béquilles, comme si la douleur avait paralysé leurs forces, tandis que les femmes, portées dans des palanquins fermés avec des rideaux de soie blanche, se répandent en lamentations.

Outre les bâtons et papiers aromatiques, la parfumerie chinoise comprend encore quelques huiles essentielles d'un parfum plus fort qu'agréable, une poudre nommée *e hiang* pour donner une bonne odeur aux vêtements et une pommade pour les cheveux, appelée *hiang-tsaou*.


Statue de la Providence.

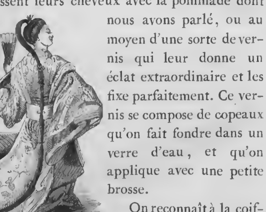
Comme chez certains musulmans, la boîte de parfums nommée *chwang-lëen* forme une partie indispensable de la corbeille de mariage, les plus riches y joignent un nécessaire de toilette *(king-lëen)* renfermant tous les instruments nécessaires pour se coiffer et se farder.

Cassolette chinoise.

Les Chinois n'emploient pas de savon, un alcali naturel nommée *keen*, qui se trouve en abondance aux environs de Pékin, leur sert pour laver le linge. Quant à leur toilette, nous sommes forcé de convenir qu'ils ne considèrent pas les ablutions comme en formant la base principale.

En revanche, les femmes se servent d'une foule de cosmétiques. Les élégantes emploient comme les anciennes Romaines, pour conserver leur teint, une espèce de masque composé de farine de riz et d'huile de thé, qu'elles gardent toute la nuit et enlèvent le matin. Elles se frottent alors la peau d'une poudre blanche nommée *meen-fun*, et se colorent les joues, les lèvres, les narines et le bout de la langue avec du carmin étendu sur de petites cartes dont la surface, d'un vert métallique, se change en rose vif en la mouillant du doigt. Quelques-unes font une espèce de cold-cream de la pulpe d'un fruit nommé *lung-ju-en*.

Elles lissent leurs cheveux avec la pommade dont nous avons parlé, ou au moyen d'une sorte de vernis qui leur donne un éclat extraordinaire et les fixe parfaitement. Ce vernis se compose de copeaux qu'on fait fondre dans un verre d'eau, et qu'on applique avec une petite brosse.



Jeune Chinoise.

On reconnaît à la coiffure d'une Chinoise si elle est fille, femme, ou veuve. Avant le mariage, elle porte les cheveux relevés sur le front, en forme de croissant et nattés par derrière en

une longue tresse qui tombe quelquefois jusqu'à terre.

Le jour de ses noces elle s'orne comme les Suédoises d'une couronne de papier doré, et le lendemain elle se fait une espèce de chignon appelé vulgairement *coiffure à la théière*. Les jours de fête ce chignon est orné de fleurs naturelles ou artificielles, suivant la saison.



Mariée chinoise.

Lorsqu'une femme perd son mari, elle se rase une partie de la tête, et porte le restant de ses cheveux dans un réseau soutenu par une forêt d'épingles.

Les hommes se rasent la tête, à l'exception d'une seule mèche qu'ils gardent fort longue et dont ils sont très-fiers, quoique dans l'origine ce fût un symbole de leur soumission aux Tartares.



Coiffure à la théière.

Quand l'âge vient éclaircir cette queue, ils y mêlent de la soie ou du crin, de manière à lui conserver une épaisseur respectable. Comme cet ornement est assez gênant, les artisans l'enroulent généralement autour du cou quand ils sont à l'ouvrage;

mais s'ils reçoivent une visite, ils s'empressent de le dérouler, car ce serait de la dernière impolitesse de paraître ainsi devant un étranger.

Nous avons décrit ici les coiffures en usage dans la partie de la Chine connue aux Européens, mais dans un empire aussi vaste, les coutumes ne sont pas partout les mêmes, et les auteurs indigènes nous racontent les modes employés dans diverses provinces.

Ainsi dans le *Li-ping-fu*, les femmes portent les cheveux noués négligemment, et ornés d'un peigne de bois sur le front. Les *Peh-ngeh-tsz* ont une coiffure spirale ressemblant à une conque. Les *Mau-teu-miaus* tressent leurs cheveux et les décorent d'une espèce d'éventail de papier argenté. Les femmes de Ning-po gomment leur chignon et le disposent en forme d'aile. Les *Lu-ku-hehs*, comme certaines tribus de l'Afrique, se font sur la tête une corne de bélier, et les *Tung-Miaù* enveloppent leurs cheveux de bandelettes de coton bleu.

Les femmes portent aussi dans certaines provinces une coiffure fort originale, composée d'un oiseau nommé *Fong-Hoang*, qui rappelle beaucoup la coiffure *à la pintade* des anciennes Égyptiennes. Le *Fong-Hoang* se fait de cuivre ou de vermeil, suivant la qualité des personnes qui le portent; sa tête forme une aigrette sur le front, ses ailes embrassent les tempes, et sa queue forme un gracieux chignon. Nous recommandons ce genre d'ornement à nos élégantes pour les premiers bals costumés. Une Junon coiffée d'un paon ferait un effet merveilleux.

Le barbier chinois, nommé *Te tou teih jin,* littéralement raseur de tête, exerce son métier en plein air comme son confrère indien. De même que nos anciens



Barbier chinois.

barbiers-chirurgiens, il manie la lancette aussi bien que le rasoir.

La flore chinoise comprend des espèces fort odorantes, telles que le *Kwei-Hwa (Olea fragrans),* pe-

tite fleur jaune produite par un arbre très-abondant; une espèce de lotus nommé *Lien-Hwa* (*Nymphea nelumbo*); le *Cha-Hwa* (*Camellia sesanya*), qui sert à aromatiser le thé; et une sorte de jasmin nommé *Mo-lu-Hwa*, dont une seule fleur suffit pour parfumer une chambre. Ils possèdent aussi des bois odorants, mais jusqu'à présent ils n'ont tiré aucun parti de ces richesses naturelles. Ils emploient cependant le fruit d'un cèdre qui croît dans les montagnes de Tchong-te-fou, et qui suspendu dans les appartements y répand une fort bonne odeur.

Les Chinois ont été probablement les premiers à connaître et à apprécier le musc, que fournissent en abondance les provinces montagneuses du Mohang Mang et du Mohang Vinan. Non seulement ils en aiment passionnément l'odeur, mais ils lui attribuent une foule de propriétés thérapeutiques, et l'emploient même, ce qui surprendra fort nos nerveuses Parisiennes, pour guérir les maux de tête.

Un de leurs plus célèbres médecins, Pao-po-tsé, le donne comme un préservatif certain contre la morsure des serpents. Il prétend que lorsqu'on voyage dans les montagnes, il faut porter une petite boule de musc sous l'ongle de l'orteil, car le chevrotain musqué se nourrissant de reptiles, cette odeur suffit pour les éloigner.

Les Chinois estiment aussi beaucoup le santal et le patchouly, mais rien n'égale leur admiration pour l'odeur de l'*assa-fœtida*, qu'ils classent parmi les meilleurs parfums.

Nous retrouvons au Japon une grande partie des usages chinois. Le nombre de leurs parfums est assez limité : le *jinko,* bois aromatique qu'on brûle dans les temples et dans les maisons; une pommade nommée *nioi-abra* composée d'huile et de cire végétale; une sorte de sachet *(nioi-bukooroo)* porté par les femmes, et une poudre à dents *(hami-gaki)* formée de coquilles pulvérisées, mélangées à des herbes aromatiques, forment à peu près tout leur catalogue. Ils n'emploient pas de parfums liquides, ce qui leur serait difficile, du reste, tant que les mouchoirs de papier seront en vogue.

Les funérailles des Japonais offrent quelque ressemblance avec celles des anciens Grecs et Romains. Un long cortége composé des parents, des amis et de serviteurs du défunt, les uns portant un vase d'encens les autres des fleurs qu'ils sèment sur la route, con duit le corps au bûcher qui doit le consumer. Le plus jeune des enfants y met le feu avec une torche et les assistants entretiennent la flamme en y versant de l'huile et des parfums. Les cendres sont ensuite déposées dans un monument funéraire, entouré d'une balustrade; devant le tombeau on place des vases de fleurs, deux lanternes et un petit autel sur lequel on fait constamment brûler de l'encens.

Si l'usage des parfums est assez limité au Japon, il n'en est pas de même de celui des cosmétiques, dont les femmes font un abus effrayant. Elles s'enduisent le visage de céruse, et se colorent les joues et les lè-

vres avec les fleurs du carthame. Elles forcent parfois tellement la dose, qu'elles se donnent une teinte violette. Ces fards, avec les pinceaux pour les appliquer, les peignes, etc., sont renfermés dans une petite boîte recouverte d'un coussinet qui leur sert d'oreiller. En jetant les yeux sur la gravure ci-contre tirée du « Miroir de l'Éducation des dames », publié à Jeddo, on pourra se rendre compte de la part qu'occupent les soins de la toilette dans la vie d'une Japonaise.


Dame japonaise.

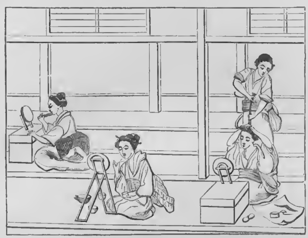
C'est surtout l'édifice de leur chevelure qui réclame toute leur attention. La gravure ci-jointe, également tirée d'un livre japonais, représente une élégante en grand costume, et on peut s'imaginer quel temps il a fallu pour hérisser cette coiffure de fleurs et d'épingles d'écaille ou de laque.

C'est sans doute à la vue d'une toilette aussi bien réussie que le poëte japonais s'écriait :

Un regard de ses yeux,
Et vous perdez votre ville;
Un autre, et votre royaume vous echappe.

L'illustration tirée du *Journal des Coiffeurs*, publié

à Nagasaki, et placée en tête de ce chapitre, pourra donner une idée de la diversité des coiffures japo-



Japonaises à leur toilette.

naises. La partie supérieure de la planche représente des têtes d'homme, et la place bleue sur le front indique l'endroit où ils se rasent, car on sait que les Japonais prennent autant de peine pour se rendre chauves que nous autres Européens pour conserver nos cheveux.



Coiffure japonaise.

Les Japonais sont célèbres par leur passion pour les fleurs et les perfectionnements qu'ils apportent dans leur culture. Aussi arrivent-ils à avoir leurs jardins fleuris en toute

saison, ce qui leur permet de composer des calendriers où chaque fleur indique un mois de l'année. Nous extrairons d'un ouvrage fort intéressant sur le Japon[1] un spécimen de ces florichronomètres :

CALENDRIER DE FLEURS D'OOSAKA

(L'année japonaise commence en février.)

1er mois.	Le prunier.	7e mois.	La guimauve.
2e —	Les orchidees.	8e —	Les polygonées.
3e —	Le poirier.	9e —	Le chrysanthème.
4e —	Le lis.	10e —	L'oranger.
5e —	Le magnolia.	11e —	Le remsa.
6e —	L'hemerocalle.	12e —	La cornouille.

Espérons qu'un jour ce peuple si ingénieux saura utiliser ses richesses florales, et ne se contentera pas, pour parfumer ses demeures, de brûler des poudres assez peu suaves dans d'affreux petits monstres.

1. *Le Japon contemporain,* par Edmond Fraissinet. P. 159.





La Toilette chez les Sauvages

CHAPITRE IX

LA TOILETTE CHEZ LES SAUVAGES

> Mit Perlen, die Persia's Fluth gebar,
> Durchflicht das krause, das schwarze Haar,
> Schmückt die Stirne mit wallenden Federn, und
> Den Hals und die Arme mit Muscheln bunt.
>
> Freiligrath.



IL paraîtra peut-être singulier à nos lecteurs qu'après avoir dit que la parfumerie était généralement l'apanage des nations civilisées, nous fassions figurer dans ce recueil des peuples qui n'ont aucun droit à ce titre ; mais nous irons au-devant de cette objection en disant que nous cherchons à retracer l'histoire de la toilette aussi bien que celle de la parfumerie, et qu'à défaut de fins aromes ou de délicats

cosmétiques, nous trouverons chez ces enfants de la nature de bizarres « maquillages » et de fantastiques coiffures à signaler, ce qui rentrera parfaitement dans notre cadre. En effet, la beauté est chose de pure convention. Le nègre pur sang est aussi fier de sa peau d'ébène que l'Anglaise de son teint de lis et de rose; à ses yeux, la pâleur de l'Européen n'est pas moins disgracieuse que ne le sont pour nous les cheveux blancs et les yeux rouges de l'albinos.

Il en est de même des ornements auxquels le sauvage a recours pour augmenter ses *charmes* naturels; ce qui l'embellit à ses yeux l'enlaidit encore aux nôtres, mais lequel a raison? Le dandy Botocudo étalant crânement la rondelle de bois qu'on lui a insérée dans la lèvre inférieure, en en augmentant chaque année le diamètre, est-il après tout plus absurde que ne l'était le petit-maître poudré du siècle dernier, dissimulant sa chevelure juvénile sous les apparences de la vieillesse? L'anneau que l'Indien porte au nez peut avoir certains inconvénients pratiques; mais sous d'autres rapports a-t-il moins sa raison d'être que ceux dont nos élégantes chargent leurs oreilles? Tout cela est affaire de goût, et qui osera se poser en arbitre infaillible dans une question si sujette aux changements?

Que ceux qui croient que *notre* goût doit toujours servir de type à celui des autres veuillent bien consulter les journaux de mode qui ont paru il y a trente ou quarante ans, et ils trouveront certainement du dernier ridicule les ajustements qui faisaient les délices de

l'époque; de même, nous pouvons nous attendre à ce que nos modes actuelles paraissent tout aussi outrées à nos petits-enfants.

C'est en Afrique que nous rencontrerons le plus d'excentricités en fait de toilette, par la raison que c'est de tous les continents celui qui a eu le moins de civilisation indigène et qui a été le moins envahi par les Européens.

Les Africains font grand usage de pommades, avec lesquelles ils s'oignent non-seulement la tête, mais le corps entier. Nous avons déjà observé cette coutume chez les anciens Égyptiens et même chez les Grecs et les Romains. Chez tous les peuples peu vêtus et exposés aux ardeurs du soleil, c'est pour ainsi dire une nécessité hygiénique, car cet enduit graisseux les protége contre les rayons solaires, par le même principe qu'une cuisinière empêche, en l'arrosant, son rôti de brûler. Outre l'utilité qu'ils leur reconnaissent sans doute, ces onguents ont aussi pour eux un but d'ornement, car ils sont aussi fiers d'une peau brillante de graisse qu'un rustre endimanché peut l'être de ses bottes vernies, et on ne peut pas faire un compliment plus flatteur à une de leurs femmes que de lui dire qu'elle est « dodue et luisante. »

Ces pommades ont pour base diverses matières oléagineuses qui abondent en Afrique, telles que les huiles de coco, de palme et d'arachides, et une espèce de beurre nommé *cé,* qui se fabrique en pilant dans un mortier et en faisant bouillir dans l'eau le fruit

d'un arbre qui croît sur la côte occidentale. On les aromatise au moyen d'herbes ou de bois indigènes; mais, au dire des voyageurs, leur odeur est souvent



Toïlette d'un Fiancé, Fernando-Po.

plus singulière qu'agréable; ce n'est pas toutefois la force qui manque à ces aromes, car M. Hutchinson parle dans ses voyages d'une pommade nommée *tola*, en usage dans la province de Fernando-Po, et dont

l'odeur est si pénétrante qu'on reconnaît à quelque distance l'approche d'un village aux émanations qu'apporte la brise.

Nous empruntons au même auteur la description suivante de la toilette d'un fiancé de cette contrée : « Devant une petite hutte appartenant à la mère de la fiancée, je reconnus bientôt l'heureux époux qui, livré aux soins de sa future belle-sœur, traversait toutes les phases de la toilette de rigueur. L'opératrice, une pipe noire et courte à la bouche, commença par lui ceindre le corps, ainsi que les bras et les jambes, de bandelettes de *tshibbu*, puis elle se mit à l'enduire partout de pommade de *tola*. Le fiancé ne paraissait pas très-pénétré du bonheur qui l'attendait; il tournait de temps à autre des regards sombres vers un morceau d'igname, en forme de cœur et orné d'une plume de perroquet, qu'il tenait à la main. Cet objet, qu'on nomme *ntshoba*, est considéré comme un talisman pour éloigner toutes mauvaises influences dans ce jour solennel. »

Ce mode d'embellissement n'est pas, du reste, réservé aux hommes, car voici ce que dit M. Hutchinson de la fiancée : « Pliant sous le poids de ses anneaux, de ses guirlandes et de ses ceintures de *tshibbu*, la fiancée avait, grâce à son vernis de pommade de *tola*, l'apparence d'une momie exhumée, sauf sa figure, qui était d'un blanc mat, non par excès de modestie, car les nègres n'ont pas l'habitude de pâlir, mais par suite d'un enduit qu'on lui avait appli-

qué comme symbole de pureté. Aussitôt qu'elle fut en dehors des palissades, on compléta sa toilette nuptiale en lui *plâtrant tout le corps de blanc.* »

On voit qu'à défaut de la fleur d'oranger, ces peuples ont su trouver un charmant emblème de la circonstance; malheureusement l'enduit finit un jour par s'écailler, et, à mesure que le fond noir se révèle, les illusions s'envolent.

Les pommades, telles que nous les avons décrites, forment à peu près toute la *parfumerie* qu'emploient les Africains occidentaux; dans quelques parties, cependant, on recherche les herbes aromatiques pour purifier l'air des cases. Les femmes du Bakwani ramassent des racines odorantes, qu'elles portent sur elles renfermées dans de petites écailles de tortue. On fait aussi un savon avec les cendres de la plante nommée *salsola*, mais l'usage en est fort limité. Quelques peuplades se servent du kohl égyptien pour se noircir les paupières, quoiqu'elles ne paraissent guère en avoir besoin. L'illustration ci-contre représente un étui à kohl fait de peau d'antilope, qui nous a été rapporté d'Afrique par M. Simmonds; la partie ronde contient le fard qu'on applique avec le manche, qui est mobile. A côté on voit une épingle à cheveux.



Étui à kohl africain.

La côte orientale de l'Afrique se sent du voisinage des Indes et de l'Arabie, et les parfums y sont plus variés qu'à l'ouest. La haute Égypte a conservé quel-

ques vestiges des goûts de ses anciens habitants, et les aromates y sont fort en honneur. Le musc pour parfumer les vêtements et le kohl pour noircir les paupières forment une partie indispensable des présents qui doivent être envoyés à une jeune fille par son fiancé, et ce dernier, avec une louable sollicitude pour les intérêts de la communauté, se tient pendant quelques jours après l'accomplissement du mariage sur une natte à la porte de la mosquée, montrant ses présents sur un plateau et sollicitant les aumônes des fidèles.

Une coutume non moins singulière accompagne les préparations du mariage. La veille de la cérémonie, on trace sur le corps de la fiancée, au moyen de pommades colorées en diverses nuances, un palmier chargé de fruits et entouré de serpents : cette figure symbolique se nomme le *Jardin du fiancé.*

Le consul Petherick, dans son intéressant ouvrage sur l'Égypte, le Soudan et l'Afrique centrale, décrit ainsi une autre bizarrerie qui est particulière à la Nubie. Se trouvant un jour à Berbera, ville située dans ce pays, et ayant demandé un bain, il fut fort surpris de voir entrer une négresse portant un bol et une tasse pour tout appareil balnéatoire. Le bol contenait de la pâte à faire le pain, et la tasse, de l'huile aromatisée avec des racines. On commença par lui pétrir tout le corps avec la pâte, ce qui le nettoya parfaitement, puis on le frotta avec l'huile pour donner de l'élasticité aux membres. Cette opération, qu'on appelle *dilka,* est en grande faveur chez les naturels, et M. Pe-

therick dit en avoir éprouvé beaucoup de bien-être; il attribue même à cet usage l'absence complète de maladies cutanées chez ces peuples, et croit que cela les met à même de braver les vents piquants de l'hiver, quoique étant fort légèrement vêtus.

Dans le Soudan, ce mode assez original de bains se remplace par des fumigations aromatiques. Dans un trou creusé auprès du lit, on place un pot de terre dans lequel on fait brûler un bois de senteur nommé *tulloch*. Les naturels s'assoient au-dessus en se couvrant d'une épaisse couverture et restent exposés pendant dix minutes aux nuages odoriférants qui leur causent une transpiration abondante et exercent, à ce qu'ils croient, une action tonique et bienfaisante sur la peau. Les belles du pays, qui font un usage fréquent de cette fumigation, finissent par être couvertes d'un émail parfumé qu'elles considèrent comme un de leurs principaux attraits.

Dans le Dar-Fûr on consomme une assez grande quantité de parfumerie qu'on tire de l'Égypte; elle se compose principalement de kohl, d'une mousse aromatique nommée *rhéa*, d'une sorte d'absinthe qu'on appelle *shé* et du *dufr*, coquille d'un poisson qu'on trouve dans la mer Rouge. Cette dernière substance pourrait bien être la même que l'*onyx* des Hébreux dont il est parlé au chapitre III de cet ouvrage.

En pénétrant plus avant dans l'intérieur, nous trouvons une espèce de pommade plus ou moins parfumée que les naturels conservent dans des œufs

d'autruche et dont ils s'enduisent à profusion. Le grand genre est de s'en mettre un morceau sur la tête et de le laisser descendre en fondant sur tout le corps. D'autres tribus s'appliquent cette pommade au moyen d'une plume d'autruche, qu'ils portent sur eux renfermée dans un étui composé d'une corne de buffle.



Plume à pommade.

Le dessin que nous donnons ici de ce singulier article de toilette est emprunté au curieux musée ethnologique que possède M. S. H. Berthoud, et qu'il a fort obligeamment mis à notre disposition. C'est probablement l'unique spécimen qui existe en Europe.

Si nous passons maintenant aux modes différents qu'emploient les enfants de l'Afrique pour disposer les cheveux ou plutôt la laine que la nature leur a donnée en partage, nous trouverons une immense variété qui dépasse en originalité les fantasques conceptions de nos coiffeurs modernes. Nous citerons seulement les plus remarquables. Les indigènes des possessions françaises, fières d'appartenir à la patrie de l'élégance et du bon ton, cherchent à imiter les tresses,

les boucles et les chignons de leurs maîtresses; on jugera, par les esquisses ci-dessous, jusqu'à quel point elles y réussissent.



Coiffures des Colonies françaises en Afrique.

Les Bushukulompos se composent une espèce de casque conique qui s'élève tantôt sur le sommet, tantôt



Coiffures de Bushukulompos.

à l'arrière de la tête[1]. Les femmes de Londa s'arran-

1. *Voyages de Livingstone.*

gent la chevelure en forme de tricorne, dans lequel elles plantent une épingle sculptée qui leur tient lieu de plumet[1]; ceci leur donne, de profil, un faux air de sergent de ville.

Les femmes de l'Ashira se font autour de la tête une série de pointes rattachées à un cercle, singulière



Coiffure de Londa.



Coiffure de l'Ashira.

auréole qui les feraient ressembler à des portraits de saintes si la figure qu'elle entoure avait une expression plus angélique.

Les femmes des Makololos se coupent les cheveux *à la malcontent*, et celles du grand désert de Sahara se rasent la tête, à l'exception d'une longue mèche qui est nattée et pend sur la figure[2].

Les Hottentots ont, d'après sir John Barrow, une chevelure très-singulière qui croît en petites touffes séparées, au lieu d'être répartie sur tout le crâne, et

1. *Voyages de Du Chaillu.*
2. *Voyages de Richardson.*

comme ils la tiennent très-courte, cela lui donne l'aspect d'une brosse à souliers, dont elle a aussi la dureté.

Les Neam-Nams, qui habitent le centre de l'Afrique sous l'équateur, ont grand soin de leurs cheveux, qu'ils portent en nattes épaisses retombant sur le cou. Le derrière de la tête est orné d'épingles d'ivoire, de six à douze pouces de long, sculptées avec assez de goût et teintes en diverses couleurs; ces épingles, dont on alterne les grandeurs, s'élèvent en demi-cercle et forment une coiffure qui rappelle celle des paysannes du lac de Côme.



Coiffures d'Ishigo.

Nos élégantes se sont-elles jamais demandé d'où leur est venue la mode des chignons? Tout simplement du pays des Gorilles, de l'Ishigo, où Du Chaillu la trouva florissante dans le cours de ses expéditions africaines, et cela bien avant qu'elle fût adoptée en Europe.

Il y a trois sortes de chignons : le perpendiculaire, l'horizontal et l'oblique; c'est un édifice assez compliqué qu'on ne peut ériger soi-même, aussi a-t-on généralement recours à des *coiffeuses* qui en font leur spécialité. Les hommes, moins coquets, se contentent de tresser leur laine en forme d'oreilles de caniche qui leur retombent gracieusement autour de la tête.

Les Dinkas teignent leurs cheveux en rouge avec une substance qui ne figure pas parmi les matières premières de nos parfumeries; d'autres tribus les teignent en brun au moyen de chaux obtenue par la calcination du corail. Les Djibbas, peuples belliqueux, se font une queue avec les cheveux de leurs ennemis vaincus, qu'ils tressent avec les leurs. On juge la valeur du guerrier à la longueur de cet appendice.

Les Griquas sont passionnés pour les couleurs éclatantes. Ils s'enduisent le corps d'ocre rouge et la tête d'une pommade bleue mélangée de mica; les parcelles de mica qui se détachent les couvrent d'une poussière brillante qui reluit au soleil et leur cause une immense satisfaction d'amour-propre.

Les coiffures les plus variées et les plus extraordinaires toutefois sont celles qu'on rencontre chez les Ounyamonezis, qui habitent les montagnes de la Lune. Nous en donnons un échantillon pris dans les *Voyages du capitaine Burton.* Pour compléter leurs charmes,

ils se pratiquent de chaque côté de la figure deux profondes incisions; les femmes même ne craignent pas de s'infliger cette torture pour être belles; mais avec leur penchant naturel à la coquetterie, elles teignent les cicatrices en bleu.



Coiffures d'Ounyamonezis.

Dans l'île de Madagascar, les hommes portaient jadis leurs longs cheveux noirs en nattes arrêtées par un nœud au bout, mais le roi Radama, trouvant à cette mode quelques inconvénients pour ses troupes, publia un édit ordonnant à tous ses soldats de couper leurs tresses. Cette loi, toutefois, rencontra beaucoup d'opposition, non-seulement chez les hommes qui tenaient

autant à ces ornements capillaires que les hussards de l'ancien régime à leurs nattes et à leurs queues, mais aussi chez les femmes, qui mettaient un certain orgueil à tenir les cheveux de leurs maris bien tressés et bien enduits d'huile de coco. Le roi Radama, voyant que les voies légales ne suffisaient pas, paya d'exemple et parut un jour à une revue complétement tondu. Ceux qui tenaient à rester bien en cour firent, en soupirant, le sacrifice de leurs nattes, mais les plus obstinés résistèrent, encouragés par leurs femmes, qui s'étaient ameutées pour les soutenir. Le bon roi, pour en finir, donna simplement l'ordre à ses gardes de conduire les récalcitrants dans un bois voisin et de leur couper les cheveux *de façon à ce qu'ils ne repoussent pas*. Les séides intelligents, avec un zèle digne d'un tel maître, exécutèrent ses ordres à la lettre en leur *coupant la tête* [1].

Dans les contrées qui environnent la baie de Delagoa, les naturels se rasent tous les cheveux, à l'exception d'une petite touffe qu'ils laissent croître au sommet et qu'ils disposent en carré au moyen d'épingles de bois. Les chefs remplacent ce simple ornement par des panaches de plumes rouges et des vessies remplies d'air.

Depuis le Nil-Blanc jusqu'au mont Sinaï, l'antique mode égyptienne de natter les cheveux est encore en vigueur. Chez les Arabes Hassanieh, qui habitent cette

1. *Voyages du capitaine Owen.*

première localité, les deux sexes se nattent les cheveux ; seulement les hommes les rejettent en arrière et les laissent pendre sur le cou, tandis que les femmes les rassemblent de chaque côté de la figure, et s'ornent la tête par derrière avec du corail, des grains d'ambre ou des petits colifichets de cuivre. Une parure très-goûtée de ces peuples se compose d'un chapelet de dés perforés descendant sur le sommet de la tête, et d'une série de boutons de cuivre plaqués sur le front[1].

En Nubie, la chevelure, qui est un peu laineuse, se dispose généralement en petites nattes serrées tout autour de la tête; le grand genre toutefois est de ne natter les cheveux que dans la moitié de leur longueur, et de raidir tout le reste en pointes à l'aide d'une solution gommeuse, ce qui donne à la tête l'aspect d'un hérisson; cette coiffure étant très-longue à faire ne se renouvelle généralement qu'une ou deux fois par mois, et pendant tout ce temps les élégantes doivent reposer leur tête, quand elles dorment, sur un oreiller de bois creusé pour recevoir le cou, afin de ne pas dé-

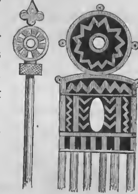


Coiffure nubienne.

1. *Voyages du consul Petherick.*

ranger le précieux édifice. On voit que dans tous les pays la mode a ses victimes.

Les Abyssiniennes portent dans leurs cheveux des peignes et des épingles de bois ou d'ivoire ; ces ornements sont finement sculptés et quelquefois teints de henné ; elles se couvrent aussi de colliers de bois odorants, et les plus raffinées ont autour du cou une petite boîte d'argent contenant du coton parfumé, qu'elles regardent comme une amulette.


Épingle et peigne abyssiniens.

Les Arabes Bédouins du mont Sinaï ont aussi leurs cheveux nattés et s'en font une espèce de corne qui forme une protubérance sur le front. Les jeunes filles s'ornent la tête d'un chapelet de perles de couleur ; quelques-unes portent au-dessus du front une coquille d'huître sculptée, symbole qui annonce aux jeunes gens de la tribu que le mariage ne leur déplairait pas. Cet emblème n'est peut-être pas aussi poétique que le langage des fleurs, mais il ne manque pas d'utilité pratique. Voyez, si la mode en venait en Europe, comme la vue de la coquille d'huître faciliterait la déclaration d'un amoureux timide.


Amulette abyssinienne.

Quittons maintenant l'Afrique, et d'un bond ra-

pide arrivons aux îles Philippines; là nous trouverons les naturels du pays, les Tagals, fort occupés de leur toilette. C'est surtout à leurs cheveux, qui sont noirs, longs et brillants, que les femmes donnent de grands soins; elles les lavent au moins une fois par jour avec une herbe savonneuse nommée *go-go,* et les inondent d'huile de coco imprégnée du parfum de l'*ihlang-ihlang* ou du *san-paquita*.

Dans les îles Loo-Choo les deux sexes enduisent leurs cheveux du jus d'une herbe aromatique qui leur donne un fort beau brillant, et les relèvent au sommet de la tête, où ils forment une coque dans laquelle on plante deux épingles; celles des pauvres gens sont simplement de bois, celles des gens riches sont d'ivoire sculpté orné de pierres précieuses.


Coiffure arabe.

L'Australie abonde en substances aromatiques, mais les aborigènes, qui occupent un des derniers échelons de la race humaine, n'ont pas les sens assez raffinés pour les apprécier. En revanche, les colons commencent à exploiter ces richesses naturelles; déjà les essences des familles de l'*Eucalyptus* et du *Melaleuca,* arbres dont il existe d'immenses forêts, sont parvenues jusqu'à nos marchés d'Europe, où elles se vendent pour parfumer les savons, et bientôt on saura sans doute aussi tirer parti des fleurs du

Wattle, qui offre quelque ressemblance avec la cassie de la Provence[1].

Les habitants de la Nouvelle-Zélande, quoique bien supérieurs à ceux de l'Australie, ne font pas non plus grand cas des parfums et des cosmétiques. Le principal mode d'*embellissement* auquel ils ont recours est le tatouage, qui se pratique aussi dans presque toute la Polynésie. Le tatouage est ce qu'on peut appeler un fard indélébile; on a dû commencer par se peindre la figure jusqu'au jour où un sauvage à l'épiderme endurante ait eu l'idée de rendre la couleur permanente en la fixant dans la peau.

La Nouvelle-Zélande possède une supériorité marquée dans l'art du tatouage. Les chefs sont très-fiers des élégantes arabesques qui décorent leurs physionomies, et sacrifient volontiers leurs cheveux et leur barbe pour fournir un canevas plus étendu pour le dessin. Cette opération, qui s'appelle *moko*, s'exécute avec la résine calcinée du *kaori* qu'on insère dans la peau au moyen d'un petit ciseau fait d'un os d'albatros. M. Taylor, qui décrit longuement le procédé dans son intéressant ouvrage sur la Nouvelle-Zélande,



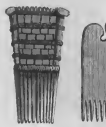
Tatouage. — Nouvelle-Zélande.

1. Voir le chap. XII.

dit que l'artiste, pour faire diversion à la douleur qu'il occasionne à son *sujet*, lui chante des ballades dont il donne le curieux spécimen suivant :

Celui qui payera bien sera
Magnifiquement décoré,
Mais celui qui oublie l'opérateur
Sera fait négligemment
Avec des lignes tres-ecartées,
O hiki Tangaroa!
Frappons; que le ciseau tombant
Resonne sur son chemin.
On ne sait pas tout le talent qu'il faut
Pour bien conduire son ciseau
O hiki Tangaroa!

On voit que, dans ses inspirations poétiques, l'artiste n'oublie pas le côté sérieux de l'affaire; il a soin de rappeler à son patron que la *beauté* se paye, comme toute autre chose. Les femmes se laissent aussi martyriser la peau de cette façon, mais sans sacrifier leurs cheveux; on leur trace seulement des lignes teintes en bleu sur les lèvres et le menton avec un petit accroche-cœur assassin au coin de l'œil; quelques-unes se contentent de tracer des dessins sur leur figure avec de l'ocre rouge et de l'huile. Elles portent généralement dans les cheveux des peignes de forme assez bizarre.


Peignes de la Nouvelle-Zélande.

L'embaumement se pratique dans quelques parties

de la Nouvelle-Zélande, mais ce n'est que la tête du mort qu'on conserve en en retirant la cervelle, qu'on remplace par des fleurs, et en la faisant cuire au four, puis sécher au soleil. On conserve ces têtes dans des paniers en les arrosant d'huile parfumée, et dans les grandes occasions on les orne de plumes et on les expose à la vénération de la famille, qui leur paye un tribut de larmes.

Ces coutumes tendent à s'effacer par suite de l'occupation anglaise; cependant on les retrouve encore dans l'intérieur, où les naturels ont conservé tout leur esprit d'indépendance, ainsi qu'ils le prouvent par leurs fréquentes rébellions.



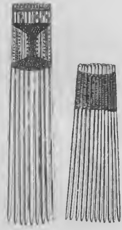
Coiffures des îles Fijis.

En parcourant les divers groupes de la Polynésie, nous rencontrons bien des coiffures étranges, mais peut-être il n'en est pas de plus bizarres que celles des habitants des îles Fijis. Non contents de tortiller

leurs cheveux en toute espèce de formes, ils en dissimulent la noirceur avec des teintures bleues, blanches, rouges et jaunes. Les nuances cramoisi et jaune doré sont très-bien portées parmi les jeunes gens, mais le meilleur genre consiste en une réunion de différentes couleurs dans la même coiffure. Ainsi, les uns ont au milieu de la tête une masse sphérique de cheveux noirs, qui est entourée d'un bandeau de cheveux blancs, large comme la main, et ce bandeau prend toute la longueur de la tête et partage les cheveux noirs en deux; d'autres portent sur le cou un grand chignon rouge ou jaune, qui forme contraste avec le reste; d'autres enfin disposent leur tête en damier semé de carrés noirs et blancs, ou la couvrent de petits cônes de toutes nuances.

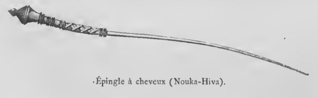
Nous nous permettrons d'appeler sur cette mode l'attention des dames qui aiment les nouveautés excentriques. Nous sommes certain qu'une de ces coiffures en arc-en-ciel produirait dans un salon une sensation prodigieuse. Nous avons bien vu, il est vrai, et même assez fréquemment, des teintures européennes produire (malgré les promesses des prospectus) des nuances vertes ou bleues, mais on s'est obstiné jusqu'à présent à regarder cela plutôt comme un accident que comme un ornement. Il serait temps de revenir de ce préjugé; les cheveux roux si longtemps réprouvés n'ont-ils pas réussi à faire fureur dernièrement?

Avant de quitter les îles Fijis disons quelques mots des peignes des prêtres qui, avec une aigrette de plume rouge, constituent les insignes de leur dignité; ces peignes sont faits de minces morceaux de bois reliés ensemble au moyen de fils très-fins de différentes couleurs et disposés avec beaucoup d'art. Les prêtres de ces îles rendent des oracles comme les pythonisses des anciens, et ceux qui les consultent doivent leur apporter une dent de morse et une jatte d'huile parfumée dont ils s'enduisent le corps pour provoquer l'inspiration.



Peignes des Fijis.

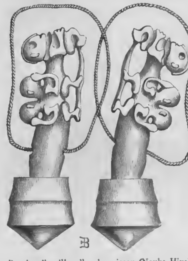
Les indigènes de l'île du Duc-d'York de même que les Fijiens aiment beaucoup les chevelures à nuances diverses, mais moins experts qu'eux dans l'art de la teinture, ils se contentent de s'oindre la tête et de la couvrir ensuite d'une poudre blanche, rouge ou jaune, qu'ils portent toujours sur eux



·Épingle à cheveux (Nouka-Hiva).

dans une petite gourde. On voit que, si le règne de la poudre a cessé en Europe, il fleurit encore aux antipodes.

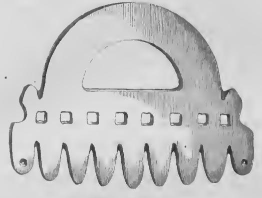
Nous trouvons encore les coiffures multicolores en faveur dans les îles de Darnley et de Britannia. Les jeunes gens de ce dernier pays affectionnent les cheveux blancs, et prennent autant de peine à blanchir leurs cheveux que nos vieillards à noircir les leurs.


Boucles d'oreilles d'os de poisson (Nouka-Hiva) grandeur naturelle.

Les femmes de Nouka-Hiva, aux îles Marquises, se frottent le corps d'huile de coco, afin de lui donner un lustre dont elles font beaucoup de cas; les plus élégantes emploient au lieu d'huile le suc du *papa* pour garantir la peau des influences de l'air et lui conserver sa blancheur. Quelques-unes se tatouent, mais cet usage tend tous les jours à disparaître. Elles ont grand soin de leurs cheveux qu'elles attachent avec de longues épingles sculptées, et elles portent des boucles d'oreilles faites pour la plupart d'arêtes de poisson. Les spécimens de ces ornements que nous illustrons se trouvent dans le musée de M. S. H. Berthoud, ainsi que le peigne des îles Salomon, qui est fait d'une dent de morse.

Aux îles Sandwich, les jeunes filles s'ornent la tête

d'une guirlande composée des fleurs jaunes de l'*ilima* entremêlées avec des herbes odorantes; cette parure, qui est faite avec beaucoup de goût, s'enroule plu-



Peigne des îles Salomon.

sieurs fois autour des cheveux comme un turban, ou elle forme une simple couronne avec un pan retombant sur le cou.

Nous arrivons maintenant à Taïti, la reine de l'océan Pacifique, où les indigènes et surtout les femmes ont toujours donné de grands soins à leur toilette. Les Taïtiennes sont généralement grandes et bien faites; elles ont de belles dents et de magnifiques cheveux noirs, qu'elles lavent une fois par jour et qu'elles imprègnent ensuite de *monoï*, pommade composée d'huile de coco dans laquelle on fait infuser de la sciure de bois de santal ou la racine pilée d'une racine aromatique nommée *toromeo*. Leur chevelure,

qu'elles laissent pendre en nattes ou qu'elles ramassent sur le sommet de la tête, est ornée d'élégantes couronnes qu'elles composent de différentes façons : tantôt elles emploient des herbes odorantes telles que le *maïri*, qui croît dans la montagne, ou le *miri*, qui se trouve dans la vallée; tantôt c'est la paille d'arrow-root nommée *pia*, qu'elles entrelacent avec des immortelles, ou le *reva-reva*, tiré de la fibre du cocotier; tantôt enfin ce sont de simples guirlandes de fleurs, parmi lesquelles brillent les suaves étoiles du *tiaré*. Joignez à cela un collier fait des facettes de l'ananas ou des fruits parfumés du *pandang*, et la parure est complète. On peut voir au musée des colonies quelques-uns de ces ornements, qui sont fort gracieux.

Abordons maintenant l'Amérique en commençant par la pointe méridionale. Nous trouvons à la Terre-de-Feu le maquillage en grande faveur, et, de même que les coquettes de l'ancien régime, les naturels affichent une préférence pour le rouge et le blanc, seulement ils l'appliquent d'une manière différente : le rouge se porte sur la poitrine et les épaules, et le blanc le long des bras et des jambes. Il est d'assez bon goût aussi de se tracer un cercle blanc autour de l'œil et de se passer une arête de poisson à travers le nez[1].

Les naturels du Brésil tressent une partie de leur chevelure en nattes rattachées par derrière et se tatouent le tour de la bouche en rouge et en bleu en

1. *Voyages du capitaine Cook.*

guise de moustaches. Nous avons déjà parlé des *Botocudos*, qui s'insèrent une rondelle de bois dans la lèvre inférieure, en en augmentant chaque année le diamètre, ce qui donne un charme infini à leur physionomie, déjà assez réussie.

Dans la plupart de ces contrées auxquelles la nature a donné en partage une foule de richesses aromatiques, les indigènes s'en préoccupent généralement fort peu; nous devons cependant faire exception pour un parfum nommé *umari*, que les habitants du Rio-Negro retirent de l'*Humirium floribundum* par un procédé qui mérite d'être cité pour sa singularité. On soulève, sans l'arracher, l'écorce de cet arbre, et on y insère un morceau de coton, qui s'imbibe, au bout d'un mois, du précieux arome [1].

Nous dirons maintenant quelques mots des autochthones du Pérou et de tout le golfe du Mexique. Vu leur ancienne civilisation, ils ne devraient peut-être pas figurer dans ce chapitre, et cependant il serait difficile de leur trouver une autre place.

Il est fort probable que, du temps des Incas, les Péruviens faisaient usage des parfums que fournit leur sol en abondance, mais nous manquons de données certaines à cet égard. Nous savons seulement que les deux sexes portaient les cheveux longs; les femmes les réunissaient en longues tresses. La plus grande injure qu'on pouvait faire à un Indien était de le pri-

1. *Voyages de Wallace.*

ver de sa chevelure : c'était un des châtiments réservés aux plus grands crimes.

Les Péruviens de nos jours employent beaucoup



Modèle du temple de Xochicalco.

de parfumerie européenne, dont ils sont fort amateurs. Ils fabriquent aussi, dans l'intérieur, des allumettes à parfumer les appartements, dont la base principale est le benjoin. Nous en possédons un échantillon assez curieux enveloppé de clinquant.

Dans l'Yucatan, les nombreux autels qu'on a découverts dans les ruines des temples, et dont nous reproduisons un spécimen, étaient évidemment em-

ployés à brûler des parfums, mode de culte qui semble commun à tous les peuples primitifs.



Autel de Palenqué.

Pour le Mexique, il ne peut exister aucun doute à ce sujet, d'après les révélations de ceux qui ont assisté à la conquête des Espagnols, et qui nous donnent les détails les plus précis sur les coutumes de cet ancien empire.



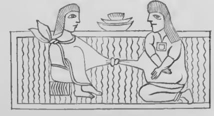
Encensoir mexicain.

De même que chez nos peuples de l'antiquité, les parfums et les fleurs jouaient un grand rôle dans toutes les fêtes religieuses, et on brûlait de l'encens aux pieds des idoles, sur des autels comme celui du temple de Xochicalco, dont le mo-

dèle fut exposé en 1867, dans le parc de l'Exposition. Parfois aussi l'encens se plaçait dans l'intérieur de la tête d'une statue, de façon à ce que la fumée sortît par la bouche et les yeux; on voit au Musée britannique un spécimen de ces curieux encensoirs.

Les prêtres se préparaient à leur ministère avec des onctions parfumées; les jeunes filles qui prenaient part à ces cérémonies se couvraient les joues de fard. L'embaumement était connu des Mexicains et se pratiquait pour conserver le corps de l'empereur et des grands personnages.

Les parfums figuraient aussi dans les cérémonies du mariage; on les brûlait sur un brasier tandis que le prêtre, nouant ensemble par un coin les vêtements des fiancés, consacrait ainsi leur union; la gravure ci-



Mariage mexicain.

jointe copiée d'une ancienne peinture mexicaine illustre cette singulière coutume.

Les prêtres étaient coiffés de perruques qui ressemblaient assez à celle des Égyptiens. Les Mexicains portaient toute leur barbe et y tenaient beaucoup.

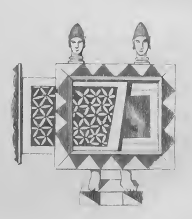
L'ivrogne était condamné, comme punition, à être rasé.

Nous terminerons notre tour du monde par les Peaux-Rouges du nord de l'Amérique. Leur plus grande coquetterie est la façon dont ils se peignent la figure, et, d'après les récits des voyageurs qui les ont visités, jamais douairière n'a passé plus de temps devant son miroir à *se faire une tête* pour le bal ou l'Opéra qu'un Sioux ou un Pawnee se maquillant pour une excursion pacifique ou guerrière.

M. Murray, en décrivant le fils d'un chef nommé Sa-in-tsa-rish, nous dit n'avoir jamais vu de dandy pareil. Il commençait ordinairement sa toilette à huit heures du matin, et elle n'était finie que le soir; après s'être graissé tout le corps pour servir de fond, il se traçait des lignes sur la tête et les membres, et se regardait constamment dans un morceau de miroir qu'il portait à la main, en changeant les dessins jusqu'à ce qu'il eût atteint l'effet désiré.

M. Catlin, qui a longtemps voyagé dans l'Orégon, parle aussi du soin que les Indiens apportent à ces peintures corporelles. Pour célébrer certaines grandes fêtes, ils ont des ballets où chaque danseur est orné d'un dessin particulier, parfois représentant un animal tel que le renard ou le serpent, parfois aussi quelques figures symboliques telles que celles du jour et de la nuit, qu'on voit au centre du frontispice de ce chapitre, et qui font vraiment honneur à l'imagination de ces sauvages.

Quelques Indiens prétendent que les couleurs sont symboliques : ainsi le rouge indique la joie, et le noir la douleur. Sous ce dernier rapport ils se rapprochent de nos idées, avec cette différence toutefois qu'au lieu de revêtir des habits noirs quand ils perdent leurs proches parents, ils se barbouillent la figure de charbon. Quand le défunt les touche de moins près, ils se contentent de se dessiner un treillage noir sur la figure ou de s'en peindre la moitié en noir ; c'est leur façon de porter le demi-deuil. Heureusement ils ne s'adonnent pas à de fréquentes ablutions ; car dans ce cas leur deuil et leur demi-deuil seraient de courte durée.





FLACONS, POMANDRES & CASSOLETTES

MUSÉE DE KENSINGTON

CHAPITRE X

DEPUIS LES GAULOIS JUSQU'A NOS JOURS

Cerca d'accrescer collo studio e l'arte
La natural beltà che in lei risplende,
L'auree chiome in vago ordine comparte,
Ed ad ornarsi il rimanente attende :
Poi lieta si contempla a parte a parte
Nell' acciar, che l'immago al vivo rende,
Cosi augellin dopo la pioggia al sole
Polirsi i vanni, e vagheggiarsi suole.

Le Tasse.



A partie chronologique de notre ouvrage se terminera dans ce chapitre où se trouve réuni tout ce que nous avons pu recueillir sur l'histoire des parfums et de la toilette chez les principaux peuples de l'Europe, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours.

La toilette des anciens habitants de l'Europe, tels que les Germains, les Gaulois, les Celtes, ressemblait un peu à celle des Indiens du nord de l'Amérique, que nous avons décrite dans le dernier chapitre, et consistait principalement en peintures corporelles; ce système avait sans doute pour but, dans l'origine, de protéger la peau, à défaut de vêtements, contre les intempéries; mais plus tard, il fut appliqué dans un but d'ornement et servit même à distinguer les conditions, car il était réservé aux hommes libres et défendu aux esclaves [1]. Les gens du commun se contentaient de petits dessins clair-semés, tandis que les nobles avaient le privilége de décorer leurs personnes de grandes figures, principalement d'animaux. Plus tard, quand leurs costumes devinrent moins exigus, ils transférèrent ces emblèmes à leurs boucliers. Ainsi naquirent les armes de famille que les Japonais, après avoir probablement commencé de la même façon, portent maintenant sur leurs habits, comme le firent nos ancêtres au moyen âge [2].

Les Gaulois et les Germains teignaient leur poitrine en rouge quand ils allaient en guerre, afin que leurs ennemis ne pussent pas voir le sang couler de leurs blessures. Les Aries, qui habitaient entre la Varte et la Vistule et ne combattaient que la nuit, se bar-

1. Pelautier, *Histoire des Celtes.*

2. Les armoiries ne furent généralement adoptées par la noblesse qu'aux premières croisades, quoique connues avant cette époque; elles devinrent heréditaires vers l'an 1230, et commencèrent a se porter sur les habits sous Charles V.

bouillaient de noir de la tête aux pieds pour se rendre encore moins visibles. Les Bretons donnaient une teinte bleuâtre à leur peau au moyen du pastel qu'ils appelaient *woad* (*Isatoris tinctoria*) et se figuraient rendre ainsi leur aspect formidable dans la bataille. Pline parle aussi d'une espèce de plantain nommé *glastrum*[1] qui servait aux Gaulois et aux Bretons à colorer leur figure et leur corps. En un mot, tous les habitants du nord de l'Europe pratiquaient cette coutume, depuis les Sarmates jusqu'aux Pictes; ces derniers surtout, qui habitaient le nord de l'Écosse, étaient célèbres pour leurs décorations personnelles qui les avaient fait nommer *Picti* par les Romains.

Les teintures de cheveux étaient également connues de ces peuples qui, bien que blonds naturellement, cherchaient à rendre cette nuance plus ardente encore au moyen de chaux ou de cendre de hêtre. Nous avons déjà vu, dans le cours de notre histoire, que les Romains tiraient des Germains ce genre de préparations.

Quant aux parfums, il nous est assez difficile de dire s'ils en faisaient usage, mais ils recherchaient les herbes odorantes, et particulièrement la verveine, qui était considérée comme une plante sacrée. C'est de verveine que se couronnaient les druidesses lorsqu'elles rendaient leurs oracles, et dans les grandes cérémonies les eubages portaient un thyrse formé de verveine enroulée autour d'un bâton.

1. Pline, *Hist. nat.*, l. XXII, chap. 1.

Les femmes donnaient déjà certains soins à leur parure, ainsi que l'attestent les bijoux de l'époque qui



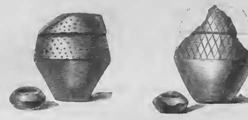
Bijoux celtiques.

figurent dans nos musées ; la coquetterie a été de tous les temps. N'a-t-on pas trouvé dans les *terramares* de l'Emilie, qu'on suppose remonter à l'âge de bronze, des peignes et des épingles à cheveux?

La conquête romaine apporta un grand changement dans les mœurs de tous ces peuples. La civilisation pénétra à la suite des armées victorieuses et bientôt les nouvelles provinces cherchèrent à rivaliser de luxe avec la métropole. Les nombreux vestiges de bains et d'objets de toilette découverts en France et en Angleterre indiquent assez clairement que ces pays avaient adopté les habitudes de leurs vainqueurs.

Dans certains *tumuli* on a rencontré aussi des urnes

cinéraires, dont l'orifice était bouché par une petite jatte contenant de l'encens et du charbon, et qu'on attribue généralement à cette époque. Quelques antiquaires cependant les font remonter plus haut et leur donnent une origine celtique. Nous reproduisons ici



Urnes cinéraires.

deux de ces urnes exhumées d'un *barrow*, à Darwen, dans le comté de Lancashire [1]; d'après l'abbé Cochet, on en a trouvé de semblables en Normandie.

Quand les Romains furent chassés à leur tour par l'invasion des barbares, les parfums, peu appréciés par ces hordes belliqueuses, furent également bannis de la vie usuelle, et ne furent plus admis que dans les églises et les palais.

Les premiers chrétiens n'employaient pas l'encens dans leurs cérémonies; cette fumée aurait pu les trahir dans les grottes ou les souterrains où la persécution les forçait, le plus souvent, d'accomplir leurs saints mystères. Ils se servaient, toutefois, d'aromates pour embaumer leurs morts.

1. *Reliquary*, 23.

« Véritablement, dit Tertullien en s'adressant aux idolâtres, nous n'achetons point d'encens. Si les Sabéens s'en plaignent, qu'ils sachent que nous employons plus d'aromates pour ensevelir les chrétiens que pour encenser vos dieux. »

Cette coutume d'embaumer les morts est souvent citée dans les chroniques des premiers siècles. Le cimetière de l'abbaye de Barking répandait, d'après Bede, les odeurs les plus suaves provenant des corps embaumés qui y étaient enterrés, et lorsqu'on ouvrit la tombe de la princesse Earcongota, abbesse du couvent de Brie en Gaule, « l'atmosphère devint tellement parfumée qu'il semblait qu'on avait ouvert un coffret rempli des baumes les plus odoriférants [1]. »

Il est probable qu'on brûlait aussi des aromates sur les tombeaux, comme le faisaient les Romains, car saint Éphraïm, un des Pères de l'Église, ordonne, dans son testament, qu'on n'emploie pas de parfums sur sa tombe, mais qu'on donne plutôt les épices au sanctuaire, les aromates au Seigneur et l'encens à l'église.

Lorsque les chrétiens purent exercer librement leur culte, l'encens prit sa place dans la liturgie. Constantin le Grand, après avoir érigé sur la voie Ostienne à Rome un magnifique temple dédié à saint Pierre et saint Paul, le dota de diverses propriétés en Afrique et en Orient, qui produisaient ensemble près

1. Bede, *Histoire de l'Église,* liv. III, c. VIII.

de huit cents livres d'aromates divers, tels que l'encens, le baume, la myrrhe, le storax, etc.

On avait coutume aussi de parfumer l'huile des lampes et la cire des cierges[1]. Saint Paulin de Nola nous décrit les tombeaux des martyrs environnés de lumières qui répandent à la fois le plus vif éclat et la plus douce odeur.

Lorsque Clovis fut baptisé à Reims, en l'an 496, on brûla de l'encens et on alluma des cierges parfumés. Le monarque, voulant sans doute se mettre à l'unisson, se présenta orné d'une perruque gaufrée et parfumée avec un soin merveilleux. Saint Rémi lui ayant reproché cette vanité, le néophyte passa sa main dans ses cheveux pour les défriser [2].

Les parfums étaient alors fort coûteux, et ils figuraient souvent dans les présents que les princes se faisaient entre eux. Ce fut ainsi que Hugues le Grand, père de Hugues Capet, ayant demandé en mariage la sœur du roi Athelstan, lui envoya les plus suaves parfums qu'on eût jamais vus en Angleterre[3], et que Charlemagne reçut d'Aaroûn-al-Raschid les plus précieux aromates de l'Orient.

On employait à cette époque un moyen simple et peu coûteux de parfumer les appartements : c'était de couvrir le parquet, en guise de tapis, d'herbes odoriférantes, comme cela se pratique encore dans quelques

1. *Rock's Hierurgia.*
2. Sorel, *Annales de la Monarchie française*, tome I.
3. *Chronique de Malmesbury.*

églises d'Espagne et de Portugal ; le roseau aromatique (*calamus aromaticus*) était surtout en faveur, et on raconte à ce sujet qu'à la naissance de Guillaume le Conquérant, l'enfant, ayant été posé à terre, saisit des deux mains les roseaux qui jonchaient le sol et qu'on eut grand'peine à les lui arracher ; ceci fut regardé comme un présage favorable, et les personnes présentes déclarèrent que cet enfant serait roi un jour.

Les anciens auteurs parlent souvent de cette coutume, qui était générale dans les châteaux :

« Si trespassèrent la tor et viennent en une grant sale jonchiée de jonc menuz ; et fleroit si souef comme se totes les espices dou monde i fussent espandues[1]. »

Dans la belle saison on substituait des fleurs aux roseaux :

> Et n'ert pas jonchié de jonc,
> Mais d'Inde flor de violette[2].

Cette habitude paraît avoir été en vigueur jusqu'au XVIIe siècle. Shakespeare en fait souvent mention, et la reine Élisabeth, toute élégante qu'elle fût, tapissait ainsi les salles de son palais.

L'embaumement ne paraît pas avoir été en usage au commencement du moyen âge ; mais on lavait les corps de vins épicés et on les cousait dans des peaux de cerf avant de les ensevelir. Dans la « Chanson de Roland » le poëte décrit ainsi les derniers honneurs

1. *Li Roman de la Charrette.*
2. *Partonopex* (1240).

rendus par Charlemagne aux grands guerriers tués à Roncevaux.

E puis les cors des barons si unt pris.
En quirs de cerf les seignurs unt mis.
Ben sunt lavez de piment e de vin.

Un peu plus tard nous voyons reparaître l'embaumement. Dans les comptes de Geoffroy de Fleury faits pour les obsèques du petit roi Jean, né le 15 novembre 1316 et décédé quelques jours après, nous trouvons pour l'embaumement : « deux onces d'ambre, quarante sols, et une demie once de musc, trente sols. » Disons en passant, comme point de comparaison, que pareille quantité de ces ingrédients coûterait de nos jours, la première 120 francs, la seconde 40 francs.

Froissart, en décrivant l'ensevelissement de Gaston de Foix, mort en 1396, dit qu'il fut « vuidé et embaumé, et mis en un chercus de plomb. »

Les parfums ne furent adoptés pour l'usage de la toilette que vers l'époque des croisades. Les galants paladins qui revinrent de ces lointaines expéditions se firent un devoir de rapporter, à travers mille dangers, à la dame de leurs pensées, quelques-uns de ces suaves aromates ou de ces merveilleux cosmétiques dont l'Orient avait jusqu'alors gardé le secret.

Ce fut aussi à cette époque qu'on commença à se servir chez tous les grands seigneurs d'eau de rose pour les ablutions avant et après le repas. Ces ablutions devaient être de première nécessité, si l'on songe que les fourchettes ne furent inventées en Italie qu'au

xve siècle, et ne pénétrèrent en France et en Angleterre que beaucoup plus tard, ayant été qualifiées, de prime abord, par les braves gens qui préféraient leurs doigts, de ridicule afféterie.

Les orfévres s'ingénièrent à créer, pour placer cette eau de rose sur la table, des vases des modèles les plus riches et les plus originaux. On cite entre autres un magnifique paon d'argent avec une queue ornée de perles et de diamants qui fut envoyé de France en présent à Mathilde, femme du roi Henri Ier d'Angleterre. Mathieu de Coucy raconte aussi, dans ses chroniques,



Aiguières à eau de rose.

qu'à un grand banquet donné par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, on avait placé sur un buffet une statue d'enfant d'où découlait un jet d'eau de rose. Nous reproduisons ici deux de ces aiguières aux formes fantastiques qui se trouvent toutes deux au musée de

Cluny, et qui servaient à verser l'eau de rose sur les mains des convives avant et après le repas.

La rose a du reste été toujours en grande faveur auprès de nos ancêtres; elle a figuré tour à tour dans les cérémonies religieuses, dans les coutumes populaires, dans la littérature et même dans la politique. Nous citerons quelques faits à l'appui [1].

Dès le VIe siècle, saint Médard, évêque et seigneur de Salency, instituait le couronnement des rosières, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. En 1208, saint Dominique inventait le rosaire, ainsi nommé parce qu'il contenait autant d'*Ave* qu'on mettait de roses dans une couronne, et, en 1366, le pape Urbain V bénissait la première rose d'or qui fut envoyée à Jeanne, reine de Sicile. Cette bénédiction a lieu tous les ans depuis cinq siècles, et se fait avec de l'eau bénite, de l'encens, du baume et du musc.

Dans toutes les fêtes publiques ou privées, on avait l'habitude de porter des couronnes de roses, qu'on nommait *chapels* ou *capiels*. C'était sans doute une charmante parure pour une femme; mais surmontant la figure rubiconde d'un bon vivant à ventre rebondi, cela devait faire un singulier effet. Il est cependant hors de doute que ces ornements servaient aux deux sexes, car dans le roman de *Perce-Forest,* l'auteur dit en décrivant un festin : « Avoist chascun et chascune un chapel de roses sur son chief. »

1. Plusieurs de ces anecdotes sont empruntees a un charmant récit de M. A. de Ponthieu, intitulé *la Légende de la Rose*.

C'était généralement aux dames qu'était confié le soin de cueillir les fleurs et d'en faire des chapels.



Dames cueillant des fleurs.

Jean de Dammartin, dans *Blonde d'Oxford*, trouve sa maîtresse se livrant à cette charmante occupation.

> A dans de la chambre j'avance
> De la le vit en i-prael
> U ele faisoit un capiel.

Tous les vendredis, saint Louis faisait porter à ses filles des chapels de roses, *en remembrance de la sainte couronne d'épines*, et il est probable que les princesses trouvaient la pénitence assez douce.

Dans bien des familles nobles de province où il y avait des enfants mâles, les demoiselles apportaient en mariage un simple chapel de roses, dot fort poétique sans doute, mais que beaucoup d'époux modernes auraient le mauvais goût de trouver insuffisante.

La rose donna son nom à un des premiers poë-

mes français, *le Roman de la Rose,* commencé au XIIIe et fini au XIVe siècle, ouvrage rempli des plus curieux détails sur les mœurs du temps, et bien supérieur à son rival, *le Roman de la Violette.*

Nous trouvons encore les fleurs servant de prix aux poëtes qui triomphaient aux Jeux Floraux de Toulouse. C'était une amarante et une églantine d'or, une violette, un souci et un lis d'argent. Clémence Isaure y ajouta une rose d'or et, dans son testament par lequel elle légua ses biens à cette académie, elle prescrivit qu'on irait chaque année, le jour de l'ouverture, répandre des roses sur sa tombe.

Le rôle que joua la rose dans la politique est plus triste, car il amena des flots de sang. Ce fut à Provins que le comte d'Egmont trouva la rose rouge, ou rose de Damas, que Thibaut, comte de Champagne, y avait apportée d'Orient. De retour dans son pays, il l'adopta pour devise de la famille de Lancastre, et la maison d'York, par opposition, arbora une rose blanche. De là vient le nom de la *Guerre des deux Roses,* qui fut donné aux combats acharnés que se livrèrent ces deux partis.

En France, la rose servit aussi de signe de ralliement aux Bourguignons dans leur lutte contre les Armagnacs. Le 9 juin 1418, les partisans du duc de Bourgogne se réunirent dans l'église Saint-Eustache, chacun coiffé d'un chapel de roses rouges, symbole de leur parti.

Ce fut au XIIe siècle que les parfumeurs com-

mencèrent à être reconnus comme corps d'état. En l'an 1190, Philippe-Auguste leur octroya une charte, qui fut confirmée par le roi Jean en 1357, puis par Henri III en 1582, puis enfin renouvelée et étendue par Louis XIV en 1658. Il était nécessaire de servir pendant quatre ans comme apprenti et trois ans comme compagnon avant de recevoir la maîtrise. C'est assez dire qu'on reconnaissait ce métier comme exigeant une certaine perfection.

Dès le XIII[e] siècle, les dames se préoccupaient beaucoup de leur toilette et passaient de longues heures le matin à s'*attifer*. L'illustration ci-jointe, extraite d'un manuscrit du Musée britannique, représente une belle occupée à ces soins[1]. Déjà aussi les moralistes et les satiriques, dont le rôle a été de tout temps de donner des leçons dont personne ne profite, accusaient les femmes de ne songer qu'à leur parure. Dans une chanson de l'époque, l'auteur, pour donner plus de force à ses foudres, menace de la colère de l'archevêque de Paris la femme



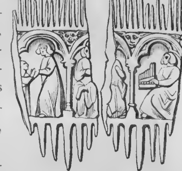
Dame s'attifant.

> Qui forre son chief et se farde
> Por plere au monde.

Le clergé en effet avait été de tout temps l'ennemi

1. Man. Addit. n° 10,273, fol. 266.

des cosmétiques. Dès le IVe siècle, saint Cyprien reprochait aux femmes de se teindre les yeux, et leur disait qu'il fallait préférer « le collyre du Christ au *stibium*[1] du diable. » Ces remontrances avaient été renouvelées de temps à autre par divers prélats, et enfin, en 1369, Hugues, évêque de Béziers, défendit formellement le fard à ses ouailles. L'histoire n'ajoute pas, il est vrai, s'il fut obéi.



Peigne anglais, moyen âge.

Comme les châtelaines menaient alors une vie fort retirée, et visitaient rarement les villes où se trouvaient les boutiques de parfumeurs, des merciers ambulants se chargeaient de leur fournir tous les objets nécessaires à leur toilette. En voici la description tirée d'un poëme du XIIIe siècle, dans lequel un colporteur énumère tout ce qu'il vend :

Si ai tot l'appareillement
Dont feme fait formement,
Rasoers, forces, guignoeres,
Escuretes et furgoeres,
Et bendeax et crespiseors,
Traineax, pignes, mireors,
Eve rose dont se forbissent ;

1. Le kohl egyptien.

J'ai quoton dont els se rougissent;
J'ai blanchet dont els se font blanches [1].

On voit qu'il y a six siècles les dames avaient une



Damoiselle à atourner.

toilette presque aussi bien montée que celle d'une petite maîtresse moderne.

1. J'ai aussi tout l'attirail qui sert à la toilette d'une femme, des rasoirs, des pinces, des glaces, des brosses à dents, des cure-dents, des

Tous ces objets se trouvaient réunis dans un petit meuble nommé *damoiselle à atourner*, qui se composait d'un guéridon surmonté d'une tête et de deux bras; les cosmétiques et les parfums étaient placés sur la table; un des bras portait le miroir, l'autre les peignes et épingles, et sur la tête reposait le modèle de



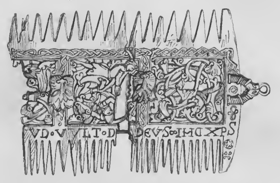
Une boutique de parfumeur au moyen âge.

la coiffure. Ce petit meuble se faisait généralement en bois, mais la reine Clémence (1328) en possédait un en argent.

Tous les parfumeurs n'étaient pas ambulants, quelques-uns avaient pignon sur rue, et c'est la bou-

bandeaux, des fers, des nattes, des peignes, des miroirs, de l'eau de rose pour s'embellir, du coton pour se rougir, du fard pour se blanchir.

tique d'un de ceux-là qui est représentée dans la gravure ci-contre tirée d'un manuscrit du Musée britannique intitulé « le Pèlerin. » Dans la fenêtre on voit des pots de pommade et sur le comptoir des miroirs qui tous reflètent la figure du saint homme avec un



Peigne (Musée britannique).

noble mépris des lois de l'optique. Quant aux peignes ils paraissent plus convenables à étriller des chevaux qu'à peigner des têtes humaines, mais ils ne faut pas croire qu'ils étaient tous ainsi; le spécimen que nous illustrons ici prouve que cet objet de toilette se travaillait déjà avec beaucoup de goût.

Les parfums étaient généralement renfermés dans des vases de cristal ou de métaux précieux. Ainsi nous trouvons dans l'inventaire des ducs de Normandie (1363) « deux petits barils de cristal à mettre basme », et « une navette dorée à mettre encens », et dans celui des ducs de Bourgogne « une petite boistelecte

d'argent à mectre cyvecte. » On employait aussi à cet usage des boîtes rondes d'ivoire nommées *barillets* qui étaient généralement de fabrication arabe.

Toutefois la forme de vase qui plaisait le plus était celle d'une pomme dans laquelle on mettait du musc, de l'ambre et d'autres aromates. Cette pomme, qu'on nommait *pomandre* ou pomme d'ambre, figurait presque toujours parmi les trésors des rois ou des grands personnages du XIVe au XVIe siècle. Dans l'inventaire de Charles V (1379) nous en trouvons plusieurs : « une pomme d'ambre garnie de trois bandes d'or », « une chose d'or plaine d'ambre, ouvrée à la morisque », « une pomme d'ambre d'argent doré », et dans celui du duc de Berry : « une belle pomme de must (musc) qui se euvre par le milieu. » Les comptes royaux de 1400 mentionnent « une pomme d'or garnie de musque » et ceux de 1528 , « trois pommes rondes d'or à mectre senteurs, en chascune desquelles y a ung mirouer et ung caderan. » Charles-Quint possédait « une grenade d'or creuse et ung cueur esmaillé », tous deux servant au même but. On voit que cette mode dura longtemps et que la pomme d'ambre alla toujours en se perfectionnant. Nous la retrouverons plus tard en Angleterre aux mains de la reine Élisabeth. Elle existe encore en Orient, où sans doute elle prit nais-



Pommes d'ambre.

sance, seulement elle est de plus grande dimension, et, au lieu de la tenir à la main, on la roule avec le pied sur le tapis.

Une autre mode orientale qui fit fureur au XIVe et au XVe siècle fut celle des « oyselets de Chypre »; on les composait d'aromates[1] réduits en pâte et moulés en forme d'oiseau, et on les brûlait pour parfumer l'air. Dans toutes les maisons royales ou princières, on plaçait ces *oyselets* sur la table du banquet dans des récipients de forme bizarre; tantôt c'était un poisson d'argent[2], tantôt un chandelier à têtes de lion couronnées de lis[3], parfois une cage suspendue à une potence, tantôt enfin un ours portant une hotte[4]. Quand Charles V se rendait à sa chapelle, un de ses serviteurs l'accompagnait portant « une cagette d'argent pour mettre oyzelez de Chypre. »

Même en faisant leurs dévotions, les grands personnages aimaient avoir l'odorat agréablement chatouillé, et les chapelets odorants étaient fort en vogue. En 1415, la reine de Chypre donna au duc de Berry « unes patenôtres faites de must », et, en 1469, le roi Louis XI reçut pareil présent de la reine de Sicile. Le duc de Bourgogne possédait « une patrenostre de ladanon » (labdanum), et la reine Anne de

1. Storax liquide et calamite, et labdanum liés avec gomme adragante. (*Secrets de maître Alexis.*)

2. Inventaire de Charles V.

3. Inventaire de Charles VI.

4. Inventaire du duc de Berry.

Bretagne avait dans son oratoire « ung tableau faict de ambre de senteurs, ouquel y a une ymaige Nostre Dame tenant son enffant[1]. »

L'alchimie prit naissance en Europe vers le XIIe siècle. Marchant sur les données des chimistes arabes, tout en s'attachant principalement à obtenir les deux biens



Basile Valentin.

les plus convoités par l'homme, la richesse et la longévité, elle fit d'importantes découvertes que sut mettre à profit plus tard la chimie, fille raisonnable d'une mère folle. Parmi celles-là nous citerons l'alcool,

1. Inventaire de la royne Anne de Bretagne.

déjà indiqué, il est vrai, par l'Arabe Rhasès, mais que Basile Valentin fut, dit-on, le premier à produire ou à reproduire. La curieuse illustration ci-contre tirée du « Musœum Hermeticum » représente, sous les figures mystiques du temps, cette conquête de la science.

Le premier parfum alcoolique dont il soit fait mention est l'eau de la reine de Hongrie, dont voici l'histoire : En l'an 1370, la reine Élisabeth obtint d'un ermite (quelques-uns même disent d'un ange) la recette de cette eau merveilleuse et, après s'en être servie quelque temps, elle devint si belle que le roi de Pologne, en étant éperdument amoureux, la demanda en mariage. Cette légende, tirée d'un vieux livre imprimé à Francfort, en 1659, est citée par Beckmann dans son *Histoire des Inventions*, mais il ajoute qu'il n'en croit par un mot, conclusion peu galante, car la femme peut plaire à tout âge, même sans avoir recours à l'eau de la reine de Hongrie. Pour celles, toutefois, qui veulent mettre à l'épreuve les vertus de cette eau, nous dirons qu'elle a pour base principale le romarin.

Beyträge zu Gesch. der Erfindungen. T. II, p. 448, Leipzig, 1788.

Bien que les parfumeurs eussent été réunis en corporation, comme nous l'avons vu, dès le XI[e] siècle, il est assez probable qu'ils restèrent peu experts jusqu'à la venue des Médicis; aussi pendant longtemps la France fit venir les parfums les plus fins de l'Orient, et un peu plus tard de l'Espagne ou de l'Italie.

En effet, l'Espagne, par suite de l'occupation arabe, et l'Italie, grâce à ses fréquents rapports avec le Le-

vant, furent les premières contrées en Europe qui remirent en usage les parfums et les cosmétiques.

Malgré la haine invétérée des Espagnols contre les Mores, ils ne dédaignèrent pas, quand ils eurent chassé ces derniers de leur pays, d'adopter beaucoup de leurs coutumes, et, entre autres, celle de se servir de parfums. Pendant longtemps, les parfumeurs arabes qui avaient obtenu, en faisant leur soumission, la permission de rester dans le pays, gardèrent le secret de leurs compositions et le privilége de les fournir à leurs vainqueurs, mais peu à peu les Espagnols devinrent aussi habiles qu'eux, et le commerce passa entre leurs mains.

La découverte de l'Amérique acheva le succès de cette industrie en lui fournissant une foule de nouveaux matériaux. Le goût était à cette époque pour les parfums *violents*, tels que l'ambre, le musc, la civette. On enduisait des peaux de ces aromates et on en faisait des gants, des pourpoints, des ceintures. La parfumerie moderne se sert encore de cette *peau d'Espagne*, qui a gardé son nom et sert à confectionner des sachets.

C'est par Venise que les parfums pénétrèrent en Italie, et de là se répandirent bientôt dans toute la péninsule. Ils furent d'abord importés d'Orient, mais les Italiens ne tardèrent pas à tirer parti des substances odorantes que leur a prodiguées la nature. Outre les fabricants laïques, on vit dans quelques couvents les moines utiliser leurs loisirs et leur science à

produire des essences. Il restait encore, il y a quelques années, un spécimen de ces établissements, le couvent de Santa-Maria-Novella, à Florence, où les bons pères vendaient des produits portant le cachet du moyen âge, mais tout cela est changé maintenant; le couvent est devenu une simple boutique habitée par des commis en habit noir, et n'ayant gardé de ses anciennes reliques qu'un alambic assez curieux, dans lequel on peut distiller une douzaine de parfums à la fois.

Le xv[e] siècle, ce brillant *cinque cento*, dont les Italiens sont justement fiers, fut un siècle d'or pour les parfums et les cosmétiques; les premiers prêtaient leur appui au luxe effréné qui régnait alors, les seconds venaient en aide à la beauté des nobles patriciennes et servaient à effacer la trace des veilles et des fatigues. Parfois ils avaient simplement pour but de satisfaire un caprice, tel que celui qu'eurent les Vénitiennes, à cette époque, de teindre en blond leurs magnifiques cheveux noirs, caprice qu'eurent jadis les Romaines, et que nous nous permettrions de traiter de folie s'il n'avait pas si récemment possédé nos compatriotes. Aussi, loin d'oser nous attaquer à une si puissante souveraine que la mode, nous donnerons à nos lectrices, dans l'espoir qu'il en est quelques-unes que cela pourra intéresser, la recette qu'employaient les Vénitiennes pour produire cette nuance si désirée qu'on nommait *fila d'oro*, fil d'or. On prenait deux livres d'alun, six onces de soufre noir et quatre onces

de miel, et on distillait le tout ensemble avec de l'eau, ce qui produisait la merveilleuse teinture.

Cette recette est tirée d'un livre publié par la com-



La donna che si fa biondi i capelli.

tesse Nani[1], et César Vecellio, cousin du Titien, nous apprend, dans son intéressant ouvrage, « *Degli habiti*

1. Ricettario della Contessa Nani.

antichi e moderni », comment on l'employait. Les dames se rendaient sur la terrasse de leur maison, imbibaient bien leurs cheveux de la lotion, et restaient assises là pendant des heures entières exposées aux rayons du soleil, qui fixait la couleur. Pour protéger leur teint, elles portaient un chapeau sans fond mais à vastes bords, et laissaient pendre leurs cheveux tout autour jusqu'à ce qu'ils fussent secs. Vecellio complète sa description par l'illustration ci-contre, qui donnera une idée exacte de l'opération. Il est à présumer que les nombreux modèles blonds, que les peintres de l'époque ont reproduits, devaient, pour la plupart, leur chevelure dorée à ce procédé, car cette couleur est assez rare de nos jours parmi la population.

En France, les parfumeurs cumulaient avec leur emploi celui de barbier, de *testonneur* (ou friseur) et d'*étuviste;* on trouvait chez eux des bains et tout ce qui était nécessaire aux soins de la toilette.

« A l'issue des salles du logis, dit Rabelais en décrivant l'abbaye de Thélème, estoient les parfumeurs et testonneurs, par les mains desquels passoient les hommes quand ils visitoient les dames. Iceux fournissoient par chascun matin les chambres des dames d'eau rose, d'eau de naphe et d'eau d'Ange, et à chascune la précieuse cassolette vaporante de toutes drogues aromatiques[1]. »

1. Cette description, quoique s'appliquant à un lieu imaginaire, peut être prise pour une peinture des coutumes de l'époque.

Les grands personnages avaient auprès d'eux des valets qui s'occupaient spécialement de tous les soins de la toilette et qui préparaient aussi souvent leurs parfums. L'histoire nous a conservé le nom d'Olivier le Diable, qui remplissait cet office auprès de Louis XI, et les Comptes royaux nous apprennent que François I[er] chargea son valet de chambre, François d'Escobat, qui était Espagnol, de confectionner « des parfums, eaues, musques de nafle, cassollettes et gands perfumez pour envoyer au roy d'Angleterre [1]. »

Lorsque Catherine de Médicis vint en France épouser Henri II, elle amena avec elle René le Florentin, qui était fort expert à préparer les parfums et les cosmétiques.

Il établit sur le Pont-au-Change une boutique qui devint le rendez-vous du monde élégant; malheureusement il ne se contentait pas d'être un fort bon parfumeur, il était aussi un habile empoisonneur, et sa royale protectrice passe pour avoir eu souvent recours à ses talents. Parmi ses victimes, les historiens citent Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, qui mourut, dit-on, d'avoir porté des gants parfumés dont Catherine lui avait fait présent; mais les chimistes modernes doutent de la possibilité d'un empoisonnement par ce moyen.

On avait alors coutume de parfumer les fontaines dans les fêtes publiques, et en l'an 1548, la ville de

1. Comptes royaux, 1528.



Boutique de René le parfumeur.

Paris paya la somme de six écus d'or à Georges Marteau « pour herbes et plantes de senteur pour embaumer les eaux des fontaines publiques, lors des derniers esbattements. »

Sous le règne de ce monarque efféminé, Henri III, l'abus des parfums devint si grand qu'il attira de nouveau les foudres des moralistes. Nicolas de Montaut, entre autres, dans son *Miroir des François* (1582), reproche aux dames d'employer « toutes sortes de parfums, cordiaux, civette, musc, ambre fin et autres précieux aromates pour parfumer leurs vêtements et leur linge, et voire même tout leur corps. »

Il parut vers cette époque divers livres concernant les parfums et la manière de les préparer. Déjà Albert le Grand, en 1480, avait traité ce sujet dans ses « Secrets ». En 1530, André le Fournier publia « La Décoration d'humaine nature et ornements des dames », et en 1556, Nostradamus, un opuscule que nous avons déja cité, et qui, entre autres merveilleuses recettes, contenait celle d'un cosmétique composé de sublimé, au moyen duquel une femme de cinquante-cinq ans n'en paraissait pas plus de *douze*. Il y avait de quoi, en effet, retomber en enfance.

En 1582, un médecin, nommé Jean Liébaut, produisit « trois livres de l'embellissement du corps humain », dans lesquels il cherche à prouver que la beauté est bien plus précieuse que la science, la vertu et la richesse; c'est pousser un peu loin, on l'avouera, l'amour de la forme.

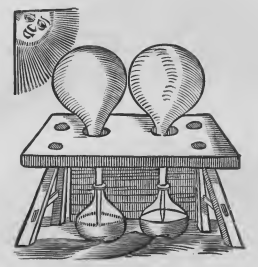
L'ouvrage le plus célèbre dans ce genre fut publié à Venise, en 1555, par l'alchimiste Girolamo Ruscelli, et fut ensuite traduit en français sous le nom des « Secrets de maître Alexis le Piémontais. » Comme spécimen des formules qu'il renferme, nous donnerons celle d'une eau pour le teint qui offre quelque analogie avec les recettes arabes dont nous avons parlé. « Prenez un jeune corbeau au nid, nourrissez-le d'œufs durs pendant quarante jours, tuez-le et distillez-le avec des feuilles de myrte, du talc et de l'huile d'amandes. » Le corbeau employé pour blanchir la peau formait une jolie antithèse et contribuait sans doute autant à ce but que le caillou du moine à faire la soupe.



Alambic de Gessner.

Nous mentionnerons ici également un ouvrage de Conrad Gessner, de Zurich (1554), traitant de la distillation, auquel nous empruntons l'illustration cidessus, qui représente un alambic de la forme la plus primitive.

Nous citerons en dernier lieu la « Magie naturelle », de **J.-B.** Porta, de Naples, où se trouve, entre autres choses curieuses, une méthode pour distiller au



Alambic solaire de Porta.

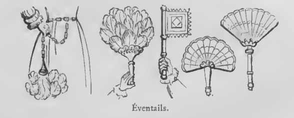
moyen des rayons solaires. Nous reproduisons ici le modèle de cet appareil dans toute sa naïveté. On est revenu récemment à cette idée, et on a même prétendu en faire une nouvelle découverte, oubliant sans doute l'adage du roi-philosophe : « *Nil novum sub sole.* »

En Angleterre, ce fut durant le règne de la reine Elisabeth que les parfums commencèrent à s'employer en grande quantité. Un vieux chroniqueur nommé

Howes nous raconte que jusqu'à la quatorzième ou quinzième année du règne de cette souveraine, on ne savait pas faire dans ce pays de parfums ni de cosmétiques de grande finesse, mais qu'alors l'honorable Édouard de Vere, comte d'Oxford, revint d'Italie et rapporta des gants, des sachets, une jaquette de cuir parfumée, et autres *choses plaisantes*. La reine reçut pour sa part une paire de gants parfumés et en fut si ravie, qu'elle fit faire son portrait les ayant aux mains, et, depuis ce temps, on appela cette odeur le parfum du comte d'Oxford. On la représentait aussi parfois avec un éventail, nouvelle importation d'Orient, qu'on parfumait comme tout le reste.



La reine Élisabeth.



Éventails.

La reine Élisabeth portait généralement sur elle une *pomandre* ou *pomme d'ambre*, et un jour on lui fit présent d'une ceinture de pomandres, ce qui la charma fort.

Nous avons déjà parlé de ces pommes d'ambre qui étaient devenues d'un usage si général sur le continent, que Jodocus Badius, caricaturiste allemand, en place une à la maison d'un de ses personnages, dans une gravure publiée en 1502, que nous reproduisons ici,



Bateau des folles odeurs.

et qui flagelle l'abus des odeurs. Dans ce bateau, qu'il nomme « *scapha olfactionis stultæ* », on voit un parfumeur ambulant qui vient de vendre cette pomme.

Les pommes d'ambre passaient pour être d'excellents préservatifs contre la peste, qui faisait alors de fréquents ravages en Europe, et on prit l'habitude de les porter avec soi en les respirant de temps à autre; beaucoup de portraits de l'époque représentent des personnes tenant cette pomme à la main.

Si quelques-unes de nos lectrices désirent savoir de

quoi se composaient ces pomandres, en voici la recette empruntée à un auteur contemporain : « Prenez du terreau fin nettoyé et trempé pendant sept jours dans de l'eau de rose, puis du labdanum, du benjoin, des deux storax, de l'ambre, de la civette et du musc, incorporez-les ensemble et faites-en des boules, et avec cela, ajoute le caustique écrivain, si vous n'avez pas l'haleine trop forte, vous sentirez aussi bon que le petit chien d'une dame. »

Les pomandres qui figurent au frontispice de ce chapitre se trouvent au musée de South Kensington et sont à peu près de cette époque.

Le musc et la civette entraient alors, comme nous l'avons dit, dans la composition de presque tous les parfums. Shakespeare en parle très-souvent dans ses pièces. « Il se frotte de civette, dit un de ses personnages; ne sentez-vous pas ce que cela signifie? c'est que le jeune homme est amoureux. » « Lettre sur lettre, cadeau sur cadeau, et tout cela exhalant une délicieuse odeur de musc », s'écrie mistress Quickley en énumérant à Falstaff les hommages offerts à sa commère.

Autres temps, autres mœurs : un soupirant de nos jours, se frottant de musc ou de civette pour aller faire sa cour, s'exposerait à être promptement éconduit, ou, si on le tolérait il produirait sans doute beaucoup plus d'effet sur la tête de sa belle que sur son cœur.

Le mercier-parfumeur ambulant existait encore du temps du grand poëte. Dans son « Winter's Tale »,

il introduit un colporteur de ce genre, nommé Autolycus, qui énumère ainsi tout ce qu'il vend :

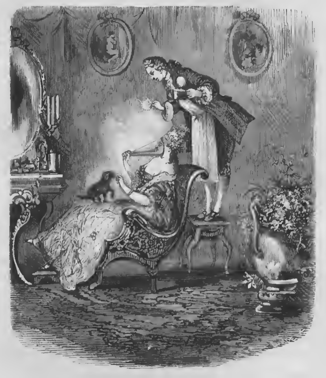
> Des gants de rose parfumés,
> Masques pour figure et pour nez,
> Beaux bracelets et colliers d'ambre,
> Parfums pour embaumer la chambre.

C'était, en effet, la coutume de brûler des parfums dans les appartements, mais les gens économes y substituaient des branches de genièvre. Quelquefois même on se contentait de joncher le parquet des roseaux odorants dont nous avons déjà parlé. Il se faisait alors une assez grande consommation d'herbes, tant aromatiques que médicinales, et le centre de ce commerce, à Londres, était une rue nommée Bucklersbury, d'où vient l'expression de Shakespeare : « sentant aussi bon que Bucklersbury à la cueille des simples. »

On avait aussi importé de l'Orient l'habitude de lancer à ses visiteurs une pluie d'eau de rose en signe de bienvenue; on se servait pour cela de longues bouteilles munies d'un col étroit qu'on nommait *casting bottles*. On connaissait également les soufflets pour imprégner l'air de parfums, invention dont plus tard le maréchal de Richelieu fit son profit.

La chute de Charles Ier amena celle des parfums; les austères puritains méprisaient de pareilles frivolités; mais à la rentrée de Charles II, « le gai monarque », ils revinrent en faveur. Ce fut alors que commença la vogue de la poudre et des mouches. Il est

probable qu'en recherchant l'origine de ces deux modes, on trouverait qu'elles furent amenées par des personnes influentes, l'une ayant vu blanchir ses che-



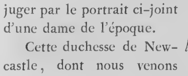
La poudre.

veux avant l'âge, l'autre ayant quelque imperfection à cacher, et toutes deux désirant, comme le renard qui avait perdu sa queue au piége, voir leurs compagnes se mettre à l'unisson. Nous ne pouvons rien affirmer pour

la poudre, mais pour les mouches nous avons, pour appuyer notre opinion, Pepys, le bourgeois naïf et bavard du temps de Charles II, qui, dans ses mémoires, nous apprend que la duchesse de Newcastle portait des mouches pour dissimuler des boutons qu'elle avait autour de la bouche. Les mouches furent d'abord de simples petits ronds de taffetas noir, mais bientôt, la fantaisie s'en mêlant, elles affectèrent les formes les plus bizarres et représentèrent des demi-lunes, des étoiles et jusqu'à des voitures à quatre chevaux, comme on en pourra juger par le portrait ci-joint d'une dame de l'époque.



Les mouches.



Cette duchesse de Newcastle, dont nous venons de parler, a traité le sujet des cosmétiques dans ses « Poëmes et Fantaisies », mais nous doutons que ses conseils soient fort goûtés de nos lectrices. Ainsi elle indique la façon de faire d'excellente poudre à dents avec de la brique pilée, prétend qu'on doit s'arracher les sourcils de façon à n'en laisser qu'un mince filet, et recommande aux dames de se laver la figure avec du vitriol pour se faire venir une nouvelle peau.

Un autre livre de parfumerie publié en 1663 sous le règne de la reine Anne est moins barbare dans ses prescriptions, mais n'est pas beaucoup plus avancé

au point de vue de l'art. Entre autres formules bizarres il donne celle d'une pommade composée de la graisse d'un jeune chien mélangée avec des pommes.

Dans une comédie anglaise du temps, intitulée « le Virtuose », un parfumeur énumère ainsi tous les objets dont il fait commerce : « J'ai de bons gants, de l'ambre, des parfums d'Orange, de Gênes, de Rome, de frangipane, de néroly, de tubéreuse, de jasmin et de maréchale, toutes espèces de coiffures, tours, frisettes, etc., des lotions pour la figure, de l'eau d'amandes, les meilleures pommades de l'Europe, et surtout une composée de graisse d'agneau et de rosée de mai. J'ai aussi une excellente confection de *mercure et d'os de porc,* pour conserver la beauté aux femmes qui en ont et la rendre à celles qui l'ont perdue. »

Cette description est assez curieuse comme indiquant l'état de l'industrie à cette époque, mais il faut avouer que l'*excellente confection* mentionnée en dernier ne nous donne pas lieu d'envier le talent de nos prédécesseurs.

A propos de prédécesseurs, disons ici que le parfumeur à la mode à Londres, il y a un siècle et demi, était un certain Charles Lilly, qui, par une singulière coïncidence, habitait la maison que nous occupons en ce moment[1]. Ses louanges ont été chantées par les revues humoristiques qui paraissaient alors, telles que le *Spectator* et le *Tatler*. Ce dernier recueil vantait

1. Dans le Strand, au coin de Beaufort Buildings.

entre autres son tabac parfumé « qui rafraîchissait la cervelle de ceux qui en avaient trop pour leur tranquillité, et réjouissait celle de ceux qui en avaient si peu qu'ils n'en sentaient pas la privation. »

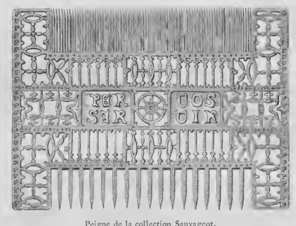
Il est temps de retourner en France, où nous nous sommes arrêtés au règne de Henri III. Henri IV, ce rude batailleur, aimait mieux l'odeur de la poudre que celle des aromates, mais ce goût n'était pas partagé par ses favorites ou du moins par Gabrielle d'Estrées, qui possédait parmi ses bijoux : deux chaînes de parfums, six boutons d'or et de diamants pleins de parfums, un bracelet d'or à plusieurs senteurs, une poire de parfums et une main de parfums garnie d'or[1].


Flacons Louis XIII.

Les parfums rentrèrent à la cour avec les Concini sous Louis XIII. On mit alors aussi un grand luxe à la confection des objets de toilette, comme on en pourra juger par les flacons finement sculptés de l'époque, et la belle collection de peignes qui se trouve au musée du Louvre et dont nous donnons un spécimen.

1. Inventaire de Gabrielle d'Estrées, 1599.

La France était alors parcourue par un grand nombre de colporteurs, pour la plupart italiens, qu'on nommait *charlatans*[1] et qui, accompagnés d'un singe dont les tours espiègles attiraient le public, débitaient force opiats, élixirs et parfums. Nous représentons ici



Peigne de la collection Sauvageot.

un de ces industriels, d'après une gravure du temps. Plus tard, ils ne se contentèrent pas de ce modeste équipage; mais, vêtus d'un habit rouge, ils firent leur commerce dans un fringant carrosse au son d'un orchestre assourdissant. Quelques années avant la révolution, le médecin du roi les fit bannir de France, à la grande satisfaction des boutiquiers auxquels ils faisaient une rude concurrence.

1. De *ciarlare*, qui, en italien, signifie jaser.

Quelques historiens prétendent que Louis XIV n'aimait pas les parfums; certains ajoutent même assez irrévérencieusement que ce monarque était trop



Charlatan du temps de Louis XIII.

grand mangeur pour pouvoir les apprécier. Nous partageâmes pendant quelque temps cette erreur jusqu'à ce que M. Édouard Fournier dans son « Paris démoli », recherche historique fort curieuse, nous eût prouvé le contraire en citant la préface du « Parfumeur Fran-

çoys » publié en 1680, par le sieur Barbe, dans laquelle on qualifie Louis XIV du « roy le plus doux fleurant » qui ait existé, et on raconte que Sa Majesté se plaisait souvent à voir M. Martial composer les odeurs qu'il portait sur « sa personne sacrée. »

C'est au sujet de ce Martial que Molière fait briller les connaissances classiques de la comtesse d'Escarbagnas à laquelle on parle des épigrammes de Martial, et qui répond : « Quoi ! Martial fait-il des vers? je pensais qu'il ne fît que des gants [1]. »

Martial cumulait les emplois de valet de chambre de Monsieur et de parfumeur en vogue. « Quand on est dans la grande rue des parfumeurs à Montpellier, dit Chapelle dans son *Voyage*, on croit être dans la boutique de Martial. »

Loret, le gazetier versificateur du XVIIe siècle, décrit ainsi dans sa lettre du 3 novembre 1652 une fête donnée par ce même industriel :

De Monsieur le valet de chambre,
Ce grand vendeur de musq et d'ambre,
Assavoir le sieur Marcial,
Se voulant montrer jovial,
Fit, par pure réjouissance,
Un festin de rare importance
A douze de ses compagnons;
Illec, on ne vit point d'oignons,
Mais des muscades, des eaux d'anges,
Des orangers chargés d'oranges,
Et de très-excellents ragoûts
Qui flairoient mieux que les égoûts [2].

1. *La Comtesse d'Escarbagnas*, Sc. XVII.
2. *Muze historique.*

Le roi donnant l'exemple, la cour ne dédaignait pas de s'occuper aussi de la confection des parfums qu'elle employait. Le prince de Condé faisait aromatiser son tabac en sa présence, et la maréchale d'Aumont inventait une poudre de senteur qui est encore connue de nos jours sous le nom de poudre à la Maréchale.

Certaines personnes, toutefois, préféraient les parfums d'Italie à ceux du cru. Lorsque Poussin partit pour ce pays, M. de Chanteloup le chargea de lui acheter des gants parfumés chez « la signora Maddelena » qui était alors en grande réputation à Rome; Du Pradel dans son « Livre commode des adresses » cite le « sieur Adam, courrier du cabinet » qui se charge de rapporter des essences de Rome, Gênes et Nice.

La parfumerie était alors beaucoup plus avancée qu'au siècle précédent; elle n'avait plus recours aux corbeaux, aux chiens ni même aux pommes. Dans le « Parfumeur françoys », que nous avons déjà cité, et dont nous reparlerons plus tard, on trouve beaucoup de formules qui ne seraient pas déplacées dans un manuel moderne. Il y en a, toutefois, un grand nombre qui ne seraient plus d'aucun usage de nos jours, telles que celles pour aromatiser le tabac et pour *ocaigner*, c'est-à-dire parfumer les peaux pour les gants et les éventails.

Sous le règne de Louis XV, les parfums devinrent encore plus recherchés dans le grand monde.

L'étiquette prescrivait l'usage d'un parfum différent chaque jour, et Versailles reçut bientôt le nom de « la cour parfumée. » A Choisy, où Mme de Pompadour tenait le sceptre de l'élégance et de la beauté, les parfums étaient également en faveur et figuraient pour une somme assez ronde dans les dépenses de la favorite, qui s'élevèrent parfois à 500,000 livres par an.

« Tout le monde, à cette époque, dit Alexandre Dumas dans une de ses amusantes causeries, se couvrit de parfums, hormis les philosophes, qui cherchaient à se distinguer par leur mauvaise odeur, et encore y avait-il des traîtres dans le camp. »

Sous Louis XVI, le parfumeur le plus en renom fut Fargeon, fournisseur de Marie-Antoinette, et il méritait son succès, car c'était un homme de progrès. A la révolution, la parfumerie partagea le naufrage de tous les objets de luxe; mais, bannie sous la Terreur, elle revint avec le Directoire, et reprit toute son importance sous l'égide de l'impératrice Joséphine, qui l'aimait avec toute la passion d'une créole. L'empereur Napoléon lui-même, quoique accoutumé à la rude vie des camps, était loin de mépriser les parfums et aimait à aromatiser son bain d'un flacon d'eau de Cologne.

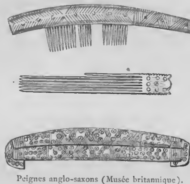
Nous terminerons ici la partie historique de notre « Livre des Parfums », mais il nous reste à donner quelques détails sur la chevelure et la barbe.

Commençons par le sexe fort.

Les Gaulois portaient les cheveux longs, ce qui valut à leur pays le nom de *Gallia comata*, la Gaule

aux longs cheveux. Jules César les força de les couper quand ils furent soumis, ce qu'ils considérèrent comme une grande humiliation.

Les anciens Bretons portaient aussi les cheveux longs, mais assez mal soignés, tandis que leurs vainqueurs, les Anglo-Saxons et les Danois, prenaient beaucoup de soins de leur chevelure. Du temps d'Edgar et d'Éthelred, les soldats danois étaient les élégants du jour et captivaient les belles insulaires au moyen de leurs cheveux, qu'ils peignaient et arrangeaient *une fois par jour*, dit la chronique.



Peignes anglo-saxons (Musée britannique).

Les prêtres, qui étaient obligés de se raser la barbe et une partie de la tête, prêchaient sans cesse contre les cheveux longs, mais avec peu de succès; un certain prédicateur, toutefois, profita, un jour, de l'émotion que son sermon avait causée pour tondre son auditoire sur place avec une paire de ciseaux qu'il avait cachée dans sa manche, mais ce fut un triomphe partiel et qui n eut pas de suite.

Les Francs portaient les cheveux longs et partagés sur le front. Les soldats rasaient le tour de la tête et faisaient tomber les cheveux du sommet sur le front.

Chez les Francs comme chez les Goths, la barbe était le témoin le plus sacré de leurs serments; il suffisait de la laisser toucher pour sceller une alliance. Clovis demanda cette faveur à Alaric, afin qu'il devînt son *parrain*, mais le roi goth la refusa, et il s'en suivit une guerre sanglante dans laquelle les Francs furent victorieux.

On a peu de détails sur Pharamond, mais on sait que le second roi de France, Clodion, avait reçu le surnom de *Chevelu* en raison de la beauté et de la longueur de sa chevelure. Depuis cette époque jusqu'au règne de Louis VII, les rois portèrent la chevelure et la barbe longue; dans les premiers temps de la monarchie, les princes et les seigneurs se les teignaient en jaune doré; quelques-uns même ornaient leurs cheveux d'or, de perles et de pierreries.

Louis VII eut le malheur de se laisser persuader par Pierre Lombard de se couper les cheveux et la barbe, comme étant un sacrifice agréable à Dieu. Sa première femme, Éléonore d'Aquitaine, se moqua de lui en l'appelant *moine*, et de là vint une rupture amenant entre la France et l'Angleterre une guerre qui dura près de deux cents ans et coûta la vie à des millions d'hommes. De petites causes les grands événements!

On revint, toutefois, bientôt aux cheveux longs, qui restèrent à la mode chez les grands comme chez les petits, quoique fréquemment anathématisés par le clergé, jusqu'à un accident arrivé à François Ier et ra-

conté ainsi par Pasquier : « Dans mon jeune aage, nul n'estoit tondu fors les moines. Advint que le roy François Ier ayant esté fortuitement blessé à la teste d'un tison par le capitaine de Lorges, sieur de Montgomeri,



Barbes du xve siècle.

il ne porta plus de longs cheveux. Sur son exemple, les princes premièrement, puis les gentils hommes, et finallement tous les subjects se voulurent former; il n'y eust pas que les prestres ne se missent de la partie; ce qui eust été auparavant trouvé de mauvais exemple. »

Ainsi que l'a dit Ronsard :

> Doncques le peuple suit les traces de son maistre;
> Il prend de ses façons, il l'imite et veut estre
> Son disciple, et toujours pour exemple l'avoir,
> Et se former en luy ainsi qu'en un miroir.

Pour se consoler de la perte de ses cheveux, François Ier laissa croître sa barbe, et ses courtisans en firent autant, mais les prêtres, moins heureux, ne purent jouir de ce privilége qu'en payant au roi une forte redevance.

Guillaume Duprat, allant prendre possession de l'évêché de Clermont, trouva sous le porche de l'église

le doyen du chapitre armé de ciseaux pour lui couper la barbe, mais le prélat lui jeta son surplis à la tête et s'enfuit, aimant mieux perdre son évêché que l'orne-



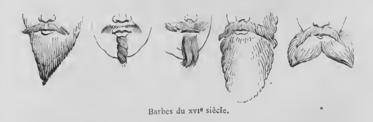
Barbier allemand (XVIe siècle).

ment de son menton. Voilà une barbe qui lui coûta cher.

La mode des cheveux courts et des barbes longues florissait en Angleterre sous Henri VIII, comme le prouvent les portraits du temps, et, entre autres, ceux de Holbein. Elle régna de même en Allemagne, à en juger par un dessin de Jost Amman, que nous repro-

duisons ici, et qui représente la boutique d'un barbier allemand au XVIe siècle. On remarquera, dans le fond, un *client* subissant une opération fort semblable au « Shampoo », que les Américains prétendent avoir inventé.

Henri III relevait ses cheveux comme ceux d'une femme sous sa petite toque ornée d'une aigrette, il portait des pendants d'oreilles, et rasait sa barbe, ne conservant que les moustaches et une impériale raidies par de la pommade. Il fut bientôt imité par ses mignons et par tous les gens du *bel air;* quelques-uns encadraient leurs têtes de boucles qu'on appelait *bichons.* « Ces beaux mignons, dit l'Étoile dans son journal, portaient les cheveux longuets, frisés et refrisés, remontant par-dessus leurs petits bonnets de velours comme font les femmes », et il ajoute qu'à voir leur tête sortant de l'immense fraise empesée qui leur entourait le cou « il semblait que ce fût le chef de saint Jean-Baptiste dans un plat. »



Barbes du XVIe siècle.

Sous Henri IV les courtisans adoptèrent une tenue plus martiale, mais il était de bon ton de se teindre

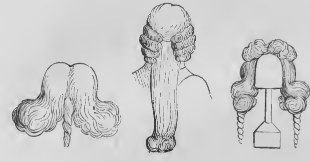
les cheveux en noir et la barbe en roux quand la nature n'y avait pas pourvu. Les façons de couper la barbe, déjà fort variées au xve siècle, le devinrent encore plus à cette époque; c'était à qui inventerait une mode nouvelle. De même en Angleterre, sous la reine Élisabeth, les barbes étaient fort variées de noms et de formes, suivant la profession de ceux qui les portaient. Ainsi le *stilet* était affecté au courtisan, la *cathédrale* à l'homme d'église, la *hache* au soldat, etc.

Les cheveux longs et bouclés accompagnés d'une moustache et d'une impériale commencèrent leur vogue sous Louis XIII et la continuèrent sous Louis XIV; seulement, comme il n'était pas donné à tous d'avoir assez de cheveux pour une coiffure aussi abondante, les perruques massives dites à la Louis XIV furent inventées par Binet, coiffeur de ce monarque. Déjà à diverses époques on avait porté perruque, mais plutôt pour cacher la calvitie que pour servir d'ornement.


La perruque à la Louis XIV.

En Angleterre nous trouvons les mêmes modes aux mêmes époques; d'abord sous Charles Ier et Charles II, les cheveux longs et frisés et la barbe dite en T, à cause de sa forme; entre les deux règnes, le court intervalle de la république, pendant lequel les adhérents de

Cromwell se coupaient les cheveux ras, ce qui leur valut le nom de *Têtes-Rondes*, puis à la fin du siècle les vastes perruques importées de France. S'il faut en croire les bavardages de Pepys, certaines personnes portaient ce genre de coiffure par paresse, car le naïf



Perruques du siècle dernier.

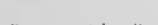
bourgeois raconte qu'il va acheter une perruque simplement « à cause de la peine que cela donne de se tenir les cheveux propres. »

La poudre commença à devenir en vogue au commencement du XVIII[e] siècle; elle était cependant connue depuis longtemps, car l'Étoile, dans son journal, en 1593, dit qu'on vit dans Paris des religieuses *frisées et poudrées*, mais l'horreur qu'avait Louis XIV de cette mode en retarda l'adoption. Subissant les arrêts de la capricieuse déesse, les deux sexes consentirent facilement à se vieillir avant l'âge, tout en se soumettant à une opération longue et désagréable.

Les coiffures varièrent aussi alors à l'infini : il y eut

la comète, l'escalier, le boudin, le rhinocéros, la dragonne, l'échelle, le colimaçon, l'artichaut, et une







Perruque à boudin. Macaroni.

foule d'autres noms bizarres. Ceux qui n'avaient ni le temps ni le talent d'exécuter ces œuvres d'art se con-



Caricatures du temps.

solaient avec les perruques dont nous voyons encore des spécimens sur la tête des magistrats en Angleterre et sur celle des cochers de bonne maison dans les

autres pays. A Londres, quelques jeunes gens revenant d'Italie formèrent le club des *Macaronis* et dépassèrent tous les autres petits maîtres par l'excentricité de leurs coiffures, que n'épargnèrent pas les caricaturistes du temps.

La révolution française, qui changea tant de choses, eut son action sur les coiffures : tout devint grec ou romain, et la *titus* remplaça « l'oiseau royal. »

Nous parlerons maintenant de la coiffure des dames, en prévenant nos lectrices que nous ne pourrons leur donner qu'un relevé très-sommaire des modes les plus saillantes, car il faudrait de gros volumes pour décrire toutes celles qui se sont succédé durant les dix-huit siècles que comprend ce chapitre.

Avant la conquête romaine la coiffure des Gauloises était fort simple : une couronne de fleurs ou de



Rouen. Courtray. Tulle.
Coiffures gallo-romaines.

feuillage était leur seul ornement; les jeunes filles laissaient flotter leurs cheveux sur leurs épaules, les femmes mariées les attachaient et parfois même les coupaient.

Les Romains substituèrent à ces eoutumes primitives les raffinements de leur luxe, et il est à présumer que les Gauloises se soumirent d'assez bonne grâce au ehangement. Nous donnons iei trois spécimens de eoiffures pris dans diverses parties de la Gaule et qui prouvent que les dames de eette époque possédaient déjà les germes de ce bon goût qui devait faire de leurs deseendantes les arbitres de la mode.

Quoique Marseille, eolonie phoeéenne, ait eonservé les eoutumes de ses ancêtres, sans avoir de rapport avec la Gaule, elle doit cependant trouver sa place iei. Nous reproduisons une médaille antique de eette ville qui donnera une idée de l'éléganee avee laquelle les habitantes disposaient leurs eheveux.



Médaille phocéenne.

Pendant les premiers siècles de la monarchie nous trouvons peu de variété à signaler dans les eoiffures. Tantôt les dames portaient leurs cheveux flottant sur les épaules, tantôt elles les réunissaient en deux longues tresses relevées sur les eôtés ou pendant par derrière. Les croisades amenèrent la mode orientale des réseaux qui furent, eomme nous l'avons dit, de tous les temps et de tous les pays. Ce réseau qu'on adopta au XIIIe sièele était d'or et se nommait *crespine.*



Crespine.

Vers les premières années du XIVe sièele on eommença à dresser les eheveux de ehaque eôté de la tête

en forme de cornes, et, comme la chevelure naturelle ne suffisait pas, on employa dans ce but des coussins de faux cheveux nommés *atours;* les plus économes substituaient aux faux cheveux du chanvre ou du lin, comme nous l'apprend un poëte du temps :

Foi que je doi saint Mathelin
De chanvre ouvré ou de lin
Se font cornues.

Cette mode était trop ridicule pour ne pas être en butte aux critiques des auteurs contemporains. Jean



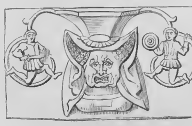
Coiffures à cornes.

de Meung, qui continua le « Roman de la Rose », en parle dans ces termes :

Sus ses oreilles port tex cornes
Que cers, ne bues, ne unicornes
S'ils se devoient effronter,
Ne puit ses cornes surmonter.

Malgré toutes les railleries des satiriques et les admonestations des évêques, cette coiffure, aussi incommode que disgracieuse, dura fort longtemps; car, en 1371, le chevalier de la Tour-Landry nous raconte dans son livre que les dames de son temps « estoient bien branchues et avoient grans cornes », et Juvénal des Ursins nous dit qu'en 1417 « les dames et demoiselles menoient grands et excessifs états, et cornes merveilleuses hautes et larges et avoient de chascun côté, au lieu de bourlées, deux oreilles si larges que quand elles vouloient passer par l'huis d'une chambre il falloit qu'elles se tournassent de côté et se baissassent où elles n'auroient pu passer. »

Les coiffures à cornes traversèrent le détroit et furent en grande vogue pendant longtemps en Angleterre; elles n'échappèrent pas, toutefois, au ridicule, et un bas-relief, qui se trouve encore à l'église de Ludlow, prouve que les sculpteurs se mêlaient aussi de la critique.



Caricature d'une coiffure à cornes.

Tout extravagante qu'était cette mode, elle fut remplacée par une autre qui l'était encore davantage,

celle des *hennins*, attribuée à Isabeau de Bavière; c'était encore une coiffure à cornes, mais formée d'une carcasse en carton s'élevant quelquefois à deux pieds de hauteur et garnie de gaze ou de linge fin retombant en voile. Le clergé, toujours ennemi des toilettes outrées, prêcha en vain contre cet absurde couvre-chef, et alla jusqu'à promettre des indulgences aux enfants qui poursuivraient dans les rues les femmes qui en portaient, en criant : « Au hennin, au hennin ! »



Hennins et Turbans.

Vers la même époque survint la mode plus gracieuse des turbans, les uns fermés, les autres laissant échapper au sommet une longue mèche de cheveux. Puis ce fut le tour des longs bonnets pointus en forme de clocher, dont les Cauchoises ont gardé quelques traces, des coiffures en cœur, et de ce volumineux appendice que Pierre des Gros, dans son « Jardin des nobles » qualifie de *cheminées.*

Toutes ces coiffures excentriques disparurent vers la fin du siècle, cédant plus au besoin de changement qu'aux attaques dont elles étaient l'objet ; mais ce fut

pour faire place à un autre abus, celui des perruques, qui, d'après Coquillard, se fabriquaient de crins de cheval :

> De la queue d'un cheval peinte
> Quand leurs cheveux sont trop petits
> Ils ont une perruke feinte.

Le règne de François Ier, en restaurant les beaux-arts et les belles-lettres, épura en même temps le goût dans le costume. L'Italie nous communiqua ses modes, et de coquets réseaux, emprisonnant à demi des cheveux élégamment frisés, vinrent succéder à toutes les énormités que nous avons décrites.



Coiffure-cheminée.

Sous le règne si court de François II, sa jeune reine Marie Stuart imagina la charmante coiffure qui est si bien connue sous son nom, et continua à la porter jusque dans l'exil ; mais les chagrins ne tardèrent pas, sans doute, à lui ravir ses beaux cheveux, car lorsque le bourreau voulut lever en l'air sa tête après l'avoir tranchée, la tête roula à terre et il lui resta en main une perruque. Peut-être aussi avait-elle coupé sa chevelure pour la dérober au contact de cette impure main.

Les excentricités des courtisans de Henri III se communiquèrent naturellement aux dames, et l'on

vit, chez elles comme chez les hommes, les styles les plus variés et les plus bizarres.

Ce fut alors qu'on commença, en France, à se teindre les cheveux en blond, comme on le faisait déjà depuis quelque temps en Italie. Marguerite de Valois inaugura cette mode, qui dura jusqu'au règne de Louis XIII, comme on le voit dans les satires du sieur de Courval publiées en 1627, et dédiées à Marie de Médicis. Ce livre, dont nous devons l'obligeante communication à M. O. Delepierre, un des plus savants bibliophiles de Londres, est fort rare, et nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant tout au long le passage qui se rattache à notre sujet, et qui dépeint en termes fort curieux la coquette de l'époque :

Alambiquant des eaux pour laver son visage,
De lys, de nénufar, de concombre sauvage,
De fèves, de bouillons et de jus de limons.
Graine de psyllium, semence de melons,
Pour effacer du teint les taches apparentes,
Ores dressant un fard de drogues differentes,
De tartre calciné et d'alun zucarin,
De gomme tragacante, joint à l'unguent citrin,
De poudre de boras, de canfre et de ceruse,
D'huile de talc, de ben, et myrrhe dont on use,
De sel ammoniac, de nitre et sel gemme,
D'un peu de blanc de plomb et d'alun emplumé;
Puis pour peindre la joue en couleur bien vermeille
Représentant au vif la couleur naturelle,
Nostre belle sçait bien de santal rouge user,
D'Orcanette et Brésil pour le bien déguiser,
D'Espagnol vermillon, en eau alumineuse,
Pour rendre une couleur vermeille et gracieuse.
Nostre belle en aprez, pour rendre ses cheveux

Grossiers, gras, mercurez, noirastres et lenteux
A mille inventions se montre tres active,
Se servant dextrement de certaine lexive,
De la fleur de genest, capilli-veneris,
Polyphode, quercin, stecas et berberis,
De la cendre qui vient des racines d'ayerre,
Des razures de boüis et de fiel et de terre,
Melisse, catherac, escorce de sapins,
Pour rendre ses cheveux plus deliez, plus fins,
Jaunastres, chastenez, ou de couleur citrine,
Semblables aux cheveux de la douce Cyprine,
Frisez, crespillonnez, frizotez, crespillez,
Ondelez, perruquez, retors et annelez,
Cendrez, poudrez, musquez de poudre violette,
Benion et storax, ambre gris et civette,
Si qu'allant par la rue elle laisse en passant
De son chef parfumé un odeur doux-flairant.

En Angleterre, les cheveux blonds firent fureur sous Élisabeth, simplement parce que cette reine était blonde, certains même disent *rousse.* Aussi le blond fut-il chanté par tous les poëtes du temps, Shakespeare en tête, et toutes les dames voulurent être de la « couleur de la reine, » ayant recours à l'art quand la nature s'y était refusée.

Coiffure Louis XIII.

De même qu'en France, la mode des cheveux blonds dura assez longtemps, et sous George II ils avaient acquis une telle valeur, qu'une perruque de cette nuance se payait un millier de francs. Une des beautés de la cour, mistress Howard, possédant sans doute plus de cheveux sur la tête que de guinées dans la poche, vendit un jour ses boucles

dorées pour se procurer les moyens d'offrir à dîner au ministre de Hanovre.


Coiffures Louis XIV.

Sous la reine Anne, le métier de coiffeur était exercé principalement par des femmes, coutume qui paraît vouloir renaître de nos jours. Dans une annonce du temps, une de ces *coiffeuses,* pour prouver son habileté, dit qu'elle frise si artistement les cheveux des dames *qui en ont,* qu'il est impossible de voir qu'ils sont à elles. Quelle délicate flatterie pour les perruques !

Les cheveux bouclés des deux côtés furent en vogue, en France, sous Louis XIII; sous Louis XIV on y ajouta de petites frisures sur le front, et cela devint la coiffure *à la Sévigné.* Sa rivale, *la Fontange,* qui se composait d'une pyramide de dentelles posée sur le front, était beaucoup moins gracieuse, mais elle convenait aux dames qui avaient plus d'intérêt à cacher leur chevelure qu'à la montrer. Il y avait aussi l'*hurlu-brelu,* mélange de feuillage et de fleurs dont nous parle Mme de Sévigné[1] et que Ninon comparait à un *printemps d'hôtellerie.*

La coiffure *à la Sévigné* fit fureur, en Angleterre, sous Charles II, et elle encadre parfaitement les têtes

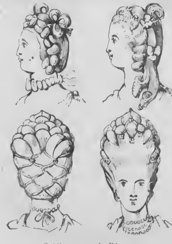
1. Lettre IX.

des grandes dames de l'époque dont les portraits ornent les galeries de Hampton-Court. Le changement suivant ne fut pas heureux; on substitua aux boucles vaporeuses deux grosses coques montées sur des fils de fer. Mais il fallait bien du nouveau.



Coiffure à coques.

La poudre amena une révolution dans les coiffures qui tendirent à s'élever de plus en plus; déjà sous la Régence elles avaient atteint une hauteur respectable; mais vers la fin du règne de Louis XV, elles prirent des proportions aussi exagérées que celles des *hennins*. Il fallait alors « souffrir pour être belle, » et bien des pauvres martyres consentaient à rester un jour entier dans une immobilité parfaite pour ne pas endommager leur édifice capillaire. Les plus économes mêmes se faisaient « faire une tête » qui durait *trois semaines;* mais, quand au bout de ce temps-là, on devait *l'ouvrir,* comme disent les recueils de cette époque... *horresco referens!*



Coiffures sous la Régence.

C'est de cette époque que date l'existence du *coiffeur*. Jusque-là les perruquiers avaient conservé le monopole des têtes, tant féminines que masculines; mais lorsque la coiffure devint un véritable *monument*, elle nécessita l'emploi d'un *architecte* réunissant le goût au talent. Les perruquiers ne cédèrent



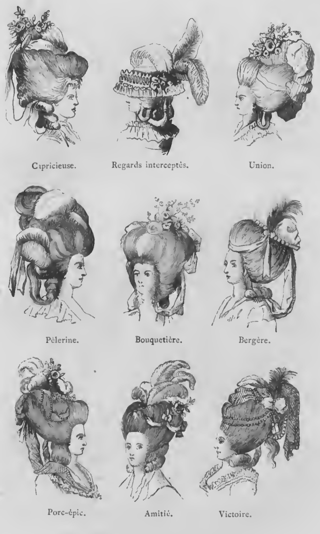
Coiffures anglaises du siècle dernier.

pas ainsi leur empire sans coup férir; ils intentèrent aux coiffeurs un procès qui fut une des causes célèbres du siècle dernier, mais ils durent abandonner le sceptre à leurs adversaires secrètement soutenus par leurs infidèles sujettes.

Parmi les nombreux artistes capillaires qui illustrèrent l'ère des coiffures pyramidales, le plus remarquable fut sans contredit Léonard, attaché au service de Marie-Antoinette. Ce fut à un bal de l'Opéra, en 1776, que cette princesse, alors dauphine, parut avec une coiffure *en hérisson* qui fit une sensation formidable. Huit jours après, toutes les dames de la cour



COIFFURES DU TEMPS DE LÉONARD.



Capricieuse. Regards interceptès. Union.

Pélerine. Bouquetière. Bergère.

Porc-épic. Amitié. Victoire.

COIFFURES DU TEMPS DE LÉONARD.

avaient adopté cette mode et s'arrachaient l'heureux



Valet soutenant une coiffure, caricature française.

novateur, quoiqu'il fît payer ses visites 24 louis. Après le *hérisson* ce fut le *qués-a-co,* puis le *pouf-au-senti-*

ment, puis une foule d'autres créations dont nous donnons quelques illustrations en y ajoutant deux



Coil ures poudrées anglaises, la réalité et la caricature.

spécimens des caricatures auxquelles ces extravagances donnèrent lieu en France et en Angleterre.

Un jour, Marie-Antoinette perdit ses cheveux, aussitôt Léonard inventa la coiffure à *l'enfant*, et on ne vit plus que des cheveux courts et frisés; peu à peu cependant la coiffure revint à des proportions plus normales, et elle était devenue fort gracieuse vers la fin du règne de l'infortunée princesse.

Nous terminerons ici notre travail historique, car aller plus loin serait presque de la chronique contem-


Marie-Antoinette.


Princesse de Lamballe.


Charlotte Corday.

poraine, et si, par hasard, on nous demandait quelle est, à notre avis, la coiffure la plus gracieuse parmi celles que nous avons décrites, nous répondrions : Qu'importe le cadre, pourvu que le portrait soit joli !



Fleurs Européennes



CHAPITRE XI

LA PARFUMERIE MODERNE

> Then were not summer's distillation left,
> A liquid prisoner pent in walls of glass,
> Beauty's effect with beauty were bereft,
> But flowers distill'd though they with winter meet,
> Leese but their show; their substance still lives sweet.
>
> SHAKESPEARE.



NE histoire des parfums cherchant à décrire, comme l'a fait la nôtre, les différentes phases qu'ils ont subies dans tous les temps et chez tous les peuples, ne saurait être complète sans dire ce qu'ils sont devenus de nos jours. C'est à ce sujet que nous consacrerons le présent chapitre; mais nous prévenons nos lecteurs que nous bornerons à décrire ce qui peut être d'un intérêt général, c'est-à-dire les procédés

qu'on emploie pour extraire l'arome des fleurs et des plantes, et l'état actuel de l'industrie de la parfumerie. Aller plus loin serait faire de notre livre un *Manuel du fabricant*, et tel n'est pas notre but.

Nous avons cité, il est vrai, dans nos chapitres précédents, quelques anciennes formules qui nous ont paru curieuses pour leur bizarrerie ; mais à qui pourraient servir les formules modernes que nous donnerions ? Nous ne sommes plus au temps où les châtelaines passaient leurs loisirs à élaborer une foule de *confections*, les unes destinées à charmer le palais, les autres à réjouir l'odorat ; au temps où Charles V faisait planter son jardin de l'hôtel de Saint-Paul de lavande et de romarin pour s'en faire distiller « de bonnes eaux de senteur ». Les dames de nos jours sont trop occupées pour perdre leur temps à de pareilles choses, et d'ailleurs, quand même elles auraient les formules et la bonne volonté, il leur manquerait encore le *modus operandi*, ou ce qu'on appelle vulgairement le tour de main et la facilité de se procurer les ustensiles et les matières premières qui figurent dans nos laboratoires. Elles préfèrent donc, avec juste raison, acheter chez les marchands ce qui leur est nécessaire, et tous deux y gagnent.

Si les formules sont inutiles au public, elles ne pourraient donc servir qu'à nos confrères. Eh bien, nous avouerons en toute humilité que nous ne sommes pas assez généreux pour faire bénévolement profiter nos concurrents du résultat de nos travaux. Si nous

avions découvert un secret qui pût rendre service à l'humanité, nous nous croirions tenu de le proclamer par toute la terre; mais pour une affaire de goût et de caprice, ce serait tout simplement du donquichottisme. D'ailleurs, que deviendrait le prestige d'un parfumeur qui prétend avoir une supériorité sur les autres et qui raconte niaisement comment il l'obtient?

Nous savons que d'autres, à l'âme plus libérale sans doute, ont publié des livres de recettes et ont noblement mis leurs secrets à la disposition du public. A cela nous répondrons, en nous mettant personnellement hors de cause, qu'il n'y a pas un seul de nos confrères qui prenne ces livres au sérieux ou qui ait jamais l'idée d'y chercher un renseignement. Ne vaut-il donc pas mieux refuser franchement de donner des formules que d'en offrir qui n'ont aucune valeur?

Espérant que nos lecteurs nous pardonneront ce long mais indispensable préambule, nous continuerons à leur donner sur la parfumerie moderne les détails que nous jugerons pouvoir les intéresser.

L'industrie de la parfumerie se divise en deux branches bien distinctes : l'extraction des matières premières servant aux fabricants, et la préparation des savons, parfums, cosmétiques et autres objets destinés à la toilette.

La première de ces branches s'exerce principalement en Provence, en Italie, en Espagne, en Algérie, aux Indes, partout, en un mot, où la nature a prodigué ses trésors aromatiques; la seconde a son siége

dans les grands centres de population et surtout a Paris et à Londres.

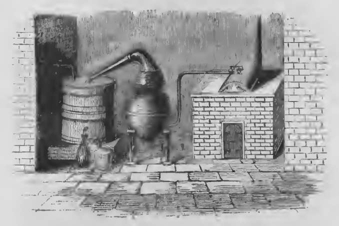
Il y a quatre procédés en usage pour extraire l'arome des fleurs et des plantes : la distillation, la macération, l'absorption et l'expression.

La distillation est basée sur l'évaporation des molécules odorantes au moyen de la chaleur humide et leur condensation subséquente par le refroidissement. Elle s'opère au moyen d'un *alambic*, appareil composé d'une bassine de cuivre nommée *cucurbite*, couverte d'un *chapiteau* communiquant par un tuyau avec le *serpentin*, long tube de métal replié en cercles répétés et plongeant dans un réservoir d'eau froide. On place les fleurs ou les plantes dans la cucurbite avec de l'eau, dont la vapeur s'imprégne de l'arome, passe par le chapiteau dans le serpentin, où elle est condensée par le contact de l'eau froide et sort par une cannelle sous forme liquide. Ce produit ou *distillat* contient le parfum de la fleur ou de la plante sous la forme concentrée d'essence qui se trouve à la surface ou au fond, suivant sa gravité spécifique. Par exemple, en distillant les fleurs du bigarradier on obtient l'essence, nommée néroli[1], et l'eau de fleur d'oranger. Cette eau et celle de roses sont fort employées; les autres eaux de distillation ont peu de valeur, et se jettent pour la plupart.

Depuis quelque temps, dans les laboratoires bien

1. Des mots *nero olio*, huile foncée.

montés, on distille à la vapeur avec un alambic dont nous donnons ici le dessin. Les fleurs ou les plantes sont suspendues sur des grilles dans la cucurbite, et la vapeur passe à travers et s'imprégne rapidement de

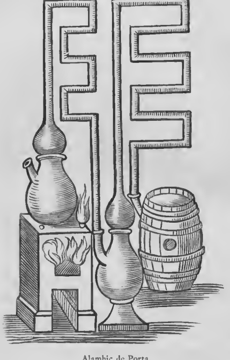


Alambic à vapeur.

l'odeur. Dans quelques-uns de ces alambics, la vapeur est placée dans un double fond et ne sert qu'à chauffer l'eau contenue dans la cucurbite, évitant ainsi le danger des *coups de feu* des fourneaux ordinaires. Ce dernier procédé donne une essence plus fine que l'autre et est préférable, surtout quand il s'agit d'une odeur délicate comme celle des fleurs.

Il n'est pas sans intérêt de placer à côté de cet appareil perfectionné celui dont se servaient nos ancêtres. La gravure ci-jointe, tirée d'un livre de Porta publié à Rouen en 1650, représente un alambic fort cu-

rieux, dans lequel la substance à distiller, au lieu d'être dans la cucurbite, est placée dans un second vase.

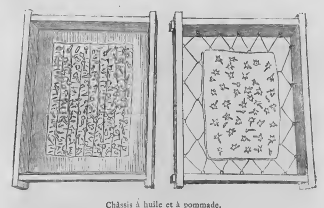


Alambic de Porta.

La distillation s'applique à toutes les plantes aromatiques, aux épices, aux bois odorants et à quelques fleurs seulement. En Provence, on ne distille guère que la rose et la fleur d'oranger. Les autres fleurs, telles que le jasmin, la violette, la cassie, coûtent trop cher et ne rendent pas assez.

La macération et l'absorption sont toutes deux fondées sur l'affinité qui existe entre les corps gras et les odeurs. Le premier de ces procédés consiste à faire macérer des fleurs pendant quelques heures dans de la graisse ou de l'huile chaude en les renouvelant tous les jours jusqu'à ce que le corps gras soit complétement saturé ; il s'emploie principalement pour la rose, la cassie, la fleur d'oranger et la violette.

Le second procédé, qu'on nomme absorption ou enfleurage, sert à extraire l'arome du jasmin et de la



Châssis à huile et à pommade.

tubéreuse dont le parfum fugace ne résisterait pas à la chaleur. Il se compose d'un châssis carré en bois garni d'un verre à vitre sur lequel on étend une couche de graisse purifiée; on y sème un lit de fleurs qu'on a soin de renouveler tous les matins, et, au bout d'un certain temps, la graisse a absorbé complétement l'odeur

des fleurs. On obtient le même résultat au moyen d'huile d'olive en en imbibant une toile épaisse de coton posée sur un châssis garni au fond d'un grillage. On empile ces châssis les uns sur les autres pour les rendre hermétiques et empêcher l'évaporation de l'odeur.

M. D. Séméria, de Nice, a inventé un système amélioré d'enfleurage qui consiste en une espèce d'armoire dans laquelle sont fixés les châssis de graisse ou



Grasse.

d'huile entre lesquels on glisse d'autres châssis encadrant un filet sur lequel reposent les fleurs. Ce procédé permet de renouveler les fleurs sans la perte de temps

et de matière qu'entraîne l'enfleurage ordinaire, et donne aussi des produits plus fins en évitant le contact immédiat de la fleur avec les corps gras.

Cette graisse (qu'on nomme pommade) et cette huile, ainsi parfumées, sont ensuite traitées par l'alcool, qui s'empare de leur arome et forme la base des



Nice.

plus fins extraits d'odeur. En un mot, le corps gras ne sert en cette circonstance que de véhicule pour transporter la senteur de la fleur à l'alcool qui, employé directement, serait sans puissance.

Il y a déjà plus de deux siècles qu'on connaît ce mode d'extraire le parfum des fleurs. Le premier pas

dans cette voie fut de disposer alternativement des couches d'amandes douces et de fleurs et d'exprimer ensuite l'huile des amandes, mais on obtenait ainsi un assez mince résultat. C'est cependant le procédé encore en usage chez les Indiens pour se procurer des huiles parfumées, en substituant aux amandes des graines de sésame.

Plus tard, on se servit de plats creux de terre cuite qu'on remplissait de fleurs en enduisant de graisse l'intérieur du couvercle ; ce procédé, décrit dans le « Parfumeur françoys », dont nous avons parlé au chapitre dernier, est celui qu'emploient de nos jours les Arabes en durcissant la graisse avec de la cire pour résister à la chaleur du climat. Le système des châssis que nous avons décrit date du commencement de ce siècle.

Grasse, Cannes et Nice sont les grands centres de ce genre de fabrication, qui forme une des principales richesses du pays, et donne de l'occupation à douze ou quinze mille personnes, dont la majorité se compose de femmes et d'enfants, la cueillette et l'épluchage des fleurs exigeant plus d'adresse que de force.

Les environs de ces trois villes sont presque entièrement consacrés à la culture des fleurs, que les propriétaires vendent aux parfumeurs généralement par contrats passés à l'avance. La fleur d'oranger, toutefois, s'apporte en sacs au marché et se vend au prix du cours. Depuis que Nice est annexée à la France, elle possède de grands avantages sur ses rivales, car toutes les fleurs, et surtout la violette, toujours si re-

cherchée, y viennent mieux que partout ailleurs, et ses fleurs n'ont plus à payer, comme jadis, de droits d'entrée en France.

Nous donnerons ici approximativement les quantités et valeurs annuelles des six principales fleurs qu'on consomme dans cette partie de la Provence pour la parfumerie.

Fleurs d'oranger	2,000,000 kilog.,	d'une valeur d'environ	2,000,000 fr.
Roses	500,000 »	»	500,000
Jasmins	80,000 »	»	200,000
Violettes.	80,000 »	»	400,000
Cassies.	40,000 »	»	160,000
Tubéreuses . . .	20,000 »	»	80,000

On fabrique avec cela à peu près 500,000 kilos de pommades et huiles parfumées, 1 million de litres d'eau de fleurs d'oranger, 100,000 litres d'eau de rose et 1200 kilogrammes de néroly. On distille aussi dans cette localité une assez grande quantité de plantes aromatiques, telles que le géranium, la lavande, le romarin et le thym. Ces trois dernières croissent principalement dans les montagnes environnantes et sont apportées aux parfumeurs par les paysans, ou parfois distillées sur place au moyen d'alambics portatifs.

L'*expression* s'emploie pour extraire l'essence de tous les citracées, tels que l'orange, le citron, la bergamote, le cédrat, etc. Cette essence existe toute formée dans l'écorce de ces fruits, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en crevant les vésicules qui la contiennent. On l'obtient de diverses manières. Sur la côte de Gênes,

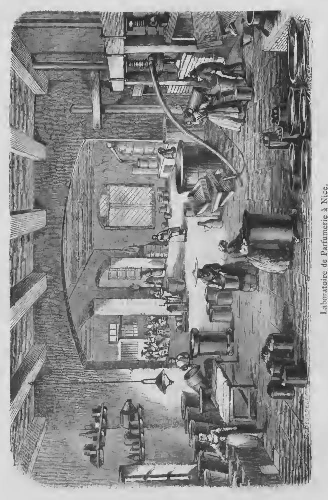
on frotte les fruits contre un entonnoir percé de trous; en Sicile, on découpe finement l'écorce et on la presse dans des sacs de toile; en Calabre, où se fabrique la plus grande quantité, on place les fruits entre deux bols superposés qui sont garnis de petites pointes, celui de dessus à la partie convexe et celui de dessous à la partie concave; on fait ensuite tourner des bols en sens contraire, et quand les vésicules sont percées, on retire les fruits et on les essuie avec une éponge. Tous ces procédés produisent ce qu'on appelle l'essence au *zest*, qui est très-fine; on peut aussi obtenir de l'essence par la distillation, mais elle est bien inférieure à l'autre.

L'extraction de ces essences se fait en automne; il faut de trois à quatre mille fruits, suivant la saison, pour produire 1 kilogramme d'essence; les fruits verts rendent plus que les fruits mûrs. La fabrication totale s'élève, en Sicile et en Calabre, à une moyenne annuelle de 100,000 kilos d'essence de bergamote, autant d'orange et à peu près le double de citron.

Après avoir utilisé l'écorce de l'orange amère, les fruits servent à faire du curaçao. La bergamote et le citron se donnent en pâture aux vaches, dont ce genre de nourriture augmente et améliore le lait.

Outre les procédés que nous avons décrits, il en est quelques autres qui n'ont pas encore reçu une application générale.

M. Piver, parfumeur de Paris, a inventé pour extraire l'arome des fleurs un appareil composé d'une



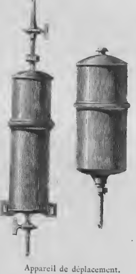
Laboratoire de Parfumerie à Nice.

série de plaques perforées sur lesquelles reposent les fleurs et qui alternent avec des feuilles de verre enduites de graisse; puis, au moyen d'une machine pneumatique, on fait passer un courant d'air avec force plusieurs fois à travers l'appareil jusqu'à ce qu'il ait déposé l'arome des fleurs sur le corps gras.

Un autre procédé fort ingénieux est celui de M. Millon, le chimiste, qui verse sur des fleurs placées dans un entonnoir de l'éther ou du sulfure de carbone, qu'on recueille ensuite et qu'on distille jusqu'à siccité. On obtient ainsi une masse cireuse qui possède l'arome de la fleur sous sa forme la plus concentrée. Il ne faut pas croire, cependant, que ce soit l'*odeur solidifiée*, car en traitant ce produit plusieurs fois avec de l'alcool, on lui enlève son parfum sans diminuer son poids; c'est ce qui nous confirme dans l'opinion que nous avons exprimée au chapitre Ier que l'odeur est complétement impondérable. Ajoutons que le procédé Millon est resté jusqu'à présent à l'état de curiosité de laboratoire, en raison du prix excessif de ces essences concrètes, qui s'élève en moyenne à 1,000 ou 1,200 fr. l'once.

Un troisième système nouveau est celui de déplacement à grande hauteur qu'on emploie déjà avec succès pour obtenir des infusions d'iris, de vanille, etc., et que nous avons cherché à appliquer aux fleurs. Il se compose de deux entonnoirs superposés à 8 ou 10 mètres de distance et reliés ensemble par un tuyau. Dans l'entonnoir du bas on place la substance à trai-

ter, et dans celui du haut, de l'alcool qui la traverse rapidement en exerçant une grande pression. Nous avons opéré ainsi récemment sur des fleurs de cassie et de néflier du Japon, et nous avons obtenu un résultat suffisamment encourageant pour motiver de nouvelles expériences et pour engager les amis du progrès à nous imiter.



Appareil de déplacement.

M. Ticheborne recommande la glycérine pour la conservation de l'arome des fleurs, comme bien préférable au sel, qui a été employé jusqu'à présent dans ce but. Voici comment on doit procéder . on remplit un grand bocal de fleurs cueillies à point (c'est-à-dire quand la floraison n'est pas trop avancée) sans les comprimer; on verse sur ces fleurs de· la glycérine jusqu'à ce qu'elles soient couvertes et on bouche soigneusement; elles conservent alors leur arome, même après un voyage de quelques mois, et on peut ensuite les distiller ou les traiter par les corps gras. Lorsque l'arome des fleurs est léger ou fugace, il est bon d'en passer préalablement une certaine quantité dans la glycérine qui doit servir à l'infusion.

Cette méthode offre à toutes les personnes qui habitent les pays où les fleurs odorantes sont communes et les alambics sont rares un moyen précieux d'éprouver la valeur de leurs richesses florales en les envoyant à Paris ou à Londres. Nous devons dire, à l'appui de la méthode de M. Ticheborne, que nous avons reçu des deux hémispheres, pour l'exposition de 1867, des fleurs ainsi préparées qui avaient conservé tout leur parfum; mais les quantités n'étaient pas suffisantes pour des expériences conclusives.

Nous passerons maintenant à la seconde catégorie des parfumeurs, c'est-à-dire à ceux qui confectionnent les objets destinés à la consommation publique.

C'est à Paris et à Londres que se trouvent les principales fabriques de parfumerie. Nous dirons même qu'à l'exception de l'eau de Cologne, les seules marques acceptées et ayant cours dans le monde entier sont celles de ces deux villes. Il existe bien, il est vrai, des fabriques en Allemagne, en Russie, en Espagne, aux Etats-Unis; mais elles se sont bornées jusqu'à présent à faire des articles communs; quelques-unes même ne rougissent pas d'imiter textuellement les étiquettes des parfumeurs français et anglais, afin d'ajouter une valeur factice à leurs produits. L'Allemagne se distinguait jadis en première ligne pour ce genre de contrefaçon dont elle empoisonnait les marchés étrangers, mais depuis les traités de commerce, les punitions sévères qu'entraîne ce délit ont mis en grande partie un terme à ce commerce néfaste.

Il y a à Paris environ cent vingt fabricants de parfumerie, occupant plus de trois mille ouvriers et ouvrières, et produisant annuellement un chiffre total de 40 millions de francs ; les trois quarts s'exportent dans toutes les parties du monde, mais principalement en Europe, dans le Levant et dans les deux Amériques.

TABLEAU COMPARATIF

DES PARFUMERIES FRANÇAISES EXPORTÉES DEPUIS QUARANTE ANS.

ANNÉES.	QUANTITÉS.	VALEURS.	VALEUR MOYENNE
	kilog.	fr.	
1827	751.000	5.401.100	5 à 7 fr. le kilog.
1837	886.000	6.401.600	
1847	1.275.600	8.928.900	
1857	2.706.700	13.533.100	
1867	2.626.600	15.759.600	

La parfumerie est une des principales industries connues sous le nom d'*articles de Paris*, et les progrès constants qui se font dans la fabrication, joints au goût qu'on déploie dans la confection, lui assurent une prospérité toujours croissante. On peut voir, du reste, les progrès qu'elle a accomplis depuis quarante ans dans les tableaux ci-joints, qui donnent aussi le nom des pays où elle s'exporte. Ces chiffres n'atteignent pas, il est vrai, la somme dont nous avons parlé, mais il ne faut pas oublier que ce sont ceux des déclarations officielles, qui restent toujours fort au-dessous de la réalité.

PARFUMERIE FRANÇAISE EXPORTÉE EN 1867

DESTINATIONS.	QUANTITÉS.	VALEURS.
	kilog.	fr.
Angleterre	424.500	2.546.000
Bresil	252.000	1.512.000
Belgique	229.500	1.377.000
Amérique espagnole	195.400	1.172.400
Uruguay	185.000	1.110.000
Là Plata	166.400	998.400
Allemagne	107.800	646.800
Royaume d'Italie	100.000	600.000
Pérou	94.400	566.400
Chili	88.700	532.200
Algérie	82.700	496.200
Espagne	82.500	495.000
Turquie	58.500	351.000
Etats-Unis	57.400	344.400
Colonies françaises	48.900	293.400
Suisse	45.600	273.600
Egypte	41.900	251.400
Possessions danoises d'Amerique	41.000	246.000
Villes anseatiques	30.400	182.400
Vénezuela	23.700	142.200
Possessions anglaises d'Amerique	23.300	139.800
Mexique	22.900	137.400
Indes anglaises	22.300	133.800
Portugal	18.700	112.200
Nouvelle-Grenade	18.400	110.400
Equateur	17.200	103.200
Autriche	14.600	87.600
Haïti	14.300	85.700
Russie	13.300	79.800
Autres pays	105.300	631.700
TOTAL	2.626.600	15.759.600

Bien que l'Angleterre ne produise en fait de matières premières que la lavande et la menthe, la parfumerie est une industrie importante dans ce pays, grâce aux immenses débouchés que lui offrent ses relations commerciales et, disons-le aussi, aux perfectionnements et à la conscience qu'apportent les fabricants dans leurs travaux. Il y a à Londres environ soixante parfumeurs dont quelques-uns ne font que le savon de toilette. Ils exportent leurs produits principalement au Canada, au Cap, aux Indes, en Chine, en Australie, enfin dans tous les pays où flotte l'étendard britannique.

L'Allemagne ne peut guère compter, comme nous l'avons dit, comme produit accepté, que son eau de Cologne, qui a été inventée, il est vrai, dans cette ville, mais qui peut se fabriquer tout aussi bien ailleurs, puisque les ingrédients qui entrent dans sa composition viennent tous de Provence et d'Italie. C'est là qu'existe cette interminable série de Farinas dont la généalogie désespérerait un d'Hozier, et à laquelle Le Maout fait allusion dans sa spirituelle bluette du *Parfumeur :*

Ils étaient deux alors ; ils sont mille aujourd'hui.
Sur ces temps primitifs le doux progrès a lui,
Et chaque jour le Rhin vers Cologne charrie
De nombreux Farinas, tous « seul » tous, « Jean-Marie. »

Le savon de toilette forme une des branches les plus importantes de la parfumerie moderne. Le savon français est généralement bien fait et finement par-

fumé; le savon anglais a toutefois la pâte plus douce, ce qui tient à l'onctuosité des graisses qui en forment la base; étant d'une nature plus molle que le savon français, il se découpe et s'estampe sans exiger autant de main-d'œuvre que ce dernier, et peut se vendre conséquemment à meilleur marché. Les savons allemands sont presque tous très-mauvais, se fabriquant avec de l'huile de coco, qui leur procure une surface marmoréenne et une mousse abondante, mais qui laisse sur la peau une odeur infecte. Nous qui sommes doué (malheureusement, dans certains cas) d'un odorat très-sensible, nous pouvons facilement reconnaître à un mètre de distance les mains qui en ont fait usage. On s'étonnera peut-être que les Allemands persistent à employer une huile aussi fétide, mais c'est qu'elle a l'avantage d'absorber deux fois autant d'alcali qu'un autre corps gras, et on peut ainsi produire des savons à moitié prix des autres; il est vrai qu'ils s'usent deux fois plus vite, ce qui revient absolument au même.

Les parfumeurs fabriquent trois sortes de savons de toilette : les savons durs, à base de soude; les savons mous, à base de potasse, qui s'emploient principalement pour la barbe; et les savons transparents, qui se composent de savon dur et d'alcool. On obtient aussi un savon transparent en substituant la glycérine à l'alcool.

Les autres articles de parfumerie qui se débitent en grande quantité sont les extraits d'odeurs, les

huiles et pommades pour les cheveux, les eaux et vinaigres de toilette, les crèmes ou lotions pour la peau, les dentifrices et les poudres de toilette.

La partie véritablement artistique de la parfumerie est la confection des extraits d'odeurs pour le mouchoir. Nous avons déjà dit que ces extraits s'obtenaient en traitant des pommades ou des huiles avec de l'alcool; mais ces bases se réduisent au nombre de six : la rose, le jasmin, la fleur d'oranger, la cassie, la tubéreuse et la violette. On fait aussi, il est vrai, des pommades avec la jonquille, le narcisse, le réséda, le seringa, le lilas, l'aubépine; ces deux premières odeurs, toutefois, sont assez écœurantes, et les autres ne produisent pas un résultat dont on puisse tirer grand parti. Il faut donc que le parfumeur, avec les six bases que nous avons nommées et les essences et infusions que lui offrent diverses matières, arrive à imiter toutes les fleurs. C'est en étudiant les affinités qu'il y parvient; ainsi, par exemple, l'héliotrope s'imite avec de la vanille relevée d'une pointe d'amande; ainsi des autres.

Les autres branches de la parfumerie ne méritent pas de description spéciale; ce serait retomber dans le prospectus; nous signalerons seulement, comme un progrès réel, l'introduction dans les savons et autres articles de la toilette, de la glycérine, dont tous les médecins s'accordent à reconnaître la bienfaisante action sur la peau; et, comme nouveauté, la volatilisation des parfums au moyen d'un courant de vapeur qui les traverse et les répand dans l'atmosphère

avec une force et une rapidité incroyables. Par ce système, on peut parfumer en cinq minutes un grand théâtre ou une salle de bal, et, en employant des odeurs aromatiques, on purifie l'air en même temps, ce qui l'a fait adopter dans plusieurs hôpitaux.

Nous désirons, pour terminer ce chapitre, donner aux dames quelques avis basés sur notre longue expérience, au sujet du choix des objets servant à leur toilette. Nous sentons toutefois que nous abordons un terrain brûlant; aussi nous tâcherons d'y mettre la plus grande réserve, et surtout d'éviter tout ce qui pourrait ressembler à une *réclame*.

Le savon étant un article de grande consommation, le prix doit entrer en considération dans le choix qu'on en fait. Aux femmes qui ont l'habitude d'acheter des savons chers, nous conseillerons de continuer, s'ils leur plaisent ainsi; mais aux autres nous dirons que la différence de prix n'est souvent causée que par la finesse du parfum, et qu'on peut obtenir un savon d'une pâte égale en qualité à des prix très-modérés. Il faut cependant ne pas tomber dans l'excès contraire et se servir d'un savon tout à fait ordinaire, qui pourrait irriter la peau par les bases impures ou l'excès d'alcali qu'il contient. Les savons blancs, jaunes ou bruns sont les meilleurs; les autres couleurs sont plus faites pour plaire à l'œil qu'à l'usage.

Le choix d'un parfum pour le mouchoir est une telle affaire d'appréciation, que nous ne nous permettrons pas plus d'indiquer à une dame celui qu'elle

doit prendre, que nous ne recommanderions à un épicurien quel vin il doit boire; d'ailleurs, comme le dit notre ami Alphonse Karr dans la préface, chaque femme doit avoir son parfum qui lui soit propre, si elle désire être *autre*. Nous nous bornerons donc à cette simple observation : les personnes nerveuses doivent éviter les bouquets composés; les simples extraits de fleurs leur conviennent mieux. Il faut se garder des parfums communs; mieux vaut s'en passer.

Doit-on employer de préférence des eaux ou des vinaigres de toilette? La question est difficile à résoudre. Les partisans des eaux prétendent que les vinaigres sont irritants, et cependant nous n'en avons jamais eu la preuve; nous ajouterons même que beaucoup de personnes délicates préfèrent le vinaigre de toilette à tout autre parfum et s'en trouvent fort bien. Nous conseillerons donc aux dames de s'en rapporter pour ce choix à leur expérience.

C'est aussi l'expérience qui doit les guider pour les soins de leur chevelure. Aux unes, l'huile convient mieux; aux autres, la pommade; il en est même qui n'ont besoin ni de l'une ni de l'autre, leurs cheveux étant naturellement onctueux; dans ce dernier cas, on peut employer quelque lotion détersive ou un mélange de glycérine et de jus de limons, qui rafraîchit la tête sans la graisser.

Quant aux cheveux blancs, les moralistes vous diront qu'on doit en être fier, mais peu de dames sont de leur avis; on a beau vouloir poétiser ces tristes

avant-coureurs de la vieillesse en les qualifiant de *fils d'argent*, ils sont toujours assez mal accueillis, surtout lorsqu'ils devancent l'âge des neiges, ce qui leur arrive assez souvent. Dans ce cas, on est bien excusable de chercher à maintenir le cadre à la hauteur du tableau, mais il s'agit de le faire d'une manière efficace et sans péril. Le seul procédé recommandable est de déposer sur le cheveu une couche de sulfure d'argent, ce qui s'effectue au moyen de deux liquides appliqués successivement, le premier contenant le soufre, et le second l'argent.

Les préparations vendues pour changer *progressivement* la couleur des cheveux offrent de grands dangers, car elles ont toutes pour base le sucre de plomb, poison des plus subtils. Bien plus à craindre que de véritables teintures, elles introduisent dans le sang le principe vénéneux du plomb par l'absorption cutanée résultant d'un usage journalier, et peuvent amener des maladies sérieuses[1].

Comme dentifrices, nous recommanderons les poudres de préférence aux pâtes. Les poudres blanchâtres sont les meilleures; les rouges sont colorées artificiellement. Les eaux ou élixirs pour la bouche sont d'un emploi à la fois utile et agréable.

Les poudres de riz ou de violette sont bonnes pour la peau, employées à doses *modérées;* il ne faut pas s'attacher à la blancheur, qui n'est pas toujours l'indice

1. Les accidents par suite de ce genre d'intoxication saturnine ont été assez fréquents depuis quelque temps.

de la qualité. Le cold-cream est une espèce de cérat perfectionné qui rend de grands services, surtout en hiver, mais il faut n'en faire qu'une petite provision pour l'avoir le plus frais possible; l'adjonction de la glycérine au cold-cream augmente ses effets bienfaisants, mais le rend encore plus difficile à se conserver.

Les lotions pour la peau exigent certaines précautions; beaucoup de ces préparations contiennent des poisons qui effectuent parfois des cures, mais qui peuvent aussi produire de graves accidents. On devrait établir une distinction très-marquée entre les lotions destinées à rafraîchir le teint et celles qui ont pour but de guérir des boutons ou autres affections de la peau; on comprendra parfaitement que les ingrédients ne sauraient être les mêmes, et cependant beaucoup de gens, qui ne sont même pas parfumeurs, débitent des *panacées universelles* dont le moindre défaut est d'être inefficaces.

Nous ne pouvons, en conscience, recommander l'usage des fards; le rouge est inoffensif, étant composé de cochenille et de *safranum,* mais le blanc renferme quelquefois des substances délétères, dont le contact avec la peau et l'absorption qui en résulte peuvent porter atteinte à la santé. Il y a cependant bien des substances, et entre autres la nacre de perle, qui donnent un blanc n'offrant pas le moindre danger, mais les préparateurs préfèrent généralement un blanc métallique qui *couvre mieux,* comme disent les peintres en bâtiment, et souvent les

consommateurs leur donnent raison sans savoir à quoi ils s'exposent.

En résumé, voici le conseil que nous donnons au sujet des fards. Que les artistes dramatiques, ou autres personnes qui ne peuvent pas s'en passer, choisissent avec le plus grand soin leur rouge et surtout leur blanc, et que les dames du monde qui désirent rétablir la fraîcheur de leur teint essayent de la recette suivante : grand air, repos, exercice et eau fraîche; car, ainsi que l'a dit Shakespeare :

> Celle qui par la main de la nature est peinte
> L'emportera toujours sur une beauté teinte.



FLEURS EXOTIQUES

CHAPITRE XII

LES MATIÈRES PREMIÈRES DE LA PARFUMERIE

> Cheiro suave, ardente especiaria.
> CAMOENS.



ORMIS les régions glaciales, que le soleil favorise rarement de ses rayons, chaque pays produit son contingent de substances aromatiques; il faut toutefois que la quantité en soit suffisante pour valoir la peine de les exploiter; aussi nous avons vu dans notre dernier chapitre que quelques contrées avaient gardé jusqu'à présent le monopole de cette production.

Les matières premières de la parfumerie peuvent se diviser en douze séries, savoir : celle des substances animales, des fleurs, des herbes, des andropogons, des

citracées, des épices, des bois, des racines, des graines, des baumes et résines, des fruits et des essences artificielles. Nous examinerons tour à tour chaque série.

La série animale comprend le musc, la civette et l'ambre gris. Ces substances sont très-utiles en parfumerie, en raison de la puissance de leur arome, qui résiste mieux que tout autre à l'évaporation.

Le musc est une sécrétion qui se trouve dans une poche ou vessie sous le ventre du daim musqué (*mos-*



Daim musqué
(*moschus moschatus*, ou *moschiferus*).

chus moschatus, ou *moschiferus*), ruminant qui habite les montagnes de la Chine, du Thibet et du Tonquin. « C'est, dit le docteur Hooker dans son *Journal des Himalayas*, un joli animal gris, grand comme un daim et lui ressemblant un peu; il a le pelage rude, deux petites cornes et deux crocs s'avançant de la mâchoire supérieure et lui servant à déraciner les herbes aromatiques dont il fait sa nourriture et dont il tire son odeur, à ce que croient les Bhoteas. » Le mâle

seul possède le précieux parfum; celui du Tonquin est le meilleur, celui d'Assam vient après, et le moins bon de tous est le *musc caberdine*, dû à une variété de l'espèce qu'on nomme kubaya (*moschus Sibericus*), et qui habite le versant opposé des montagnes du côté de la Sibérie.

Il y a bien des siècles que les Chinois connaissent le musc; ils l'appellent *shay hïang; shay* est le nom de

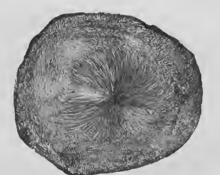


Chasse au daim musqué, d'après un dessin chinois.

l'animal et *hïang* signifie parfum. Tavernier est le premier voyageur européen qui fasse mention de cet aromate, en racontant qu'il en avait acheté 7,673 poches pendant un de ses voyages, ce qui prouve qu'il était

déjà très-abondant. Il décrit aussi la chasse au musc, qui se pratique en février et mars, époque à laquelle la faim chasse ces animaux de leurs repaires neigeux vers les régions cultivées. Les chasseurs leur tendent des piéges et les tuent avec des flèches et des bâtons. Les pauvres bêtes sont tellement maigres et épuisées par la faim, qu'elles se laissent facilement poursuivre et prendre.

Les Chinois sont peu changeants dans leurs coutumes, et il est probable que la chasse au musc se pratique encore de même façon de nos jours, à en juger par le dessin chinois que nous reproduisons ici, et qui servait d'enveloppe à une poche de musc.



Poche de musc (grandeur naturelle).

Le musc est une substance onctueuse, d'un brun rougeâtre, qui devient noir en l'exposant à l'air. L'odeur en est si forte, qu'au dire de Chardin, le chasseur, quand il détache une poche de l'animal,

a soin de s'envelopper d'un linge le nez et la bouche pour éviter une hémorrhagie que pourrait causer la violence du parfum. Heureusement les naturels ont soin de falsifier plus ou moins le contenu des poches avant de nous les expédier, de sorte que nous ne sommes pas exposés ici à de pareils accidents. Cette falsification s'opère au moyen du sang ou du foie haché de l'animal, qu'on insère adroitement dans la poche à la place du musc qu'on en retire; parfois aussi on y glisse de petits morceaux de plomb pour augmenter le poids; les plus habiles réussissent à fabriquer de fausses poches avec la peau de l'animal, en la remplissant de musc mélangé d'autres substances.

Le sieur Barbe, qui n'avait probablement pas lu les *Voyages* de Tavernier, nous assure gravement, dans son *Parfumeur françoys* [1], que le musc est « le sang d'un animal qui porte ce nom, qui se nourrit dans les païs chauds, que l'on attrape en vie et que l'on pique par tout le corps; et par ce moyen luy ayant fait former plusieurs vessies, on l'expose au soleil, où son sang se caille et se seiche. » Cette opération assez barbare est représentée au premier plan de son frontispice, que nous reproduisons ici comme illustrant les curieuses idées qu'on se faisait, il y a deux siècles, de l'origine des parfums.

A côté du musc qui se laisse complaisamment

1. Voir le chap. X, page 321.



Frontispice du « Parfumeur françoys ».

larder, on voit une civette en cage qu'on entoure de fourneaux ardents pour activer ses sécrétions; un bouc qu'on peigne pour enlever le *labdanum* de sa barbe; une grotte d'où l'on extrait le benjoin sous forme de pierre; et l'ambre, qui s'élève en écume du fond de la mer. Nous verrons, en traitant de ces diverses substances, à quel point ces opinions étaient erronées.

Le musc en poches nous arrive de Chine en petites boîtes de vingt onces, et se vend à des prix variant de 35 à 60 francs l'once, suivant la qualité et l'état du marché. Le musc en grains, c'est-à-dire retiré de la poche, coûte beaucoup plus cher. Le musc est, sans exception, le plus fort et le plus persistant de tous les parfums; aussi est-il fort utile dans les compositions; employé à petites doses, il soutient les odeurs, même les plus délicates, et augmente leur suavité sans trahir sa présence. Bien des personnes professent l'horreur du musc et préfèrent cependant, sans s'en douter, les parfums qui en contiennent.

L'odeur du musc ne se trouve pas seulement chez l'animal dont nous avons parlé; elle se rencontre aussi, mais à un bien plus faible degré, chez le bœuf musqué, le rat musqué, le canard musqué, le capricorne musqué (*cerambyx moschatus*), et dans un polype, le *tipula moschifera*, qu'on pêche sur les côtes de la Méditerranée, et principalement à Nice. A l'exception, toutefois, des queues de rats musqués, qu'on rencontre de temps à autre dans le commerce,

ces genres de muscs ne sont pas exploités. Nous avons essayé d'extraire l'odeur du polype en question avec de l'alcool; mais quoique l'odeur soit bien franche quand le poisson est frais, l'infusion ne la reproduit



Rat musqué ou Ondatra.

pas. Nous ne fûmes pas plus heureux dans nos expériences sur des glandes de crocodile, qui ont cependant une odeur très-musquée quand l'animal est vivant, mais qui deviennent fétides aussitôt extraites.

Plusieurs fleurs, et entre autres celles du *mimulus moschatus*, possèdent aussi le parfum du musc, mais à doses trop faibles pour qu'on puisse l'extraire. Il faut, du reste, se défier un peu de la qualification de *musquée* que les botanistes appliquent à une foule de plantes et de fleurs, et qui pour eux signifie simplement *parfumée,* car leur odeur n'a souvent aucun rapport avec le musc; nous citerons, par exemple, la muscade (*myristica moschata*), qui a un arome tout à fait différent, et l'ambrette (*hibiscus abelmoschus*), qui ressemble bien plus à la civette qu'au musc. Le docteur Cloquet, dans son *Osphrésiologie,* prétend que

quelques préparations d'or et d'autres métaux sentent le musc, mais nous n'avons jamais eu occasion de nous en apercevoir.

La civette est une sécrétion glandulaire du chat-civette (*viverra civetta*), animal de la race féline, qui



Chat-civette (*Viverra civetta*).

a environ un pied de haut sur trois de long, et qui habite l'Afrique et les Indes; on l'importe principalement du Maroc et de l'archipel Indien. Autrefois on gardait un certain nombre de ces chats à Amsterdam, dans des cages de bois, et, deux ou trois fois par semaine, on leur enlevait la civette avec une spatule de bois. Cette substance, en nature, a une couleur peu séduisante et une odeur qui l'est encore moins; cependant, employée à doses homœopathiques, elle produit un effet fort agréable, et se rapproche même plus que le musc du parfum des fleurs. Le prix varie de 15 à 20 francs l'once.

L'ambre gris a été pendant bien des siècles un objet de discussion parmi les auteurs, qui ne pou-

vaient s'accorder sur son origine. Les Orientaux, surtout, donnant libre cours à leur imagination, avaient inventé les fables les plus absurdes à ce sujet. Ainsi Chardin raconte, dans ses *Voyages*, que, suivant un auteur persan, l'ambre est une espèce de naphte qui surgit comme une fontaine du sein de la mer; que, d'après un autre, c'est la gomme qui découle d'un arbre, en Arabie, comme l'encens; et qu'enfin « un savant homme des Indes » l'a assuré que c'était un mélange de cire et de miel congelés, dont les abeilles font leur nid en Afrique, et qui se trouve ensuite entraîné par les pluies dans l'Océan. Sâdi était plus près de la vérité quand il attribuait la production de l'ambre à une espèce de veau-marin, en qualifiant un homme stupide de *gau-ambar*, bœuf à ambre.

Nous avons vu ce que le « Parfumeur françoys » pensait de l'ambre; on le regardait alors comme un produit de la même nature que l'ambre jaune et de là vient la similarité de noms.

Déjà cependant Marco Polo, le grand voyageur du XIIIe siècle, nous avait appris la véritable origine de l'ambre en parlant des habitants de Madagascar : « Ils ont anbre asez, por ce qe en cel mer a balenne en grant habondance, et vos savez qe la balenne fait l'anbre. »

On paraît avoir oublié cette vérité, et ce fut seulement en 1785, qu'un Suédois, le docteur Swediaur, l'exhuma en s'attribuant le mérite de la découverte.

Il est maintenant reconnu que l'ambre gris s'en-

gendre dans les vastes flancs du cachalot à grosse tête (*physeter macrocephalus*) et que c'est le résultat d'une maladie ; parfois il en guérit en rejetant cette matière morbide, parfois aussi il en meurt et est mangé par les autres poissons, qui se gardent bien toutefois de toucher à la substance qui a causé sa mort. L'ambre étant dégagé dans les deux cas, se trouve flottant sur la mer ou déposé à terre par la vague. C'est principalement



Morceau d'ambre gris.

sur les côtes du Groënland, du Brésil, des Indes, de la Chine et du Japon, et parfois aussi sur la côte occidentale de l'Irlande qu'on recueille le précieux aromate. Le plus gros morceau qu'on ait jamais vu pesait 182 livres et fut acheté en 1689 au roi de Tydore par la compagnie hollandaise des Indes pour la somme de 116,400 florins ; nous en donnons ici le dessin emprunté à Rumphius [1].

1. *Amboinische Raritkeit-Kamer*. Liv. III, chap. xxxv.

Nous possédons un spécimen d'ambre fort curieux et qui confirmerait, s'il en était besoin, la théorie actuelle de son origine. Nous le tenons d'un baleinier américain qui l'a extrait d'un poisson capturé par lui; une partie est grise et l'autre est noire, ce qui prouve que la maladie n'avait pas encore atteint son apogée.

L'ambre gris par lui-même exhale une odeur terreuse qui n'est pas agréable, mais employé dans les mélanges il donne une finesse éthérée aux autres parfums. Son prix varie beaucoup en raison de l'irrégularité de sa production; la moyenne est de 50 à 60 fr. l'once. Le meilleur est gris cendré et très-léger.

La série florale comprend toutes les fleurs dont on peut extraire le parfum. Nous les avons nommées dans notre dernier chapitre; nous donnerons maintenant quelques détails sur chacune d'elles.

Le jasmin a été importé en Europe par les Arabes qui lui ont laissé son nom *yasmyn*. Tous les jasmins sont odorants, mais le jasmin d'Espagne, ou à grandes fleurs (*jasminum grandiflorum*) est celui qu'on cultive spécialement en Provence pour la parfumerie.

Il s'obtient en greffant un sauvageon qui rapporte des fleurs dès la première année. Il croît en buissons de 3 à 4 pieds de haut et aime les hauteurs aérées, mais à l'abri des vents du nord. La floraison a lieu de juillet à octobre; les fleurs s'ouvrent régulièrement à six heures tous les soirs et sont cueillies aussitôt, ou quand les journées sont courtes, le lendemain matin,

après que la rosée a disparu ; chaque pied donne à peu près 300 grammes de fleurs.

La rose a été chantée par tous les poëtes anciens et modernes, mais pour le prosaïque parfumeur, son principal charme est dans sa suave odeur, qu'il utilise de toutes les façons en en faisant tour à tour une eau distillée, une essence, une huile ou une pommade; la fleur sèche même lui sert encore pour confectionner des sachets.

C'est en Turquie, près de Kizanlick, au pied des monts Balkans, que se fabriquent les neuf dixièmes de l'essence de roses que consomme le monde entier. Cette essence, quand elle est pure, reste cristallisée à une température assez élevée, et si on pouvait l'obtenir ainsi, elle vaudrait son poids en or; malheureusement l'habitude enracinée du pays est de la falsifier avec de l'essence de géranium et parfois aussi avec du blanc de baleine pour lui donner une cristallisation factice. Celle qui nous parvient se vend, suivant le plus ou moins de falsifications qu'elle a subies, de 800 à 1200 fr. le kilogramme.

Depuis longtemps la rose de Provence se cultive en France pour en extraire l'odeur. C'est une variété tenant à la fois de la cent-feuilles et de la rose de Provins; Olivier en parle ainsi, en l'an 1600, dans son *Théâtre d'agriculture :* « Les incarnates de Provence, celles d'où distille la bonne eau de rose. »

Les rosiers se plantent dans un terrain frais et peuvent subir le vent du nord sans inconvénient. La

floraison a lieu au mois de mai, et les fleurs, qui s'ouvrent généralement pendant la nuit, doivent être cueillies avant le lever du soleil qui leur ferait perdre leur odeur; chaque pied rapporte environ 200 grammes de fleurs la première année et 300 grammes les années suivantes.

L'oranger dont la fleur s'emploie pour la parfumerie est l'oranger amer ou bigarradier (*Citrus biga-*



Feuille de bigarradier. Tubéreuse (*Polyanthes tuberosa*).

radia). C'est, du reste, un des arbres les plus utiles au parfumeur; non-seulement il tire de ses fleurs une eau distillée, une essence, une huile et une pommade, mais les feuilles lui donnent une essence nommée *petit-grain*, et ses fruits produisent l'essence de bigarrade. Ces deux essences entrent avec le néroly, tiré des fleurs, dans la composition de l'eau de Cologne, et c'est ce qui en fait un mélange harmonieux.

On reconnaît facilement le bigarradier à sa feuille dont le pétiole est en forme de cœur. On obtient aussi

des essences de la fleur, des feuilles et du fruit de l'oranger doux (*Citrus aurantium*), mais il n'y a que la dernière, connue sous le nom d'*essence de Portugal*, qui soit de bonne qualité.

Les plus grandes plantations de bigarradiers se trouvent en Provence, en Calabre et en Sicile. Cet arbre demande un sol sec et une exposition au midi; il donne des fleurs trois ans après avoir été greffé, et la quantité en augmente tous les ans, la durée de cet arbre n'ayant pas de limites connues.

Le rapport des orangers dépend de leur âge et de leur position ; un sujet vigoureux produit en moyenne 30 à 35 kilos de fleurs. La floraison a lieu en mai et se renouvelle parfois en novembre quand l'hiver a été très-chaud, mais les fleurs d'automne ne valent pas celles du printemps ; on fait la cueillette deux ou trois fois par semaine, après le lever du soleil.

La tubéreuse (*Polyanthes tuberosa*) est native des Indes, et croît à l'état sauvage dans les îles de Java et Ceylan. Elle fut apportée en Europe en 1594 par Simon de Tovar, médecin espagnol. Les Hollandais conservèrent pendant quelque temps le monopole de cette fleur qu'ils cultivaient dans des serres, mais elle finit par se répandre en France, en Italie et en Espagne, où elle s'est acclimatée. Elle vient d'un ognon qu'on plante à l'automne et qui fleurit l'année suivante. La tige a environ un mètre de haut et produit régulièrement chaque jour deux fleurs qui s'épanouissent de onze heures à trois heures suivant les

localités, et qui doivent être cueillies de suite, car leur senteur est éphémère.

Le cassier (*acacia farnesiana*) est un gracieux arbuste de la famille des acacias qui ne croît que dans des latitudes méridionales. Il a 5 ou 6 pieds de haut et se couvre, dans les mois d'octobre et de novembre, de petites fleurs globuleuses d'un jaune vif qui se détachent comme des boutons d'or sur le vert feuillage. Ceux qui ont voyagé en automne sur la côte qu'on nomme la Rivière-de-Gênes, doivent se souvenir des charmants bouquets qu'on fait avec cette fleur entremêlée d'autres. Le parfum de la cassie est vif et pénétrant et possède surtout une fraîcheur qui le rend très-utile aux praticiens. Il a quelque ressemblance avec l'odeur de la violette, et on l'emploie parfois pour soutenir l'arome de cette fleur qui est assez faible.



Cassie (*Acacia farnesiana*).

Le cassier exige un sol ces bien exposé aux rayons du soleil; il commence à fleurir au bout de trois ans et rend de 1 à 10 kilos par pied, suivant l'âge et la position. On fait la cueillette deux fois par semaine après le lever du soleil; la fleur ne s'emploie en Provence que pour faire de la pommade et de l'huile; mais en Afrique et principalement à Tunis, on en tire une essence extrêmement forte dont le prix est de 100 fr. l'once.

La violette est une fleur qui plaît à tout le monde par son odeur fine et douce; il n'y a pas très-longtemps qu'on la cultive pour la parfumerie; aussi existe-t-il encore un préjugé assez répandu que ce que les parfumeurs vendent sous ce nom est un produit artificiel basé sur la racine d'iris. On a pu voir dans notre dernier chapitre qu'il n'en est rien; d'ailleurs, bien que l'iris en poudre ait une odeur très-prononcée de violette, l'extrait alcoolique qu'on en retire est tout autre.

Les plantations les plus importantes de violettes se trouvent à Nice ou dans les environs; on choisit comme espèce la violette double de Parme (*viola odorata var.*) et on la plante sous les orangers ou les citronniers dont le feuillage épais la protége contre les ardeurs du soleil. La floraison a lieu de février à avril et la cueillette se fait deux fois par semaine après le lever du soleil.

La jonquille (*narcissus jonquila*) et le narcisse (*narcissus odorata*) sont deux plantes bulbeuses qu'on cultive aussi pour la parfumerie, mais en assez petite quantité, leur arome étant peu recherché. La jonquille se rencontre principalement en Provence, et le narcisse en Algérie. On fait aussi parfois des pommades au seringa, au réséda, à l'aubépine, au lilas; mais, comme nous l'avons déjà dit, l'odeur de ces fleurs ne se transmet pas sans altération aux corps gras et se rend plus fidèlement par la composition.

On trouvera les fleurs européennes réunies dans

le frontispice du dernier chapitre; dans celui du présent chapitre nous avons groupé les fleurs exotiques qui sont appelées par leur riche parfum à nous servir un jour de matériaux; quelques-unes figurent déjà dans nos laboratoires.

La série herbale comprend toutes les plantes aromatiques, telles que la lavande, l'aspic, la menthe, le romarin, le thym, le serpolet, la marjolaine, le géranium, le patchouly et le wintergreen, dont on extrait des essences au moyen de la distillation.

La lavande s'employait beaucoup par les Romains pour les bains; de là vint son nom; c'est une odeur franche et vivifiante qui plaît généralement. La meilleure lavande (*lavandula vera*) se trouve en Angleterre, principalement à Mitcham et Hitchin, où elle se cultive sur une grande échelle.

Elle se reproduit par boutures qu'on pique en automne et qui donnent des fleurs pendant les trois années suivantes, après quoi on les renouvelle; elle se plante dans les champs *en ados*. Le plus grand distillateur de Mitcham, M. Bridges, opère avec trois gigantesques alambics à vapeur contenant chacun 5,000 litres.

On fabrique aussi beaucoup d'essence de lavande dans le midi de la France, mais elle est d'une qualité très-inférieure au produit anglais et se vend dix fois moins cher. La plante paraît cependant être la même, mais elle est sauvage et croît dans les montagnes; il est probable aussi que la chaleur du climat lui donne

une âcreté qui n'existe pas dans la plante anglaise. On a fait récemment en France quelques essais de lavande cultivée en plaine d'après le système anglais, et peut-être arrivera-t-on un jour à produire une essence égale en finesse à celle qui vient d'Angleterre.

L'aspic (*lavandula spica*) est une espèce de lavande disposée en épis barbus et possédant une odeur moins douce que celle de la vraie lavande; il se distille dans le midi de la France et s'emploie pour parfumer des savons communs.

Il y a une troisième sorte de lavande nommée stéchade (*lavandula stœchas*) qui est extrêmement abondante en Espagne et en Portugal, mais très-rare en France. Nous l'avons rencontrée en très-grande quantité à l'état sauvage dans les plaines de l'Estramadure, et elle exhalait une odeur délicieuse; nous en avons trouvé aussi quelques pieds à Saint-Raphaël, près de la demeure d'Alphonse Karr, et, à notre grande surprise, elle ne sentait presque rien,[1] quoique étant bien évidemment la même espèce. En Espagne et en Portugal on s'en sert pour tapisser le sol des églises qu'elle remplit de son parfum, et on en fait des feux de joie à la Saint-Jean.

La menthe (*mentha piperita*) s'emploie plus par les confiseurs que par les parfumeurs, qui ne s'en servent guère que pour leurs dentifrices. La menthe la plus fine est, de même que la lavande, celle que produit l'Angleterre; la menthe américaine vient après; celle des autres pays est inférieure.

Le romarin (*rosmarinus officinalis*) donne une essence très-forte qu'on emploie principalement pour parfumer les savons ordinaires; son odeur ressemble beaucoup à celle du camphre. Le romarin a joué un certain rôle dans les coutumes de nos ancêtres, ayant été, par un singulier contraste, employé tour à tour pour les mariages et les funérailles. Shakespeare en fait le symbole du souvenir.

There's rosemary
That is for remembrance.

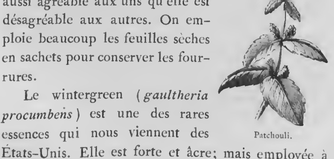
Le thym (*thymus vulgaris*), le serpolet (*thymus serpyllum*), la marjolaine (*origana majorana*) et la sauge (*salvia officinalis*) fournissent également des essences dont le parfumeur sait tirer parti. Toutes les plantes que nous avons mentionnées jusqu'à présent appartiennent à la nombreuse et utile famille des labiées.

La rue figurait assez fréquemment dans les formules des Romains et dans celles du moyen âge; mais maintenant on s'en sert fort peu pour la parfumerie, vu l'âcreté de son odeur. En Angleterre, on croyait beaucoup, il y a deux ou trois siècles, à l'efficacité de cette plante pour empêcher la contagion, et on en étalait une épaisse couche devant le banc des juges, afin de les protéger contre la fièvre de geôle (*jail fever*), dont souffraient beaucoup les prisonniers à cette époque; la fièvre a depuis longtemps disparu,

mais la coutume est restée, avec les perruques à marteau des magistrats.

Le géranium rosat (*pelargonium capitatum*) est fort recherché des parfumeurs, en raison de son arome, qui se rapproche de celui de la rose; l'essence qu'on en tire coûtant huit ou dix fois moins cher que l'essence de rose, on l'emploie avec avantage pour imiter, ou parfois pour soutenir cette dernière dans les compositions. Le *geranium odoratissimum* fournit aussi une essence très-suave; mais il n'a pas été cultivé en grand jusqu'à présent.

Le patchouli (*pogostemon patchouli*) vient des Indes, où on le connaît sous le nom de *puchaput*. C'est une odeur très-particulière, aussi agréable aux uns qu'elle est désagréable aux autres. On emploie beaucoup les feuilles sèches en sachets pour conserver les fourrures.



Patchouli.

Le wintergreen (*gaultheria procumbens*) est une des rares essences qui nous viennent des États-Unis. Elle est forte et âcre; mais employée à petites doses dans les savons, elle produit un bon effet.

Les andropogons[1], nommés *barbons* par quelques botanistes, sont de longues herbes de la famille des

1. Des mots ἀνδρος πώγον, barbe d'homme.

graminées, qui croissent en abondance aux Indes, et surtout dans l'île de Ceylan. Les trois sortes fournissant des essences jusqu'à présent sont : l'*andropogon schœnanthus*, ou verveine des Indes; l'*andropogon citratum*, ou citronelle, et l'*andropogon nardus*, ou géranium indien. La premiere sert à imiter le parfum de la verveine; les deux dernières ne sont bonnes que pour les savons. Le géranium indien est loin d'avoir la finesse et l'odeur rosée du nôtre, et cependant on en emploie beaucoup dans l'Orient pour falsifier l'essence de rose. Nous avons remarqué, à l'Exposition de 1867, un nouveau spécimen d'andropogon dénommé *ivarancusa*, dont l'odeur nous a paru fort agréable.

La série des citracées comprend la bergamote (*citrus bergamia*), l'orange douce (*citrus aurantium*), l'orange amère (*citrus bigaradia*), le citron (*citrus medica*), le cédrat (*citrus cedrata*) et la limette (*citrus limetta*). Nous avons décrit, dans notre dernier chapitre, les procédés en usage pour extraire l'essence de ces fruits.

Les épices servant à la parfumerie sont la cannelle, le cinnamome, le girofle, le macis, la muscade et la toute-épice.

La cannelle et le cinnamome se distillent de l'écorce de deux espèces de lauriers, le *laurus cassia* et le *laurus cinnamomum*, qui sont fort abondants aux Indes et en Chine. Ces deux parfums étaient bien connus des anciens, qui les tenaient en grande estime.

Le girofle est le bouton de la fleur du *caryophyllus aromaticus*, qu'on trouve sur la côte d'Afrique et dans l'archipel Indien. L'essence qu'on en retire s'emploie généralement pour les savons; elle entre aussi, en doses modérées, dans la composition de quelques parfums, et surtout de l'œillet, avec l'odeur duquel elle a quelque analogie.

Le macis et la muscade sont les produits du même arbre, le *myristica moschata*, habitant les Indes; l'un



Girofle. Muscade.

est l'enveloppe fibreuse du fruit, l'autre le fruit lui-même.

La toute-épice, ou piment, est la baie de l'*Eugenia pimenta*, qui croît dans les latitudes tropicales, et principalement aux Antilles.

La série des bois comprend le santal, le cèdre, le palissandre, le bois de Rhodes et le sassafras. Le santal est très-estimé des Orientaux; son bois sert à faire des coffrets, la sciure entre dans la composition de

leur encens, et l'essence forme la base de tous leurs parfums. Il y a plusieurs variétés de l'espèce; la plus recherchée est le santal citrin (*santalum citrinum*). L'Australie et la Nouvelle-Calédonie fournissent aussi un santal très-fin. Cette odeur est suave, mais un peu écœurante pour le goût européen; son principal mérite est sa grande ténacité.

Le cèdre (*juniperus Virginiana*) nous vient principalement des États-Unis; le palissandre (*lignum aspalathum*), de l'Amérique du Sud; et le bois de Rhodes (*convolvulus scoparia*), de l'Orient; leurs essences sont peu employées par les parfumeurs.

Le sassafras (*laurus sassafras*) est un arbre qui croît en grande abondance dans l'Amérique du Nord; son écorce rend une essence d'une odeur fraîche qui convient bien aux savons.



Sassafras.

Nos ancêtres employaient aussi les bois d'aloès, de Sainte-Lucie et de calambour. Ces deux derniers sont encore utilisés pour la marqueterie.

Les racines qui servent à la parfumerie sont l'iris, l'angélique et le vétiver.

L'iris se rencontre dans toute l'Europe; la meilleure est l'iris de Florence (*iris Florentina*), qu'on cultive sur une grande échelle en Toscane. La racine,

à l'état sec, possède, comme nous l'avons déjà dit, une odeur très-marquée de violette; mais elle la perd au contact de l'alcool qui dissout la partie résineuse.

L'angélique (*angelica archangelica*) livre ses tiges au confiseur, qui en fait de savoureuses conserves, et sa racine au parfumeur, qui en tire une excellente infusion.

Le vétiver, ou *kus-kus*, est la racine de l'*Anatherum muricatum*, graminée qui se trouve en abondance aux Indes, et que quelques botanistes désignent sous le nom d'*Andropogon squarrosus*. Il a servi pendant longtemps à donner à la mousseline des Indes son arome particulier et forme encore la base du parfum connu sous le nom de *Mousseline*. Il s'emploie, comme le patchouli, en paquets ou en sachets, pour conserver les fourrures, et rend à la distillation une essence fort estimée, dont le prix s'élève parfois à 1,500 fr. le kilogramme.

Dans la série des graines, nous avons l'anis (*Pimpinella anisum*), l'aneth (*Anethum graveolens*), le fenouil (*Anethum fœniculum*), le carvi (*Carum carui*), l'anis étoilé ou badiane (*Illicium anisatum*), et l'ambrette (*Hibiscus abelmoschus*). Parmi ces plantes, les quatre premières se trouvent en Europe, la cinquième vient de la Chine, et la dernière de l'Amérique du Sud.

Les baumes et résines sont les exudations odorantes de certains arbres : le baume du Pérou, du *Miroxylon Peruiferum*; le baume de Tolu, du *M. Toluife-*

rum; le benjoin, du *Styrax benzoin;* le storax, du *Liquidambar styraciflua;* la myrrhe, du *Balsamodendron myrrha;* le camphre, du *Laurus Camphora.* Ce dernier s'obtient par l'ébullition qui dégage la gomme toute formée dans l'arbre ; les autres découlent naturellement d'une incision faite dans le tronc. Le baume du Pérou et le benjoin sont les plus estimés

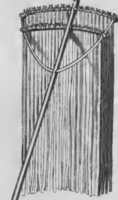


Benjoin. Camphre.

en parfumerie, en raison de leur odeur de vanille ; la myrrhe, qui figurait parmi les plus précieux parfums des anciens, est bien déchue de son ancienne importance, et ne sert guère qu'à la composition des dentifrices ; le camphre s'emploie beaucoup plus en médecine qu'en parfumerie. Le benjoin nous vient de Siam, Sumatra et Singapour; sa qualité se reconnaît à la cassure, qui doit être brillante et offrir l'aspect du nougat.

Le *Labdanum*, qui était fort employé par les anciens et qui l'est encore par les Orientaux, appartient à cette catégorie. C'est une résine odoriférante

qui perle sur les feuilles du *Cistus labdanifera* ou *cretica*, arbuste habitant principalement l'île de Candie. Tournefort[1] nous raconte qu'on récolte le labdanum en frappant cet arbuste d'un fouet composé de nombreuses lanières de cuir, auxquelles s'attache la substance résineuse. Du temps de Dioscoride, on l'obtenait aussi en peignant les chèvres qui se nourrissent des feuilles du cistus. C'est sans doute ce qui fit supposer au « Parfumeur Françoys » que ces animaux produisaient eux-mêmes le parfum.


Fouet à labdanum.

Nous rangeons dans la série des fruits l'amande amère, la fève tonka, la vanille et le vanillon.

L'essence d'amande amère, dont on fait un grand usage pour les savons, s'obtient en distillant le tourteau de l'amande dont on a exprimé l'huile grasse. Elle contient huit à dix pour cent d'acide prussique, qu'on peut éliminer en la rectifiant avec de la potasse.

La fève tonka est le fruit du *Dipterix odorata* qui existe en assez grandes quantités aux Antilles et dans l'Amérique du Sud. On l'emploie aussi pour aromatiser le tabac à priser.

La vanille est le fruit ou, pour mieux dire, la

1. *Voyages de Tournefort*, vol. 1, let. 2.

gousse d'une liane (*Vanilla planifolia*) originaire du Mexique, mais qu'on a introduite récemment dans l'île de la Réunion, où elle réussit admirablement. Cette colonie en produit maintenant cinq à six mille kilogrammes par an, et fournit à la majeure partie de la consommation. Le vanillon (*Vanilla pompona*) est une espèce de vanille bâtarde qu'on récolte aux Antilles et à la Guyane, mais qui a peu d'emploi.



Tonka.



Vanille.

La série artificielle se compose des essences dues à des procédés chimiques. La seule dont les parfumeurs fassent un usage régulier est la mirbane ou nitrobenzine, au moyen de laquelle on imite dans les savons ordinaires l'odeur de l'amande amère. On produit aussi des essences artificielles de citron et de cannelle, mais elles sont trop imparfaites jusqu'à présent pour avoir été adoptées. Les essences artificielles de fruits, qui servent plus à la confiserie qu'à la parfumerie, sont toutes des éthers ; l'essence de poires est un éther amylique, l'essence de pommes un éther

valérianique, et l'essenee d'ananas un éther butyrique. Avant de les employer, on les étend de einq à six fois leur poids d'aleool.

A l'exception de quelques importations réeentes, que nous signalerons plus tard, les douze séries que nous avons décrites renferment toutes les matières premières qui servent jusqu'à présent à la parfumerie. Nous vivons, toutefois, dans un sièele de progrès, et il est à espérer que cette nomenelature s'enrichira bientôt d'une foule de substanees aromatiques réparties sur toute la surfaee du globe, et dont on ne tire aueun parti, soit en raison d'une production insuffisante, soit par suite des difficultés d'exploitation ou de eommunieation. Nous énumérerons ici brièvement eelles qui sont tombées sous notre observation, et qui nous ont paru pouvoir à la fois augmenter les ressources du pays de production, et offrir au parfumeur de nouvelles odeurs dont il est avide. Nous en donnons aussi un tableau plus eomplet dans un appendice à la fin de l'ouvrage.

La Provenee produit déjà beaucoup de matières premières, mais elle pourrait en augmenter le nombre en cultivant des arbres et des plantes qui se plaisent, dans son heureux elimat. Nous eiterons parmi les premiers le néflier du Japon et le *calicanthus precox*, dont les fleurs ont une grande suavité, et les *eucalyptus* à feuillage odorant, dont on peut tirer une bonne essenee. Quant aux plantes aromatiques, la flore de Niee à elle seule en eontient plus d'une eentaine qui

croissent à l'état sauvage et n'ont aucun emploi[1].

Les mêmes remarques peuvent s'appliquer à l'Italie méridionale, dont le climat est encore plus favorable que celui de la Provence pour certaines espèces.

L'Espagne et le Portugal sont admirablement situés pour fournir leur contingent à la parfumerie, mais jusqu'à présent cette industrie a été assez négligée dans les deux pays. Faisons toutefois exception pour les belles plantations créées dans la fertile *Huerta de Valencia*, par M. Robillard, horticulteur français qui est à la fois un bon distillateur et un infatigable novateur. Les échantillons qu'il exposait en 1867 comprenaient, outre le géranium rosat, pour lequel il a une réputation bien méritée, des essences très-remarquables de géranium odorant (*geranium odoratissimum*), de verveine (*aloysia citriodora*), d'*alpinia*, d'*artemisia*, de *schinus*, ainsi que deux essences concrètes obtenues par le procédé Millon, celle de cassie et celle d'*escallonia viscosa*, originaire des Montes dos Orgâes qui s'élèvent derrière Rio-de-Janeiro.

La Turquie, qui fournit l'essence de roses, pourrait en donner bien d'autres. Il y avait à l'Exposition de 1862 une collection fort intéressante d'essences indigènes exposées par Faïk-Bey; en 1867, les spécimens nous ont paru moins nombreux et ne contenaient qu'une nouveauté dénommée *aïvadané*.

L'Algérie est appelée à contribuer un jour large-

1. Voir l'appendice n° 2.

ment à nos matières premières; elle nous envoie déjà quelques pommades, essences et eaux distillées, mais jusqu'à présent elle ne produit guère en quantité que l'essence de géranium dont l'arome est plus fort mais moins fin que celui de l'essence tirée de Provence. Espérons que la colonisation en s'étendant donnera une impulsion à la culture si lucrative des fleurs et des plantes aromatiques.

S'il fallait un point de comparaison pour appuyer l'espoir que nous fondons sur l'Algérie, nous le trouverions dans la régençe de Tunis, sa voisine, qui fabrique des essences de rose, de jasmin, de cassie, de henné et de *nessri* ou rose musquée, toutes d'une finesse incomparable.

Les Antilles et la Guyane nous offraient à la dernière Exposition une belle collection de substances aromatiques comprenant la vanille et le vanillon, le benjoin, le patchouli, le tonka, toutes les épices des Indes, des essences de citron, d'orange, de vétivert, de feuilles de cerisier sauvage et de mangots [1], des graines de bois d'Inde et de toute épice, du bois encens, du bois cannelle et du bois de rose femelle. Ce dernier, dénommé *licoria odorata* par les botanistes, exhale, quand on le fend, une odeur très-suave se rapprochant de la bergamote, mais tellement fugace qu'elle s'évapore au contact de l'air, si l'on ne distille de suite. Peut-être un jour pourra-t-on tirer parti des magnifiques fleurs de ce pays, telles que la frangipane et la

1. Ces deux dernières especes sont nouvelles.

deletia, que les parfums vendus sous ce nom ne font qu'imiter avec plus ou moins de succès.

La Réunion offre à peu près les mêmes produits que ceux des Antilles, mais elle ne s'est encore occupée sérieusement que de la vanille.

Toute l'Amérique méridionale est riche en substances aromatiques; nous en avons déjà décrit quelques-unes auxquelles il faut ajouter des nouveautés que nous avons remarquées à l'Exposition, se composant d'essences diverses du Brésil et d'eaux distillées de la Confédération argentine.

La collection des essences des Indes, tant anglaises que françaises, à l'Exposition, donnait une haute idée des ressources à espérer de ce pays, qui s'est borné à nous expédier jusqu'à présent des essences ordinaires propres seulement à la savonnerie. La collection anglaise comprenait celles de rose, de jasmin, de vétivert, de patchouli, de *champac*, de *boukoul*, de *sohag*, de *donna*, de *keora* et de *nagkusur*. La collection française renfermait plusieurs nouveautés, entre autres les essences de *ptychotis ajowan*, de *bergera kœnigii*, de *clausena wildenowi*, de *feronia elephantum* et de *nigella sativa*. Les essences provenant des Indes françaises paraissaient distillées avec plus de soin que celles des Indes anglaises; il serait à désirer qu'on en vît paraître sur nos marchés, où l'on recherche toujours des odeurs nouvelles.

La Cochinchine pourrait aussi nous envoyer son bois de santal rosé et musqué, son bois d'aloès, qui sert dans

tout l'Orient pour les pastilles et l'encens, et l'écorce odorante d'un arbre indigène, l'*alyxia aromatica*.

Les Philippines produisent l'essence d'*ihlang-ihlang*[1] tirée des fleurs d'un arbre nommé ainsi par les Tagales, et *unona odoratissima* par les botanistes. C'est une odeur fraîche et fine à la fois, qui rappelle un peu le jasmin et le lilas. Les parfumeurs ont accueilli avec grand plaisir cette essence, qui est non-seulement très-agréable par elle-même, mais qui se marie bien à nos parfums européens. Il est à espérer que les habitants de ce pays, encouragés par le succès de l'*ihlang-ihlang*, s'occuperont bientôt de distiller les fleurs de *canatuchi* et du *san-paquita*, qui ont une odeur délicieuse, à en juger par les spécimens conservés dans de la glycérine que nous avons reçus de Manille.

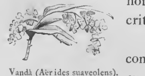


Ihlang-ihlang (*Unona odoratissima*).

L'archipel Indien fournit la plus grande partie des épices dont nous avons parlé; il produit, en outre, des fleurs très-odorantes, dont les femmes aiment à se faire

1. Le mot *Ylang-ylang*, employé quelquefois, est la version espagnole du nom indigène.

des bouquets et des couronnes; nous citerons entre autres le *champac*, le *vandà (aërides suaveolens)* et l'*ihlang-ihlang*, que les Malais appellent *kanonga*, nom sous lequel Rumphius le décrit au XVII[e] siècle.


Vandà (Aërides suaveolens).

C'est en Australie qu'on rencontre en grande abondance les *eucalyptus* et les *melaleucas*, dont le professeur Müller, de Melbourne, a déjà reconnu et classé plus de cent espèces. La plupart de ces arbres possèdent un feuillage très-aromatique, dont les émanations sont jugées si salubres, qu'on envoie les poitrinaires se promener sous leur ombrage : encore un argument en faveur des parfums.

Les premiers essais d'essence tirée de ces feuilles furent préparés pour l'Exposition de 1862, et on ne songeait alors à les utiliser que pour la peinture. Ces échantillons nous ayant été soumis, comme membre du jury, nous jugeâmes de suite qu'il y avait un parti plus lucratif à en tirer que de les mettre en concurrence avec la térébenthine. Nous choisîmes pour faire nos expériences l'essence d'*eucalyptus amygdalina*, dont l'odeur bizarre tenait à la fois de la muscade et de la cannelle, et nous réussîmes, en la combinant avec d'autres essences, à en aromatiser un savon ordinaire d'une façon très-satisfaisante. Le compte rendu favorable que nous en fîmes, en qualité de rapporteur officiel du jury, éveilla l'attention des colons, et, depuis ce temps, les essences d'*eucalyptus* et de

melaleuca sont devenues un article très-courant sur le marché anglais. Les espèces qui rendent le meilleur parfum sont : l'*E. amygdalina*, l'*E. globulus*, l'*E. odorata*, le *Melaleuca viridiflora* et le *M. leucodendron*. Si nous nous sommes étendu aussi longuement sur cet incident, c'est qu'il prouve l'avantage qui peut résulter pour les habitants d'un pays possédant des substances aromatiques à s'occuper de leur exploitation. Ainsi cette essence ne se serait vendue, pour la peinture, qu'à peu près 1 franc 50 centimes le kilogramme, et la parfumerie la paye volontiers quatre fois autant.

C'est aussi en Australie qu'on rencontre le bois de *myall* (*acacia pendula*), qui a une odeur parfaite de violette, et dont on fait des éventails, des coffrets et des boîtes à gants ; malheureusement cette odeur, quoique très-forte en nature, ne rend rien à la distillation ni à l'infusion. Les fleurs les plus odorantes sont la rose australienne (*rosa australis*) et le *wattle* (*acacia dealbata*), fleur qui ressemble de forme et d'odeur à la cassie. On a essayé de tirer des pommades de ces fleurs ; mais les spécimens qui nous ont été envoyés n'avaient pas été convenablement préparés.

La Nouvelle-Calédonie possède à peu près la même végétation que l'Australie ; aussi y trouve-t-on en abondance le *melaleuca viridiflora*, que les naturels nomment *niaouli*, et un grand nombre d'*eucalyptus*. Sa principale exploitation était jadis le bois de santal ; mais on en a dégarni complétement les côtes, et il n'en reste plus qu'à l'intérieur. Nous citerons

comme autres produits odorants de cette colonie l'écorce de l'*ocotea aromatica* et la gomme du *kaori* (*dammara ovata*).

Nous terminerons notre longue pérégrination par Tahiti. L'heureux climat de cette perle du Pacifique la met à même de produire les fleurs et les plantes les plus suaves. Déjà nous avons parlé de son *tiare*, de son *toromeo*, de son *maïri;* elle a aussi commencé à cultiver la vanille; mais l'exiguïté de son territoire ne lui permettra jamais d'augmenter beaucoup ses ressources et les nôtres.



APPENDICE N° I.

PRINCIPALES MATIÈRES PREMIÈRES EMPLOYÉES EN PARFUMERIE.

NOM COMMERCIAL	NOM SCIENTIFIQUE.	LIEU DE PROVENANCE.
Amande amere..	Amygdalus amara........	Afrique septentrionale
Ambre gris.....	Sécrétion du Physeter macrocephalus...........	Trouvé sur la mer ou sur les côtes des Indes, de la Chine, du Japon, du Groenland, etc.
Ambrette.......	Hibiscus abelmoschus....	Antilles et Guyane.
Aneth..........	Anethum graveolens.....	Angleterre.
Anis............	Pimpinella anisum.......	Europe.
Aspic...........	Lavandula Spica.........	Provence.
Badiane........	Illicium anisatum........	Chine et Japon.
Baume du Perou.	Myroxylon peruiferum...	Amérique meridionale.
Baume de Tolu..	Myroxylon toluiferum....	— —
Benjoin.........	Styrax Benzoin..........	Siam, Sumatra et Singapour.
Bergamote......	Citrus Bergamia.........	Calabre et Sicile.
Bigarrade.......	Citrus Bigaradia.........	Provence et Italie.
Camphre.......	Laurus camphora........	Indes, Chine et Japon.
Cannelle........	Laurus cassia............	Indes et Chine.
Carvi...........	Carum carui.............	Europe.
Cascarille.......	Croton cascarilla........	Iles Bahamas.
Cassie..........	Acacia Farnesiana........	Provence et Italie.
Cédrat.........	Citrus cedrata...........	— —
Cedre..........	Pinus Cedra et Juniperus virginiana.............	Syrie, Etats-Unis, Honduras.
Cinnamome.....	Laurus Cinnamomum	Ceylan.
Citron..........	Citrus medica...........	Italie et Espagne.
Citronelle......	Andropogon citratum....	Ceylan.
Civette.........	Sécrétion du Viverra Civetta...................	Afrique et archipel Indien.
Coriandre......	Coriandrum sativum.....	France.
Eucalyptus......	Eucalyptus amygdalina...	Australie.
Fenouil.........	Anethum fœniculum.....	France.
Geranium......	Pelargonium capitatum...	Provence, Italie, Espagne et Algerie.
Geranium indien	Andropogon nardus......	Ceylan.
Girofle.........	Caryophyllus aromaticus..	Afrique et archipel Indien.
Ihlang-Ihlang...	Unona odoratissima......	Philippines et archipel Indien.
Iris............	Iris florentina...........	Italie.
Jasmin.........	Jasminum grandiflorum...	Provence et Algérie.
Jonquille.......	Narcissus Jonquilla......	— —
Laurier-cerise...	Cerasus-Lauro-cerasus...	— —

NOM COMMERCIAL	NOM SCIENTIFIQUE.	LIEU DE PROVENANCE.
Lavande........	Lavandula vera..........	Angleterre et Provence
Limette........	Citrus limetta...........	Provence et Italie.
Mâcis et Muscade	Myristica moschata.......	Archipel Indien.
Marjolaine......	Origanum majorana.	Provence.
Mélisse.........	Melissa officinalis.	—
Menthe.........	Mentha piperita.........	Angleterre, France et Etats-Unis.
Mirbane........	Nitrobenzine............	France et Angleterre.
Musc...........	Sécrétion du Moschus moschiferus..............	Thibet, Chine et Sibérie.
Myrte..........	Myrtus communis........	France.
Myrrhe.........	Balsamodendron Myrrha.	Indes et Arabie.
Narcisse........	Narcissus odorata........	Algérie.
Neroli(bigarrade)	Citrus Bigaradia (fleurs)..	Provence, Italie et Algérie.
Néroli (Portugal)	Citrus Aurantium — ..	— —
Orange ou Portugal.........	Citrus Aurantium (écorces)	— —
Oranger (fleur d')	Citrus Bigaradia (fleurs)..	— —
Origan........	Origanum vulgare........	Provence.
Palissandre.....	Lignum aspalathum......	Amérique méridionale.
Patchouli..	Pogostemon Patchouli...	Indes et Chine.
Petit grain (bigarrade)......	Citrus Bigaradia (feuilles)	Provence, Italie et Algérie.
Petit grain (Portugal)........	Citrus Aurantium — .	— —
Romarin........	Rosmarinus officinalis....	Provence.
Rose...........	Rosa centifolia (Var.)....	Provence, Italie, Turquie, etc.
Santal..........	Santalum citrinum.......	Indes, Chine et Australie.
Sassafras.	Laurus sassafras.........	Etats-Unis.
Serpolet........	Thymus Serpyllum.......	Provence.
Storax..........	Liquidambar styraciflua...	Levant.
Thym..........	Thymus vulgaris.........	Provence.
Tonkin (fève)...	Dipterix odorata.	Antilles et Amérique méridionale.
Toute-Epices....	Eugenia Pimenta........	Antilles et Reunion.
Tubéreuse......	Polianthes tuberosa......	Provence.
Vanille.........	Vanilla planifolia..... ...	Mexique et Reunion.
Vanillon........	Vanilla pompona........	Antilles et Guyane.
Verveine.	Aloysia citriodora........	Espagne.
Verveine des Ind.	Andropogon Schænanthus.	Ceylan.
Violette.	Viola odorata (Var.)......	Provence et Italie.
Vetivert........	Anatherum muricatum...	Indes orientales.
Wintergreen....	Gaultheria procumbens...	Etats-Unis.

APPENDICE N° 2.

LISTE DES PLANTES ET FLEURS ODORIFÉRANTES DES ALPES-MARITIMES

QUI NE SONT PAS ENCORE EXPLOITÉES POUR LA PARFUMERIE.

(Dressée par M. Geny, botaniste. — Nice.)

FAMILLE ET GENRE.	ESPECE.	HABITAT.
RENONCULACÉES.		
Clematis	Vitalba	Vallées.
CRUCIFERES.		
Matthiola	Incana	Villefranche.
—	Annua	Champs.
Cheiranthus	Cheiri	Collines.
Nasturtium	Officinale	Fossés.
Iberis	Odorata	Montagnes.
CARYOPHYLLÉES.		
Dianthus	Caryophyllus	Campagnes.
Saponaria	Officinalis	Vallons.
Silene	Noctiflora	Collines.
RUTACÉES.		
Ruta	Graveolens	—
TÉRÉBINTHACÉES.		
Pistacia	Terebinthus	Lieux incul.
—	Lentiscus	—
Rhus	Cotinus	Taillis.
LÉGUMINEUSES.		
Genista	Hispanica	Collines.
Melilotus	Italica	—
—	Leucantha	Plaines.
—	Elegans	Collines.
Psoralea	Bituminosa	—
Robinia	Pseudo-Acacia	Vallées.
Coronilla	Stipularis	Saint-André.
Vicia	Faba	Champs.
Pisum	Odoratum	Collines.
ROSACÉES.		
Fragaria	Collina	Vallées.
Poterium	Magnolii	Collines.
Cratægus	Oxyacantha	—
Amelanchies	Vulgaris	—
MYRTACÉES.		
Philadelphus	Coronarius	Champs.
ONAGRAIRES.		
Œnothera	Biennis	Champs.
GROSSULARIÉES.		
Ribes	Nigrum	Champs.

FAMILLE ET GENRE.	ESPECE.	HABITAT.
OMBELLIFERES.		
Chærophyllum	Odoratum	Alpes-Marit.
—	Sativum	Champs.
Sium	Amomum	Prairies.
Angelica	Sylvestris	Alpes-Marit.
Crithmum	Maritimum	Rochers de la mer.
Daucus	Mauritanicus	Collines.
Apium	Graveolens	Fossés.
Anethum	Piperitum	Bords de la mer.
—	Dulce	Champs.
Pastinaca	Sativa	Prairies.
Ferula	Communis	Var.
Eryngium	Maritimum	Littoral.
Echinophora	Spinosa	Graviers de la mer.
CAPRIFOLIACÉES.		
Lonicera	Balearica	Collines.
Sambucus	Nigra	Vallées.
Hedera	Helix (Gomme).	—
RUBIACÉES.		
Crucianella	Stylosa	Champs.
DIPSACÉES.		
Scabiosa	Atropurpurea	Collines.
SYNANTHÉRÉES.		
Cynara	Scolymus	Champs.
Carlina	Acanthifolia	Alpes-Marit.
Inula	Odora	St-Hospice.
—	Viscosa	Collines.
Nardosmia	Fragrans	Champs.
Calendula	Arvensis	—
Chrysanthemum.	Coronarium	Collines.
Pyrethrum	Parthenium	Champs.
Tanacetum	Vulgare	Alpes-Marit.
Artemisia	Abrotanum	Bois stériles.
—	Campestris	Bois subalp.
—	Camphorata	—
—	Absinthium	—
—	Vulgaris	—
—	Dracuneulus	Champs.
Santolina	Chamœcyparissus	—
Anthemis	Nobilis	Collines.
Matricaria	Parthenium	Champs.

FAMILLE ET GENRE.	ESPÈCE.	HABITAT.
Achillea	Ligustica	Lieux incult.
—	Ptarmica	Alpes.
—	Odorata	—
ÉRICACÉES.		
Arbutus	Unedo	Vallées.
Vaccinium	Myrtillus	Alpes.
BORAGINÉES.		
Symphytum	Officinale	Fossés.
Borago	Officinalis	Champs.
SOLANÉES.		
Celsia	Cretica	Collines.
Hyoscyanus	Albus	—
Datura	Stramonium	—
PERSONNÉES.		
Scrophularia	Aquatica	Fossés.
LABIÉES.		
Salvia	Officinalis	Collines.
—	Sclarea	—
—	Glutinosa	Bois.
Ajuga	Iva	Collines.
Teucrium	Botrys	—
—	Marum	—
—	Flavum	—
Hyssopus	Officinalis	Montagnes subalpines.
Satureja	Montana	Collines.
—	Hortensis	Champs.
Nepeta	Nepetella	Vallées.
Lavandula	Stœchas	Collines.
Mentha	Sylvestris	Endroits humides.
—	Rotundifolia	Vallons.
—	Aquatica	Fossés.
—	Sativa	Champs.
—	Arvensis	Lieux ombragés.
—	Pulegium	Bords des chemins.
Lamium	Maculatum	Alpes.
—	Album	Montagnes.
Marrubium	Vulgare	Champs.
Thymus	Piperella	Alpes.
—	Alpinus	Montagnes.
Melissa	Calamintha	Chemins.
Melitis	Melissophyllum	Bois.
PYRÉNACÉES.		
Vitex	Agnus-Castus	Vallées.
JASMINÉES.		
Syringa	Vulgaris	Champs.
Fraxinus	Ornus	Bois.
Ligustrum	Vulgare	Vallées.
Olea	Europæa	Collines.
CHÉNOPODÉES.		
Chenopodium	Botrys	Vallées.
—	Bonus Henricus	Alpes.
—	Ambrosioïdes	Littoral.
THYMÉLÉES.		
Daphne	Mezereum	Forêts alpin.
URTICÉES.		
Cannabis	Sativa	Var.
Ambrosia	Maritima	Littoral.
CONIFÈRES.		
Juniperus	Oxycedrus	Collines.
—	Communis	Coll. subalp.
—	Phœnicea	Vallées.
ORCHIDÉES.		
Orchis	Fragrans	Champs.
Aceras	Hircina	Var.
Nigritella	Suaveolens	Alpes.
IRIDÉES.		
Crocus	Sativus	Jardins.
LILIACÉES.		
Narcissus	Tazetta	Prairies.
—	Patulus	Collines.
—	Poeticus	Alpes.
Allium	Sativum	Champs.
Pancratium	Maritimum	Littoral.
Hyacinthus	Orientalis	Vallées.
—	Albulus	Lieux ombragés.
Lilium	Candidum	Campagnes.
—	Bulbiferum	Montagnes subalpines.
—	Pomponium	Alpes.
—	Martagon	—
—	Croceum	Prairies subalpines.
Veratrum	Album	Alpes.
GRAMINÉES.		
Anthoxanthum	Odoratum	Collines.
FÉLICINÉES.		
Polypodium	Vulgare	Rochers et vieux murs.
Cheilanthes	Odora	Cimiès.

APPENDICE N° 3.

FLEURS, PLANTES, ETC., DE PROVENANCE EXOTIQUE, POUVANT SERVIR A LA PARFUMERIE, ET NE S'EMPLOYANT PAS GÉNÉRALEMENT EN EUROPE.

N. B. — Celles qui fournissent une huile essentielle sont marquées d'un astérisque.

NOM FRANÇAIS.	NOM INDIGÈNE.	NOM SCIENTIFIQUE.	SIÈGE DU PARFUM.	LIEU DE PROVENANCE.
Aigle ou Aquilaire	Garou (ind.)...	Aquilaria agallocha...	Bois........	Indes or. et occid.
Ailanthe........	....	Ailanthus malabarium.	Résine.......	Malabar.
*	Ajowan.......	Ptychotis ajowan.....	Graine.......	Indes orientales.
....	....	Alixia aromatica.	Écorce......	Cochinchine.
Aloès........	....	Aloexylum agallochum	Bois.........	Indes or. et Chine.
—	Gewa.........	Excœcaria agallocha..	—	Indes orientales.
Aneth, var.....	Sowa	Anethum sowa.......	Graine......	—
*	....	Ariostemos squameus.	Feuille......	Australie.
* Armoise ind....	Douna.........	Artemisia indica......	—	Indes orientales.
*	....	Atherosperma moschatum.............	—	Australie.
Basilic.	Sabza.........	Ocymum basilicum...	Tige et feuille	Indes orientales.
*	Béhar.........	....	Fleur........	Tunis.
*	....	Bergera Kœnigii.....	Feuille......	Indes orientales.
* Bois de fer.....	Nagkusur......	Mesua ferrea........	Fleur........	—
* Bois de rose fem.	....	Licoria odorata......	Bois.........	Guyane.
Bois d'Inde....	....	Myrtus acris.........	Graine......	Antilles.
*	Boukoul.......	Mimusops elengi.....	Fleur........	Indes orientales.
....	Canatuchi......	....	—	Manille.
Camellia var...	Cha-Wha......	Camellia sesanyna.....	—	Chine.
....	....	Cattleya crispa.......	—	Brésil.
Cannelle var...	Nuti..........	Cassia sophora.......	Écorce......	Indes orientales.
* Cerisier sauvage	....	Eugenia Michelii.....	Feuille......	Antilles.
* Champac.......	Champa.......	Michelia champacca...	Fleur........	Indes orientales.
....	....	Chlorodendron fragrans..............	—	Brésil.
Cinnamome bl..	Malabathri.....	Cinnamomum albiflorum..............	Feuille......	Indes orientales.
— sauv.	Darchini.......	— iners.............	Écorce......	—
*	....	Clausena Wildenowii..	Fleur........	—
Costus.........	Putchuk.......	Aplotaxis auriculata...	Racine.......	—
Cumin noir....	Zira...........	Cuminum equinum....	Graine.......	—
* Dattier........	Kurna.........	Phœnix dactylifera....	Fleur........	—
Églantier blanc.	Boengna-Dadu..	....	Feuille......	Java.
*	....	Escallonia viscosa.....	—	Brésil.
Elémi........	....	Icica viridiflora......	Résine.......	Guyane.
Eucalyptus var.	....	Eucalyptus citriodora.	Feuille......	Australie.
— ..	....	— odorata...........	—	—
— ..	....	— globulus..........	—	—
Faham........	....	Angrecum fragrans....	—	Antilles et Réunion
Fenugrec......	Methi..... ...	Trigonella fœniculum.	—	Indes orientales.
*	....	Feronia elephantum...	Fleur........	—
Frangipane	Gul-Achin (ind.)	Plumeria alba........	—	Indes or. et occid.

NOM FRANÇAIS.	NOM INDIGÈNE.	NOM SCIENTIFIQUE.	SIÈGE DU PARFUM.	LIEU DE PROVENANCE.
*	Niaouli (N.-C.)	Melaleuca viridiflora. .	Feuille......	Singapour et Nouvelle-Calédonie.
*	Gulzar........	....	....	Indes orientales.
* Henné.........	Hina (ind.)....	Lawsonia inermis.....	Fleur........	Indes or. et Tunis.
....	Hingen........	Balanites ægyptiaca...	—	Indes orientales.
....	Iwaran-kusa....	Andropogon iwarancusa............	Feuille......	—
Jasmin du Cap.	Grandrahj.....	Gardenia florida......	Fleur........	—
* Jasmin d'Espag.	Chaméli ou Toré	Jasminum grandiflorum....	—	—
* Jasmin var.....	Juhi...........	Jasminum auriculatum	—	—
* — —	Motia.........	Jasminum hirsutum...	—	—
* — —	Pit malti.. ..	Jasminum revolutum..	—	—
* — —	Bela ou Mogra.	Jasminum sambac.....	—	—
Jonc indien....	Bach..........	Acorus calamus.......	Tige.........	—
....	Kaori	Dammara ovata.......	Résine.......	NouvelleCalédonie
Laurier-rose odorant.....	Kaner (ind.)...	Nerium odorum......	....	Orient.
Lavande stéchade.......	Ustakhudas....	Lavandula stœchas....	Tige et feuille	Indes orientales.
Lotus rose.....	Lien-Wha.....	Nymphœa nelumbo...	Fleur........	Chine.
Magnolia var...	....	Magnolia pumila......	—	Brésil.
* Mangot........	....	Mangifera indica......	Feuille......	Antilles.
*	....	Melaleuca ericifolia...	—	Australie.
* Menthe austral.	....	Mentha australis......	—	—
*	Muhak-Pari....	....	....	Indes orientales.
....	Myall.........	Acacia pendula.......	Bois.........	Australie.
Nard..........	Jatamansi......	Valeriana jatamansi...	Racine.......	Indes orientales.
* Nigelle........	....	Nigella sativa........	Graine......	—
....	....	Ocotea aromatica.....	Écorce......	NouvelleCalédonie
Olivier odorant.	Kwei-Wha	Olea fragrans..	Fleur........	Chine.
....	Palas..... ...	Butea frondosa.......	—	Indes orientales.
* Palmier odorant	Keora (ind.)...	Pandanus odoratissimus...............	—	Orient.
*	....	Pergularia odoratissima...............	....	Indes orientales.
Peuplier à baume.	Tacamahac.....	Populus balsamica.....	Bourgeon....	Sibérie.
* Poivrier d'Amérique........	....	Schinus molle........	Feuille......	Pérou.
* Rose musquée..	Nesri (arabe)...	Rosa moschata........	Fleur.......	Tunis et Orient.
....	San-Paquita....	....	—	Manille.
*	Solag.........	Gouania javanica.....	—	Orient.
*	Sogunda.......	Alpinia galanga......	Feuille......	Indes orientales.
* Souchet.......	Motha.........	Cyperus rotundus.....	Racine......	—
* Tubéreuse......	Chab-Bô.......	Polyanthes tuberosa...	Fleur........	—
... .	Umari.........	Humirium floribundum	Sève........	Rio-Negro.
....	Vandā.........	Aerides suaveolens....	Fleur........	Java.
... .	Wattle........	Acacia dealbata.......	—	Australie.
*	Wuroos.......	....	....	Indes orientales.

N. B. — Cette table a été dressée par l'auteur d'après ses observations personnelles et les renseignements qu'il a pu se procurer, mais il accueillera avec plaisir les additions ou corrections qui lui seraient adressées par des personnes compétentes.

TABLE DES MATIÈRES

27

LISTE GÉNÉRALE

DES ILLUSTRATIONS

Pages.

CHAPITRE I

FRONTISPICE : L'Odorat, planche chromolithographique.

CHAPITRE II

FRONTISPICE : Le roi Philippe Arridée offrant des parfums au Dieu Horus-Ra, pl. chromolithogr.

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

Pages.

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

ERRATA

Page 169, 6e légende, *pour* Platine, *lisez* Plotine.

Page 413, 1re colonne, ligne 33, *pour* Amelanchies, *lisez* Amelanchier.

— *Supprimez* la 24e ligne des 4e, 5e et 6e colonnes.

— 5e colonne, ligne 33, *pour* Dracuneleus, *lisez* Dracunculus.

Page 414, 1re, 2e et 3e colonnes, *supprimez* les 4e, 5e et 6e lignes.

— 4e, 5e et 6e colonnes, *supprimez* les 27e, 32e et 33e lignes.

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

The Book of Perfumes, texte anglais, 300 illustrations, in-8°, reliure anglaise, doré sur tranches : 7 fr. 50; grand in-8°, reliure riche. . . . . 15 fr

Souvenirs de l'Exposition universelle de Paris, 1867. 150 illustrations, in-8°, broché : 3 fr. 50; reliure anglaise, doré sur tranches. 6 fr.

Recollections of the Paris Exhibition, 1867, texte anglais, 150 illustrations, in-8°, reliure anglaise, doré sur tranches. . 6 fr.



PARIS, CHEZ DENTU

LONDRES, CHEZ CHAPMAN ET HALL

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [846]